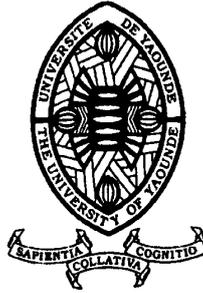


REPUBLIQUE DU CAMEROUN

Paix – Travail – Patrie

UNIVERSITE DE YAOUNDE I
ECOLE NORMALE SUPERIEURE
DEPARTEMENT DE DEPARTEMENT DE
PHILOSOPHIE



REPUBLIC OF CAMEROUN

Peace – Work – Fatherland

UNIVERSITY OF YAOUNDE I
HIGHER TEACHER TRAINING COLLEGE
DEPARTMENT OF DEPARTMENT
OF PHILOSOPHY

LA CRITIQUE DES ENONCES METAPHYSIQUES ET ETHIQUES DANS LE TRACTATUS LOGICO – PHILOSOPHICUS LUDWIG WITTGENSTEIN

Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Professeur
d'Enseignement secondaire 2ème Grade (DI.P.E.S.II)

Par :

Armand Gaël MEBANG
Licencié en philosophie

Sous la direction
M.René Aristide Rodrigue NZAMEYO
Chargé de cours

Année Académique
2015-2016





AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire de Yaoundé I. Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : biblio.centrale.uyi@gmail.com

WARNING

This document is the fruit of an intense hard work defended and accepted before a jury and made available to the entire University of Yaounde I community. All intellectual property rights are reserved to the author. This implies proper citation and referencing when using this document.

On the other hand, any unlawful act, plagiarism, unauthorized duplication will lead to Penal pursuits.

Contact: biblio.centrale.uyi@gmail.com

SOMMAIRE

DEDICACE.....	iii
REMERCIEMENTS.....	iv
RESUME.....	v
ABSTRACT.....	vi
INTRODUCTION GENERALE.....	1
PREMIERE PARTIE : LA CRITIQUE DE LA METAPHYSIQUE ET DE L'ETHIQUE.....	4
CHAPITRE I : LA TRIPARTITION WITTGENSTEINIENNE.....	5
CHAPITRE II: DU ROLE DE LA PHILOSOPHIE DANS LE <i>TRACTATUS</i>	17
DEUXIEME PARTIE : WITTGENSTEIN ET LA QUESTION DES LIMITES DU LANGAGE.....	34
CHAPITRE III: WITTGENSTEIN : ENTRE ANTI PHILOSOPHISME ET CRITIQUE DU LANGAGE PRIVE.....	35
CHAPITRE IV: LE LANGAGE : DU DICIBLE A L'INDICIBLE.....	46
TROISIEME PARTIE : LA VALEUR EPISTEMOLOGIQUE DE L'ENTREPRISE CRITIQUE DE WITTGENSTEIN.....	56
CHAPITRE V: LA MISE EN CAUSE DE L'ENTREPRISE CRITIQUE DE WITTGENSTEIN.....	57
CHAPITRE VI: L'IMPORTANCE DE L'ENTREPRISE CRITIQUE DE WITTGENSTEIN.....	73
CONCLUSION GENERALE.....	81
BIBLIOGRAPHIE.....	81

A ma mère

REMERCIEMENTS

- A notre directeur Dr. René Aristide Rodrigue Nzameyo, Chargé des cours, pour avoir accepté de diriger notre travail et pour toute sa disponibilité.
- Au Pr. Lucien Ayissi pour son apport bibliographique.
- Au Dr. Bertin Nguéfack, pour son soutien bibliographique et ses nombreux conseils.
- A tous les enseignants du département de philosophie de l'Ecole Normale Supérieure de Yaoundé pour leurs enseignements et leurs conseils.
- A M. Claude Laurent Ello Abomo pour ses conseils.
- A Mme. Nadège Nkolo pour son soutien spirituel.
- A M. Samuel Zo'ona Nkomo pour son soutien multiforme et constant.
- A toute ma famille
- A M. Moïse Anjembe Minko pour ses encouragements.
- Aux jeunes de la J.A.P.E de la paroisse Anguissa Nkôl Siôn et à ceux de l'association « Partage ».

Qu'ils trouvent à travers la concrétisation de ce travail, l'expression de notre profonde gratitude.

RESUME

La philosophie analytique dans le budget idéologique de laquelle émerge Ludwig Wittgenstein à travers notamment son *Tractatus logico-philosophicus*, objet de notre étude, est une branche de la philosophie qui s'intéresse au langage. Mais, contrairement à la philosophie traditionnelle du langage qui n'étudie le langage qu'en tant que « organon », en vue de la saisie immédiate de la pensée, la philosophie analytique considère le langage comme objet d'étude. En effet, le langage lorsqu'il est mal utilisé, peut poser des problèmes d'expression. Wittgenstein est donc d'avis avec la majorité des néopositivistes sur le fait que le langage ne peut pas tout figurer. C'est la raison pour laquelle il va s'investir dans son *Tractatus*, à tracer les limites du sens. Pour cela, il va distinguer trois types d'énoncés : les énoncés sensés de la physique, les énoncés vides de sens de la logique et les énoncés dépourvus de sens de la philosophie (métaphysique et éthique). De ces énoncés, seuls les énoncés de la physique parce que portant sur les états de choses, seront retenus comme véritables énoncés dont le langage peut se servir pour remplir sa mission de description de la réalité. Les autres types d'énoncés seront qualifiés de « pseudos-énoncés » et rejetés du fait qu'ils s'intéressent aux objets qui sont « en dehors du monde ». De ce fait, la philosophie est éjectée de la sphère scientifique pour ne se limiter qu'au rôle de critique du langage et à celui de délimitation du domaine de la pensée. Ce qui laisse donc transparaître le problème des limites du langage et de l'ineffable. D'après l'auteur, l'indicible qui se situe au-delà du monde et par conséquent du langage, ne peut être compris que s'il reste à sa place c'est-à-dire, dans le silence. Ce qui ne le dépouille pas de l'importance qu'il revêt dans la vie des humains. Cependant, l'entreprise de délimitation du sens entreprise par Wittgenstein, trahit son empirisme qui le pousse en bon positiviste qu'il est, à vouloir tout réduire à l'expérience physique. Pourtant, sa méthode scientifique basée sur le principe de la vérification, ne peut être satisfaisante, puisqu'il faudrait pour que l'on l'applique, faire l'inventaire de tous les énoncés. Dès lors, son critère de démarcation entre le scientifique et le non-scientifique ayant montré ses limites, peut naturellement inspirer les idéologues de l'irrationalisme post-moderne. Cependant, il faut relever que la vérification dont parle Wittgenstein n'est pas forcément empirique ; elle peut aussi s'effectuer sur le plan logico-formel. De plus, affirmer que la philosophie doit demeurer une activité d'élucidation du langage au lieu de prétendre à une quelconque scientificité revient simplement à préserver la nature de la philosophie qui doit rester l'amie du savoir au lieu de vouloir à tout prix se transformer en savoir.

Concepts clés : Propositions vides de sens - Propositions dénuées de sens - Proposition sensée - Forme logique – Philosophie – Mystique – Silence – Langage – Ineffable – Relativisme – Scientisme

ABSTRACT

Analytic philosophy in the ideological assignment of which will initial Ludwig Wittgenstein through his particular *Tractatus logico-Philosophicus*, object of our study, is a branch of philosophy that concerned language. But unlike the traditional philosophy of language which studies language that as «Organon» for the immediate seizure of thinking, analytic philosophy considers language as an object of study. To be sure, the language when used improperly can cause problems of expression. Wittgenstein therefore believes with most neopositivists on the fact that language cannot all be included. That is why it will invest in his *Tractatus*, to draw the boundaries of meaning. For this, it will distinguish three types of statements: sense statements of physics, empty sense statements of logic and meaningless statements of philosophy (metaphysics and ethics). From these statements, only the statements of physics because covering the states of things, will be retained as true statements which language can be used to fulfill its mission of reality. The other types of statements will be labeled «pseudo-statements» and rejected because they are interested in objects that are «outside world. » Thus, philosophy is ejected from the scientific sphere and will be limited at the critical role of language and the delimitation of the domain of thought. Consequently, leaving the issue reflected the limits of language and the ineffable. According to the author, the unspeakable that lies beyond the world and in succeeding of language, can only be understood if it remains in his place, that is to say, in silence. This does not strip it of its importance in the lives of humans. However, delineation sense undertaken by Wittgenstein, his empiricism betrays that grows in good positivist it is, to try to reduce everything to the physical experience. So far his scientific method based on the theory of verification, cannot be suitable, since it would require that we apply, take inventory of all statements. Consequently, his criterion of demarcation between science and non-science has shown its limits, can naturally inspire ideologists of postmodern irrationalism. However, it should be noted that verification of which Wittgenstein speaks is not necessarily empirically; it can also be performed on the logical-formal plan. Also, affirm that philosophy should remain an elucidation of business language rather than claim any scientific nature is purely to preserve the nature of the philosophy which must remain the friend of knowledge instead of trying at all costs to turn knowing.

Keywords : Unsinnig – Insane proposal – Sensible proposal- Logic form – Philosophy – Mistik – Silence – Language – Inexpressible – Relativism - Scientism

INTRODUCTION GENERALE

La philosophie analytique est cette branche de la philosophie qui a pour objet, le langage. Pour cela, elle recourt à l'analyse dans le cadre de ses investigations. Les adeptes de ce courant philosophique sont unanimes sur le fait que, la plupart des questions qui se posent en philosophie, ne sont en fait que des questions de langage. Ces questions qu'il faut distinguer des questions scientifiques, nécessitent une clarification logique de la pensée. Toutefois, l'analyse dont il est question dans la philosophie du langage, n'a rien à voir avec l'analyse formelle des logiciens, encore moins celle des scientifiques, essentiellement matérielle. Dans le cadre de la philosophie analytique, il s'agit de procéder à une analyse de la signification des énoncés scientifiques et du sens commun que l'on ne met pas en doute. Ainsi, la philosophie analytique est donc différente de la philosophie traditionnelle du langage. Cette dernière considère le langage comme un simple instrument dont on se sert pour saisir de façon immédiate, l'idée d'une chose. Le langage dans ce sens, n'est appréhendé que comme un moyen de communication entre les Hommes. Cependant, à force de recourir à ce moyen de communication, on se rendra compte de ce qu'il peut par moment, s'avérer défectueux. Ce constat des limites du langage naturel va amener, les théoriciens de la philosophie analytique à faire désormais du langage, un objet de la pensée. On assiste ainsi, à une sorte de révolution copernicienne. De ce fait, du primat de la critique de la raison (Kant), on passe au primat de la critique du langage. La philosophie analytique, dans son déploiement, se subdivise en trois principaux courants à savoir : la philosophie du langage idéal, la philosophie du langage ordinaire et la philosophie du langage en action ou la pragmatique. Le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein, objet de notre étude, situe son auteur dans la première sous-branche de la philosophie analytique. C'est un livre qui n'a pas pour but, d'exposer un certain nombre de thèses de l'auteur. Il se présente sous forme d'aphorisme et en contient, sept principaux. Cet aspect non doctrinal du livre du philosophe anglais d'origine autrichienne du XX^{ème} siècle, justifie en partie, l'aspect non argumentatif de ce livre. Sur la structure du *Tractatus*, voici ce que Wittgenstein lui-même en dit : « Mon livre consiste en deux parties : celle ici présentée, plus ce que je n'ai pas écrit. Et c'est précisément cette seconde partie qui est la partie importante (...) »¹. C'est dire que

¹ « Lettre à Von Fricken », citée par Chauviré, L. Wittgenstein, Paris, Seuil, p.75

le livre de Wittgenstein, poursuit un objectif précis. Il est question pour ce philosophe d'origine autrichienne, de délimiter les limites de l'expressivité du langage. En d'autre terme, qu'est-ce que le langage, tel qu'il est structuré, a la capacité d'exprimer ? Cela revient, à séparer le dicible de l'indicible, c'est-à-dire, tracer, les limites du sens. Wittgenstein corrobore cette finalité que nous assignons à son livre dans la préface dudit livre en ces termes : « Le livre traite des problèmes de philosophie et, comme je crois, montre que la formulation de ces problèmes repose sur un malentendu de la logique de notre langage. On pourrait résumer tout le sens du livre en ces mots : tout ce qui peut être dit peut être dit clairement ; et ce dont on ne peut parler on doit le taire ». En effet, l'auteur pense que tout ne peut être exprimé avec bonheur par le langage car, il y a, une limite à l'expression des pensées. Dans ce travail cadastral du sens, Wittgenstein dénombre trois types de propositions : les propositions douées de sens que l'on rencontre en physique, les propositions dénuées de sens rencontrées en philosophie et les propositions vides de sens que l'on rencontre en mathématiques et en logique. De ces trois types de propositions, le philosophe anglais ne retient que la première catégorie, tandis que les autres seront purement et simplement mises de côté. En fait, la proposition, pour qu'elle soit valable, c'est-à-dire, capable d'exprimer soit le vrai, soit le faux, doit être en mesure de photographier la réalité. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il affirme : « *La réalité doit être déterminée par la proposition soit par « oui », soit par « non » (...) La proposition est la description d'un état de choses* ». ²

On comprend alors que, les énoncés métaphysiques et éthiques ne pouvant décrire un état de choses, ne peuvent être retenus par Wittgenstein. Par ailleurs, si la philosophie ne peut rien nous apprendre sur la réalité parce que ne pouvant la décrire, son aspiration à devenir une science au même titre que les sciences de la nature par exemple, s'annihile. Il ne lui reste dès lors que le rôle d'élucidation du langage, malade des énoncés métaphysiques. Cette discrimination des énoncés métaphysiques et éthiques par Wittgenstein et cette réduction de la philosophie en une simple activité d'élucidation du langage, tout en lui déniait son statut de science, nous amène à nous interroger sur le fondement et la pertinence d'une telle discrimination. Autrement dit, qu'est ce qui peut justifier chez Wittgenstein, cette disqualification de la métaphysique considérée pourtant par Aristote comme la « science première », et de l'éthique, de la sphère scientifique ? Une telle entreprise épistémologique

² Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* SUIVI de *Investigations philosophiques*, Traduit de l'Allemand par Pierre Klossowski, Gallimard, 1961, 4.023, p.48

peut-elle valablement être soutenue alors même que ces disciplines, traitent des questions essentielles pour la vie de l'homme. La vérifiabilité est la méthode empruntée par l'auteur du *Tractatus*, pour parvenir à délimiter le domaine du sens tel que Kant le fit pour la pensée. Toutefois, ce principe que l'on retrouve d'ailleurs chez la plupart des positivistes logiques notamment ceux du cercle de Vienne très proche de Wittgenstein, peut-il efficacement s'appliquer à tout type d'énoncé ? Par ailleurs, ne peut-on pas recourir à d'autres méthodes scientifiques pour délimiter efficacement le domaine du sens et celui de la pensée ? En clair, dépouiller la philosophie de ses dimensions métaphysiques et éthiques peut-il rester sans conséquences pour cette discipline sur laquelle repose selon Descartes, tout l'édifice de la connaissance ? La réponse à ces principales interrogations, se fera à partir d'une démarche analytico-critique de manière à explorer les axes de réflexions suivants :

- La théorie wittgensteinienne du sens disqualifie les énoncés métaphysiques et éthiques en prétextant qu'ils sont dénués de sens, tandis qu'elle affirme le caractère sensé des énoncés de la physique, considérés par ailleurs comme le prototype des énoncés pourvus de sens. Ce qui conduit certains analystes à parler d'un certain scientisme de Wittgenstein.
- En outre, plusieurs lecteurs du philosophe d'origine autrichienne pensent que la philosophie de l'atomiste, scientifique et anti métaphysique que l'on retrouve dans son premier ouvrage majeur qu'est le *Tractatus*, est un ensemble d'erreurs que l'auteur va se charger de corriger dans son second grand ouvrage intitulé *Investigations philosophiques*. De ce fait, Wittgenstein opérerait désormais pour une philosophie qui amène le scientifique à comprendre désormais le langage non pas à partir de ses éléments constitutifs ou de la grammaire qui la constitue, mais à partir de son usage soutenu par ce qu'il appelle, les « formes de vie ». Ainsi, on serait passé d'une philosophie scientifique à une philosophie relativiste. Toutefois, au regard des textes de Wittgenstein lui-même, peut-on objectivement accréditer les thèses portant sur le scientisme et le relativisme de la philosophie wittgensteinienne? Autant d'hypothèses et bien d'autres que la réalisation de ce travail, nous permettra soit de confirmer, soit de réfuter.

PREMIERE PARTIE

LA CRITIQUE DE LA METAPHYSIQUE ET DE L'ETHIQUE

Dans cette première partie de notre travail, l'occasion nous est donnée de présenter la théorie du sens développée par Wittgenstein. Pour cela, nous présenterons d'abord les différents types d'énoncés que l'auteur distingue. Ensuite, au regard de leurs caractéristiques, nous indiquerons pourquoi l'auteur en vient à rejeter les énoncés métaphysiques et éthiques. La conséquence de ce rejet de la métaphysique et de l'éthique qui relèvent toutes de la philosophie, impose une nouvelle définition du rôle de la philosophie.

CHAPITRE I

LA TRIPARTITION WITTGENSTEINIENNE

La proposition est généralement définie comme un énoncé déclaratif qui obéit aux lois générales de la pensée : universalité, non-contradiction et tiers-exclu. C'est un énoncé qui obéit à deux valeurs de vérité : vrais ou faux. Dans le *Tractatus*, voici ce que Wittgenstein dit à propos de la proposition : « *la proposition est une image de la réalité. La proposition est une transposition de la réalité telle que nous la pensons*³. » En effet, le langage selon Wittgenstein, doit figurer la réalité. Mieux, il doit pouvoir refléter la réalité. Mais cette correspondance du langage à la réalité n'est pas toujours visible à première vue. En fait, de même que les notes de musique, les signes phonétiques ne semblent pas être à première vue les images de la musique et des sons du langage, de même une proposition écrite sur du papier ne semble pas être une image de la réalité. Si l'image parvient à représenter la réalité, c'est certainement, nous dit Wittgenstein, parce qu'il y a isomorphisme entre l'image et ce qu'elle représente. C'est la forme logique que l'image a en commun avec la réalité. Lorsque l'auteur du *Tractatus* parle de réalité, cela n'est pas à prendre au sens empirique, matériel du terme. Il s'agit d'un fait dont la forme et la substance sont données dans un espace logique construit dans notre esprit. La proposition est de ce fait, une expression de notre représentation du monde. Dans le souci de mieux illustrer la correspondance du langage propositionnel à la réalité, Wittgenstein recourt à la musique :

« *Le disque de phonographe, la pensée musicale, les notes, les ondes sonores, tous se trouvent les uns par rapport aux autres dans cette relation interne de représentation qui existe entre le langage et le monde. La structure logique leur est commune à tous.*⁴ »

Ainsi, à partir de la loi de la projection symphonique, le musicien peut déchiffrer la symphonie de même que la partition.

³ Wittgenstein, *Tractatus Logico-philosophiques*, trad P. Klossowsky, Paris, 1966. Aphorisme 4.01, p 46

⁴ *Ibid, Id*, 4.014, p 47

La proposition montre ce que la réalité est ; elle montre son sens. Cette description que la proposition fait de la réalité, est fonction des propriétés internes de la proposition. Dès lors, c'est en comparaison à la réalité qu'une proposition pourra être vraie ou fausse.

Wittgenstein, à la suite de ses maîtres, Frege et Russel, émerge dans la conception moderne de la proposition qui fait d'elle, une fonction de vérité analysable au moyen des symboles mathématiques. Seulement, Wittgenstein, contrairement à ses prédécesseurs, opte pour le monisme propositionnel, au détriment du dualisme ou encore du pluralisme. La proposition pour lui, n'a qu'un constituant unique à savoir, la « variable propositionnelle ».

Au regard du sens, Wittgenstein distingue trois types d'énoncés dont seule une est admise. Les autres sont des pseudo-propositions. Cette distinction discriminante des énoncés, est ce à partir de quoi, le philosophe d'origine autrichienne détermine le sens de la proposition : « *le sens de la proposition est son accord et son désaccord avec les possibilités de l'existence et de la non existence d'un état de chose*⁵. » Ce qui signifie que la proposition ne contient pas en elle-même, la vérité. Elle ne fait que décrire un état de chose possible qui peut exister tout comme il peut ne pas exister. Ce n'est pas à la proposition de donner sa propre valeur de vérité. Le sens de la proposition ne fait donc pas partie de la proposition. La proposition ne fait qu'indiquer son sens ; elle ne peut le décrire.

A– Les propositions vides de sens

L'étude des énoncés vides de sens est importante pour la détermination du statut de la logique et des mathématiques.

1 – Définition des énoncés vides de sens

Les énoncés vides de sens sont encore désignés proposition hors de sens. Ce sont des propositions à priori ou transcendantales au sens où Kant l'entend. Elles n'ont aucun contenu et sont incapables de donner une quelconque information sur la structure du monde. Ce sont les propositions purement formelles. Les énoncés hors de sens ne portent pas sur le réel, mais expriment plutôt, la forme de notre pensée. Ainsi, les propositions vides de sens sont toujours vraies ; ce sont des tautologies, ces dernières ne disent rien sur ce qui est le cas ou

⁵ *Ibid, Id, 6.41, p 103*

non, car pour elles, quelque chose est toujours le cas. Ce qu'elles expriment est nécessaire. Il en est de même des contradictions, fausses dans toutes les situations. Les énoncés vides de sens se retrouvent généralement en logique et en mathématiques. Voyons en quels termes Wittgenstein définit les propositions vides de sens que sont les tautologies et les contradictions :

« Parmi les possibles groupes de condition de vérité, il y a deux cas extrêmes.

Dans le premier cas la proposition est vraie pour la totalité des possibilités de vérité des propositions élémentaires, nous disons que les conditions de vérité sont tautologiques.

Dans le second cas la proposition est fausse pour la totalité des possibilités de vérité : les propositions de vérité sont contradictoires.

Dans le premier cas nous nommons la proposition une tautologie, dans le second cas une contradiction⁶ »

Dans ce cas, il devient anormal de qualifier les tautologies et les contradictions de proposition. La proposition en effet, montre ce qu'elle est. Or la tautologie et la contradiction, montrent qu'elles ne disent rien. Les propositions logiques ne permettent pas de savoir si elles sont vraies ou fausses. La chose vraie en elle, c'est leurs symboles. A bien scruter une proposition logique, on ne peut véritablement pas savoir si elle est vraie ou pas car : *« non seulement une proposition de logique ne doit pouvoir être réfutée par aucune expérience possible, mais encore elle ne doit pouvoir être confirmée par pareille expérience⁷. »* Ainsi, avec les énoncés hors de sens, la vérification est impossible. La logique ne peut tout au plus que représenter l'échafaudage du monde. Les propositions logiques sont transcendantales⁸. Cependant, tout a priori chez Kant n'est pas transcendantal. Or, pour Wittgenstein, tout ce qui est a priori est transcendantal et analytique et par conséquent, n'élargit en aucune façon le contenu de notre connaissance. Il ne s'agit donc pas d'une connaissance, mais d'une réflexion sur la connaissance.

⁶ *Ibid., Id*, aphorisme 4.46, pp 61 62

⁷ *Ibid., Id*, aphorisme 6.1222, p. 93

⁸ Kant dans la *Critique de la Raison pure*, 2^e éd. P.1, Introduction §VII, entend par transcendantale « toute connaissance qui ne porte pas en général sur les objets mais sur notre manière de les connaître entend que cela est possible a priori ».

a) *La tautologie*

Les tautologies ont vocation à dire leurs sens. Elles contiennent en elles-mêmes leur vérité. Par conséquent, les tautologies n'ont pas besoin de souscrire au principe de vérification si chère à Wittgenstein. La proposition tautologique n'admet qu'une seule valeur de vérité : le vrai, voilà pourquoi Wittgenstein les assimile aux « proposition analytique » de Kant. Pour démontrer une tautologie, on ne recourt qu'aux lois logiques universelles. Les énoncés tautologiques, parce qu'ils sont inconditionnellement vrais, ne nous apprennent rien sur le monde. Pour Kant, une proposition analytique ne nous renseigne sur rien car ce que le prédicat énonce se trouve déjà dans le sujet. Pour illustrer cela, nous pouvons prendre les propositions suivantes :

1. Un triangle a trois angles.
2. Le corps est étendu.

Dans la première proposition, la seule définition du mot triangle nous permet déjà de savoir qu'un triangle est une figure géométrique qui a trois angles. Dans la deuxième proposition, l'analyse du mot corps nous permet de savoir qu'il est de la nature de tout corps d'être étendu. On comprend dès lors que, la vérité de (1) et de (2) est à priori car, elle ne dépend pas de l'expérience. Ces propositions étant régies par le principe d'identité, ne nous apportent aucune connaissance supplémentaire sur les mots triangle et corps.

Voici comment nous pourrions les symboliser :

Soient les propositions suivantes :

q : il fait chaud

¬q : il ne fait pas chaud

q ∨ ¬q : il fait chaud ou il ne fait pas chaud

Construisons à présent leur table de vérité pour illustrer notre propos ;

q	¬q	q ∨ ¬q
V	F	V
F	V	V

b) La contradiction

La contradiction est aussi une proposition à priori. Ce sont des propositions inconditionnellement fausses. Il est impossible qu'une proposition admette le vrai comme valeur de vérité. Elles sont régies par le principe aristotélicien de non contradiction. Tout comme la tautologie, la contradiction ne nous apprend rien sur le monde. De ce fait Dubislav la qualifie d'énoncé « négativement analytique ». Essayons d'illustrer cela :

Soient : **q** : il fait chaud

¬q : il ne fait pas chaud

q ∧ ¬q : il fait chaud et il ne fait pas chaud

q	¬q	q ∧ ¬q
V	F	F
F	V	F

Puisqu'il est rationnellement impensable qu'au même moment, il fasse chaud et qu'il ne fasse pas chaud, à moins que l'on se trouve au-delà des « Formes à priori de la sensibilité » où toute connaissance devient humainement impossible, cette proposition est inconditionnellement fausse.

Les propositions vides de sens se retrouvent très souvent en logique et en mathématiques. De ce fait, les propositions logico-mathématiques ne concernent que notre manière d'appréhender les faits. Elles sont pour cela qualifiées de « transcendantales ». Mais peut-on en dire autrement des énoncés insensés ?

B- Les propositions insensées ou dépourvues de sens

Les énoncés dépourvus de sens sont des énoncés qui ne respectent pas les lois de la syntaxe logique. Un énoncé insensé n'est ni vrai, ni faux. En fait, les énoncés dépourvus de sens sont incapables de dire le réel. Les objets qu'ils essaient de décrire par le langage, ne peuvent être dits. Une proposition dénuée de sens ne peut être comparée à un état de chose du monde. Ce qui signifie que, la vérification de ces énoncés est impossible.

L'étude des énoncés dénués de sens obéit chez Wittgenstein, à un souci particulier. Il s'agit de diagnostiquer la philosophie afin de mettre en exergue ses égarements et relever

le statut de ses énoncés. L'une des préoccupations fondamentales c'est la philosophie. Il le reconnaît d'ailleurs lorsqu'il affirme : « *le livre traite des problèmes de philosophie* »⁹. C'est pour cela que Wittgenstein cherche les conditions d'un langage parfait. Il s'agit pour le philosophe anglais d'origine autrichienne, de déterminer les conditions du dicible. Il est question pour lui, de savoir ce qui est exprimable et ce qui ne l'est pas. Dans une perspective logiciste, le philosophe référentiel du cercle de Vienne (bien qu'il n'en faisait pas partie), s'emploie à traquer les tares des énoncés philosophiques qui pour lui, ne sont pas faux, mais posent un problème de sens.

1- Définition des énoncés dénués de sens

Les propositions dénuées de sens ne sont ni formelles comme les énoncés logiques, ni empiriques. Ce sont en réalité des pseudo-propositions qui donnent souvent l'impression de décrire un état de chose, alors qu'en réalité, comme nous l'avons déjà démontré, elles ne le peuvent.

Dans son *Tractatus*, Wittgenstein donne l'exemple d'un énoncé dénué de sens : « Socrate est identique ». Pour que cette phrase ait un sens, il faut préalablement spécifier la signification du terme « identique ». Or dans cette phrase, l'on ne sait quel est le référentiel de ce mot dans la réalité. Le mot « identique » peut d'ailleurs avoir plusieurs symboles. Dès lors, on peut conclure que cette phrase est dénuée de sens car, aucune propriété ne se nomme « identique ».

En raison de ces confusions qu'on rencontre régulièrement dans le langage ordinaire, Wittgenstein planche pour un langage formel. C'est un langage constitué de signes capables de figurer la réalité.

Les énoncés dépourvus de sens, se sont rendus coupables de verdict de non-sens, parce qu'ils restent aveugles à la structure réelle de la pensée. Pris au piège du langage ordinaire, les propositions insensées opèrent une confusion entre signe et symbole.

Wittgenstein en effet, distingue le signe d'un mot de son symbole. Par signe, le logicien autrichien entend, l'élément matériel du symbole. En effet, des symboles différents peuvent désigner un seul et même signe. C'est d'ailleurs le fait que les symboles différents

⁹ Wittgenstein, *Tractatus Logico-philosophicus*, P : 27

puissent se rattacher à un même signe, qui justifie, le caractère insensé des énoncés philosophiques. Si nous prenons le signe « est »,

Soient les énoncés suivants :

- a. « Socrate est » ;
- b. « Socrate est le maître de Platon » ;
- c. « Socrate est philosophe ».

Dans la proposition (a), le signe « est », exprime le fait que l'individu Socrate, existe. La proposition (b), exprime l'identité entre deux signes et la proposition (c), la possession d'une propriété par un individu. Chacune de ces propositions a une forme logique différente de celle des autres propositions. Ainsi, chaque signe représente une manière de désigner chaque chose.

Wittgenstein estime que les signes doivent être communs à toutes les langues. Car soutient-il :

« tout langage de signe correcte doit pouvoir se traduire dans tout autre langage de ce genre selon pareilles règles : c'est cela même qui est commun à tous ces langages ¹⁰».

Wittgenstein de ce fait, s'éloigne de la théorie relativiste. Même s'il est convaincu que chaque mot n'admet plus de sens et de valeur qu'au sein d'une « forme de vie » spécifique. Avec la pluralité des « formes de vie », il est inévitable de parvenir à une situation conflictuelle. C'est en tout cas, ce que révèle l'étude d'Evans Pritchard sur les Azandés. Wittgenstein reprend cette expérience des Azandés pour montrer qu'entre ce peuple et les occidentaux, il y a certes quelques points de ressemblances mais aussi, beaucoup de différences. Notamment, sur l'explication des calamités naturelles. Pendant que les occidentaux expliquent cela à partir d'un raisonnement logique, les Azandés quant à eux, expliquent les calamités naturelles par la sorcellerie. Pour Wittgenstein,

« là où se rencontrent réellement deux principes qui ne peuvent pas être conciliés entre eux, chacun traite l'autre de fou ¹¹ (...)».

Mais Wittgenstein pense que, malgré ces conflits, le langage est gouverné par des lois logiques universelles. Chomsky parlerait dans ce cas de « grammaire universelle ». Ce

¹⁰ *Ibid.*, 3.343, p 44

¹¹ Wittgenstein, *De la certitude*, trad. Danielle Moyal, Sharroch, Gallimard, §611

qui amène Sandra Laugier à conclure que les thèses relativiste et scientiste qu'on attribue souvent à Wittgenstein, constituent une erreur d'interprétation. Pour Laugier,

« Une lecture plus attentive de Wittgenstein conduit plutôt à voir dans son œuvre la continuité d'un « esprit réaliste » (pour reprendre l'expression de Diamond) qui s'effectue dans des dimensions successives du logique et du langage ordinaire¹². »

Nous en reparlerons plus tard. La philosophie du *Tractatus* insiste sur la nécessité d'arrimer tout langage de signe à la grammaire logique. Pour cela, il faudra éviter d'utiliser le même signe pour différents objets. Les énoncés philosophiques constituent le prototype des énoncés dépourvus de sens.

a) Les énoncés philosophiques (métaphysiques et éthiques)

Les énoncés dépourvus de sens affirme Wittgenstein, ne s'identifient pas à l'absurdité. Ce dont parle une proposition insensée est certes inexprimable par le langage mais, reste important. L'erreur réside dans le fait de vouloir exprimer ce qui est inexprimable dans le langage. Voilà pourquoi, la plupart des énoncés philosophiques sont dépourvus de sens comme l'affirme l'auteur du *Tractatus* :

« La plupart des propositions et des questions qui ont été écrites sur des matières sont non pas fausses, mais dépourvues de sens. Pour cette raison nous ne pouvons pas absolument répondre aux questions du genre, mais seulement établir qu'elles sont dépourvues de sens. La plupart des propositions et des questions des philosophes viennent de ce que nous ne comprenons pas la logique de notre langage. (Elles sont du même genre que la question de savoir si le Bien est plus ou moins identique que le Beau.).

Et il n'est pas étonnant que les problèmes les plus profonds ne soient en somme nullement des problèmes.¹³ »

La philosophie se rend coupable du verdict de non-sens parce qu'elle cherche toujours à aller au-delà de l'inexprimable. Ainsi, la philosophie ne parvient pas à éviter les pièges du langage ordinaire :

Le langage quotidien est une partie de l'organisme humain, et pas moins compliqué que ce dernier. Il est humainement

¹² S. Laugier, « Wittgenstein et la science : au-delà des mythologies » in *Les philosophes et la science*, P. Wagner, Gallimard, 2002, pp. 502-503

¹³ Wittgenstein, *Tractatus*, 4.003, p.46.

impossible d'en extraire immédiatement la logique du langage. [...] Les arrangements tacites pour la compréhension du langage quotidien sont une énorme complication.¹⁴

On constate de ce fait, que la philosophie ignore les principes de la grammaire logique. On assiste à la confusion entre le signe et le symbole. Les propositions philosophiques sont incapables de nous décrire un état de choses. Il en est d'ailleurs de même de l'éthique, de l'esthétique et même de la religion qui, appartiennent à la métaphysique et qui, restent inopérantes quant à la description de la structure du monde.

C- Les propositions sensées ou douées de sens

Les critères du sens dans la philosophie du *Tractatus* sont très stricts. Une expression sera sensée si et seulement si, toutes ses composantes possèdent une signification. Toutefois, avant d'évoquer ces critères, revenons sur la conception wittgensteinienne des énoncés doués de sens.

1- Définition des énoncés doués de sens

La tripartition tractatuséenne est discriminante parce qu'elle ne retient qu'un seul type d'énoncés à savoir, les énoncés pourvus de sens. Les énoncés sensés sont capables de figurer la réalité. Ce sont des propositions empiriques capables de décrire les états de choses dans le monde.

« Le tableau (ici dénote le fait ou la proposition), affirme Wittgenstein, s'accorde ou non avec la réalité ; il est fidèle ou infidèle, vrai ou faux¹⁵ »

Ainsi, les propositions pourvues de sens nous disent quelque chose sur le monde. Le contenu d'une proposition sensée est soit une représentation affirmative, soit une représentation négative de la réalité. La véracité d'une proposition dans ce cas, tient à la correspondance du sens de la proposition à la réalité. Voici ce que Wittgenstein affirme à ce sujet:

« Pour reconnaître si le tableau est vrai ou faux, nous devons le comparer à la réalité. Par lui-même le tableau ne fait

¹⁴ *Ibid., Id.*, 6.522, p.106.

¹⁵ *Ibid., Id.*, 2.21, p.36.

connaître rien de ce qu'il a de vrai ou de faux. Il n'y a point de tableau qui soit vrai a priori »¹⁶

Contrairement aux autres types d'énoncés, les énoncés pourvus de sens sont susceptibles d'être vrais ou faux. De ce fait, c'est au terme d'une vérification que l'on peut conclure à leur véracité ou à leur fausseté. Affirmer la véracité d'une proposition c'est aussi affirmer l'existence de l'état de choses qu'elle représente. Savoir ce que veut dire une proposition, c'est savoir quel est le cas quand elle est vraie à savoir, ce qui advient dans le monde dans ce cas. Le sens d'une proposition est donc inhérent à sa méthode de vérification. La méthode des énoncés sensés consiste à les comparer avec l'expérience. On peut donc conclure que Wittgenstein est à la suite d'Auguste Comte du fait de cette vérification. Mais chez Wittgenstein, il ne s'agit pas toujours d'une vérification empirique.

En réalité, lorsque Wittgenstein parle de la nécessaire correspondance entre un énoncé et la réalité, il n'entend pas par ce fait, tracer les limites du langage à partir d'un postulat empirique. En effet, parmi les critères du sens chez Wittgenstein, il y a un principe fondamental : la forme logique. Celle-ci suppose une conception simple du fonctionnement de la pensée car, c'est par la pensée que nous pouvons nous faire une représentation de la réalité. C'est par la pensée que la proposition peut photographier la réalité :

« Pour que la pensée puisse représenter la réalité, il faut que les propositions par lesquelles nous voulons représenter la réalité soient de même structure que la réalité, c'est-à-dire, que les éléments qui composent la proposition soient ensemble dans la même relation, dans laquelle se trouvent les éléments de la réalité. Cette identité de structure c'est ce que Wittgenstein appelle la forme logique¹⁷. »

La forme logique est donc ce qui détermine le sens d'une proposition. Etant identique à la proposition, la forme logique est le trait d'union entre la proposition et la réalité. Ainsi, c'est la forme logique qui met la pensée et la réalité en contact. On comprend dès lors que la vérification dont parle Wittgenstein, n'est pas forcément empirique. Car, il n'est pas toujours possible de procéder à une vérification empirique. C'est pourquoi, le père du *Tractatus* recourt souvent à une vérification plutôt logique. Dans ce cas, il s'agit de voir si la construction de la phrase ne contredit pas les lois logiques. Une proposition qui a une

¹⁶ *Ibid.*, *Id.*, 2.223, 2.224 et 2.225, p.36.

¹⁷ Pierre, Hadot, *Wittgenstein et les limites du langage*, suivi d'une lettre de G.E.M Ascombe et de Logique et littérature, « Réflexions sur la signification de la forme littéraire chez Wittgenstein », par Gottfried Gabriel, Paris, J.Vrin, 2005, p.29.

forme logique, sera donc dite sensée. Elle montre de façon claire, quel état lui correspond si elle est vraie.¹⁸ Pour savoir qu'une proposition a une forme logique, il suffit de vérifier si les signes qui la composent ont tous une signification et si à chaque signe, correspond une signification déterminée, de telle sorte que deux significations ne soient pas désignées par le même signe et que deux significations différentes, ne soient pas employées dans le même sens. La vérification du sens d'une proposition obéit de ce fait, aux critères sémantique et syntaxique c'est-à-dire, aux lois du symbolisme, elle-même régies par la grammaire logique. De ce fait, « *on peut dire, d'une certaine manière, que l'on peut reconnaître a priori quand un énoncé a un contenu de sens, ou non*¹⁹. » Cette théorie du sens de Wittgenstein basée sur la grammaire et la syntaxe logique, constitue au regard de Pierre Hadot, l'originalité du positivisme de Wittgenstein. D'après ces critères du sens, seuls les énoncés scientifiques sont doués de sens.

a) Les sciences de la nature comme archétype des propositions sensées

De tous les énoncés, seuls les énoncés scientifiques sont pourvus de sens. La science dont parle Wittgenstein ici, nous renvoie à la mécanique. Celle-ci est d'après lui, la source des énoncés sensés. En effet, les sciences de la nature constituent :

« La totalité des propositions vraies.²⁰ Il est à noter que, les énoncés sensés dont il est question ici renvoient aux propositions élémentaires ou atomiques. Mais, qu'entend-t-on par proposition élémentaire ? Les propositions élémentaires sont des propositions à partir desquelles, on peut construire les autres propositions. Ainsi, la proposition élémentaire nous renseigne sur l'existence ou la non-existence d'un état de chose. Lorsqu'une proposition élémentaire est vraie, l'état de chose existe. Par contre, lorsqu'une proposition élémentaire est fausse, l'état de chose n'existe point. Ainsi, le monde est décrit par toutes les spécifications de toutes les propositions élémentaires, en plus de la spécification de celles d'entre elles qui sont vraies et de celles qui sont fausses. Pour Wittgenstein, « Les possibilités de vérité des propositions élémentaires constituent les conditions de la vérité et de la fausseté des propositions.²¹ »

¹⁸ *Ibid. id.*, p.55.

¹⁹ *Ibid. id.*

²⁰ *Ibid., id.*, 4.11, p.52.

²¹ *Ibid., id.*, 4.41, p.60.

Les propositions élémentaires sont au fondement des propositions sensées. Et pour illustrer cela, Wittgenstein prend l'exemple de la mécanique de Newton :

«La mécanique de Newton, par exemple, donne à la description du monde une forme unifiée. [...] La mécanique détermine une forme de l'univers, du fait qu'elle dit : toutes les propositions de la description de l'univers doivent être obtenues d'une manière donnée à partir du nombre de propositions données- Les axiomes mécanistes. Par-là, elle fournit les pierres pour la construction de l'édifice de la science et elle dit : quelque édifice que tu veuilles construire, il faudra que ce soit toujours d'une manière quelconque au moyen de ces pierres –là et seulement au moyen de ces dernières.²² »

La mécanique ou la physique, a de ce fait pour rôle de donner une image adéquate et globale de la réalité. Pour Wittgenstein,

« La mécanique est une tentative pour construire selon un plan unique tout comme les propositions vraies dont nous avons besoin pour la description de l'univers.²³ »

Pourtant, Wittgenstein reste convaincu de ce que, seules les lois logiques sont au fondement de l'explication des phénomènes de la nature. Parmi ces lois logiques dont parle l'auteur du *Tractatus*, nous pouvons citer : la continuité, la raison suffisante, la moindre action et le plus petit effet. De ce fait, le philosophe anglais d'origine autrichienne, va rejeter les lois psychologiques (l'induction), les lois naturelles et même les lois divines, comme pouvant être usitées comme principe explicatif du monde. Le rejet de toutes ces lois amène Wittgenstein à douter de toutes les explications antérieurement données sur le monde :

« Toute la conception moderne du monde repose sur l'illusion que les prétendues lois naturelles constitueraient les explications des phénomènes naturels.²⁴ »

Toutefois, si seules les propositions physiques sont capables de décrire le monde, et que lorsque la philosophie à travers ses énoncés se lance dans ce type d'exercice, ne produit que du non-sens, à quoi servent finalement les énoncés philosophiques ? Quelle est en réalité, la finalité de la philosophie dans le *Tractatus* ?

²² *Ibid., id.*, 6.341, p.99.

²³ *Ibid., id.*, 6.343, p.100.

²⁴ *Ibid., id.*, 6.371, p.102.

CHAPITRE II

DU ROLE DE LA PHILOSOPHIE DANS LE *TRACTATUS*

Dans la préface du *Tractatus logico-philosophicus*, Wittgenstein nous fait comprendre que les problèmes philosophiques ont pour fondement l'incompréhension de la logique du langage ordinaire. Son livre traite ainsi des problèmes philosophiques et montre que ces problèmes reposent sur un malentendu logique de notre langage. Ces propos montrent donc l'importance qu'il y a pour la philosophie en tant qu'activité intellectuelle et rigoureusement rationnelle, à se déployer sur les questions de langage. C'est conformément à cette difficulté fondamentale que Wittgenstein va attribuer à la philosophie, deux fonctions essentielles : une fonction d'élucidation du langage (fonction critique) et une fonction de délimitation du domaine du dicible (fonction cadastrale). Ce projet wittgensteinien de réorientation de la philosophie se situe à la suite de ceux de Kant, Frege et Russel.

A- De Kant à Russel : du paradigme critique au paradigme logique

1- L'entreprise critique de Kant

Kant, fait le constat d'une métaphysique stagnante, non évolutive, qui traite toujours des mêmes problèmes et dont aucune réponse ne semble s'imposer de façon apodictique. Contrairement aux sciences de la nature qui, connaissent une ascension fulgurante. Ce qui amène donc cet auteur à rechercher les raisons de cette non-évolution de la métaphysique. C'est ainsi qu'il se propose de d'examiner la métaphysique à l'aune de la révolution copernicienne pour déterminer la spécificité de cette discipline qui, prétend être une science. Cet examen de la métaphysique permettra à Kant, de retourner aux conditions de possibilités de la connaissance ; conditions a priori qui rendent possible l'accès à toute connaissance. Pour cet auteur,

Si l'on veut présenter une connaissance comme science, il faut tout d'abord pouvoir examiner exactement son caractère distinctif, ce qu'elle n'a de commun avec aucune autre science, et du même coup ce qui lui appartient en propre. [C'est sur ce

caractère distinctif de différenciation] que repose de façon primordiale l'Idée de science possible et de son territoire.²⁵

Cette distinction permet au philosophe de faire une distanciation entre ce qui relève du connaissable, qui est en mesure de fournir les objets d'une connaissance authentique, et ce qui va au-delà du connaissable. Au terme de cette entreprise critique, Kant va réserver aux seules sciences empiriques, le domaine de la connaissance objective. La métaphysique quant à elle, sera envisagée comme « *la raison ne s'occupant que d'elle-même.*²⁶ » Kant entend de ce fait, transformer la démarche traditionnelle de la métaphysique et y entreprendre une révolution à l'instar de ce que l'on voit chez les géomètres et les physiciens. Il s'agit de ce fait, de redéfinir les contours territoriaux de la métaphysique en attribuant par ce geste, une autre signification à la métaphysique. De ce fait, Kant affecte à la philosophie, une tâche particulière : localiser la métaphysique sur la carte des savoirs rationnels, au-delà de ses prétentions d'ingérence. Il s'agit d'un travail de délimitation qui permettra à la métaphysique et à la science, de cohabiter pacifiquement chacun restant dans son territoire. Il y a donc lieu de s'interroger sur la légitimité de la métaphysique au regard des progrès que connaissent les sciences.

L'entreprise kantienne accorde une primauté ontologique non plus à l'ordre universel abstrait de toutes choses, mais au « sujet transcendantal » dont la raison est comprise comme la disposition par excellence. L'adoption de ce principe constitue le déplacement novateur à partir duquel, la métaphysique, en ses catégories traditionnelles, a pu être contestée.

2- Le paradigme logique frégeo-russelien

Le XIXe et le XXe siècle, sont primordiaux sur le plan de la philosophie en général et de la philosophie du langage en particulier. A partir de leurs travaux dans les domaines logiques et mathématiques, Frege et Russel donnent à la philosophie, une finalité tout à fait différente. Il est désormais question, de radicaliser la tâche descriptive que Kant avait assignée à la philosophie. Avec Kant tel que nous l'avons déjà dit supra, la philosophie avait pour finalité, d'inventorier et d'ordonner les « catégories transcendantales ». Toutefois, avec l'avènement de Frege et de Russel, il est question pour la philosophie, de ne s'en tenir qu'à l'analyse des propositions référentiel c'est-à-dire, sur des propositions empiriques, portant

²⁵ Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique future*, I, Para1, [265] ; trad.L.Guillermit, Paris, Vrin, 1993, p.24.

²⁶ *Ibid.*, IV, [327], p.102.

sur des objets réels, afin de déceler et de répertorier leurs structures logiques élémentaires. On part de la subjectivité transcendantale, pour les « lois » purement formelles de la production énonciative. Avec Kant, on en était encore à la conjugaison des catégories esthétiques de l' « apparaître phénoménal ». Tandis qu'avec nos philosophes du langage, on est plus que jamais, dans la réduction métalinguistique du langage. On parlera d'idéographie avec Frege et d'atomisme avec Russel. Ce qui est important ici, ce ne sont plus les critères de présentification mais, les instances symboliques premières qui rendent le réel pensable. Le réel dans cette perspective, se donne dans la forme expressive de la proposition. Il n'est plus question de rechercher les conditions a priori par lesquelles un objet se « phénoménalise ». Ce dont il est désormais question, c'est de décrire les conditions dans lesquelles, un concept acquiert une signification par l'analyse du complexe propositionnel dans lequel s'inscrit sa dénotation. On parle dorénavant de paradigme « sémantico-référentielle ».

Russel par exemple va se montrer intransigeant avec la tradition philosophique qui à son avis, est entachée d'approximations et de mésinterprétations pour ce qui est de la connaissance du monde et de son objectivité. Ces pseudos-connaissances auxquelles la philosophie traditionnelle aboutit, se justifient par la négligence de la part de ses épigones, de la méthode analytique si chère au courant analytique de la philosophie. Il faut donc à en croire Russel, faire de la logique, l'essence de l'activité philosophique. Sur l'importance de cette nouvelle conception de la philosophie, voici ce qu'il déclare : si « *l'ancienne logique réduisait la pensée en esclavage, la logique nouvelle lui donne des ailes.* »²⁷ La logique apparaît de ce fait, non seulement comme étant le fondement de la philosophie, mais aussi, comme étant son unique chance de retrouver son prestige perdu à cause de la métaphysique. La philosophie de ce fait, doit rapporter ses prétentions cognitives aux découvertes effectives des sciences. La philosophie doit désormais se mettre au service de la science. Dans ce cas, la métaphysique ne sera possible que si l'on se pose la question de savoir « *si l'on peut inférer quoique ce soit, de la structure du langage, [...] admet une réponse positive.* »²⁸ Avec le courant frégeo-russelien, la métaphysique ne disparaît pas mais, change de conception. Chez Russel, elle est confinée à une fonction inférentielle. Toutefois, malgré cette nouvelle orientation de la métaphysique, force est de constater que la primauté accordée à l'analyse logico-formelle, court le risque d'un délaissement de la métaphysique au profit des

²⁷ Russel, *La méthode scientifique en philosophie*, 1915, trad. P. Devaux, Paris, Payot, 1971, p.78.

²⁸ *Ibid.*, Signification et vérité, 1940, trad. P. Devaux, Paris, Flammarion, 1969, p368.

problèmes de langage. Ces inquiétudes seront-elles apaisées à travers le tournant linguistique que prendra Wittgenstein ?

3- Wittgenstein et le tournant linguistique de la philosophie

Dans la préface du *Tractatus*, l'auteur précise lui-même la finalité de son projet. Il s'agit en effet, de parvenir à élaborer un langage parfait capable d'éviter les énoncés qui sont soit vides de sens, soit insensés. La question à laquelle le philosophe anglais d'origine autrichienne veut répondre est celle du sens. Ce travail de délimitation du dicible que l'auteur du *Tractatus* entreprend, est une reprise du projet kantien. C'est du moins ce que nous rappelle Sandra Laugier²⁹ en nous proposant l'interprétation de Kant par Strawson qui a inventé l'idée de schème conceptuel et fait le lien entre la question transcendantale et celle d'un cadre linguistique à l'intérieur duquel, les questions ont un sens : « *Il y a des limites à ce que nous pouvons concevoir, ou rendre intelligible à nous-mêmes, comme structure générale de l'expérience.*³⁰ » La dimension transcendantale apparaît dans l'impossibilité de penser hors d'un cadre conceptuel, le pensable définissant ce qu'est le monde. Chez Wittgenstein, c'est à l'intérieur du langage que doit se faire l'activité de délimitation du dicible. Cette activité cadastrale est toutefois à distinguer du positivisme comtien qui lui avait pour objectif, de délimiter le vrai. Pour Wittgenstein, il est question de : « *délimiter le domaine du sensé.* »³¹ Ainsi, on assiste à un changement de paradigme puisque, le centre d'intérêt passe de la pensée, au langage. La réussite d'une telle entreprise nécessite la clarification d'un certain nombre de concepts. C'est d'ailleurs ce à quoi il s'attèle dans la première partie de son œuvre.

B- Wittgenstein et la question du langage

Selon l'acception de Vendryès empruntée dans le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande, le langage dans son sens le plus étendu est « *tout système de signes pouvant servir de moyen de communication* »³². Cette élucidation proposée par

²⁹ Hadot P, *Wittgenstein et les au-delà des mythologies* », in *Les philosophes et la science*, p.520.

³⁰ Strawson, *Les cours de cambridge, 1930-1932*, trad.fr, E.Rigel, Mauvezin, TER, 1989, 1994.

³¹ Hadot P, *Wittgenstein et les limites du langage*, suivi d'une lettre de G.E.M Ascombe et de *Logique et littérature*, « Réflexions sur la signification de la forme littéraire chez Wittgenstein », par Gottfried Gabriel, Paris, J.Vrin, 2005, p.51.

³² André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, p. 554.

Vendryès, bien que véhiculant une consistance certaine, n'épouse pas intégralement et fondamentalement celle de Wittgenstein. Qu'en est-il donc ? Pour définir le langage chez notre auteur, il importe de présenter de prime abord sa structure et quelle est-elle ?

1- La proposition

Chez Wittgenstein, le langage est composé de propositions et de noms. La proposition est l'élément le plus simple du langage, elle possède une structure et se compose de noms. Les propositions sont les véritables unités constitutives du langage, non les termes ou les noms dont celles-ci sont faites. Une proposition correspond à un état de choses. Les termes constitutifs de l'état de choses correspondent aux objets constitutifs de l'état de choses correspondant. Ainsi la structure de la proposition correspond-elle à la structure d'un état de choses. C'est cette correspondance structurale qui est à la base de la théorie du tableau.

La proposition est un « tableau » au sens littéral. Elle a pour fonction de « montrer ». Elle ne fonctionne pas comme un nom qui dénote un objet.

Une proposition n'est vraie que si elle décrit un état de choses appartenant au monde qui est effectivement réalisé. Ce qui fait que le tableau soit effectivement tableau, c'est qu'il correspond à ce qu'il représente, c'est qu'il possède un élément en commun avec l'objet représenté.

Exemple de proposition : le ciel est bleu

Cette proposition est un état de choses qui traduit une correspondance de faits. De ce fait, comme nous l'avons déjà dit supra, la proposition ne contient pas la réalité elle-même mais, la possibilité de la réalité. De même que la musique n'est pas une mixture de notes, de même, la proposition n'est pas une mixture de mots.³³L'expression du sens dans ce cas, n'incombe pas à la proposition mais, aux faits. Mais tout comme avec la proposition, Wittgenstein a une conception particulière du nom.

2- Le nom

Le nom ou terme, comme la proposition qui est l'élément de base du langage, est un élément de la proposition. Les termes ou noms correspondent aux objets constitutifs de l'état de choses. Le nom représente l'objet de la proposition. Le nom, exprime le fait qu'une chose

³³ Wittgenstein, *Tractatus*, 3.141.

existe .Il faut donc faire la différence entre le comment d'une chose que décrit la proposition et le « ce que » qui prononce la chose. Voici comment Wittgenstein établit la différence entre la proposition et le nom : « *Je ne puis que parler des objets, je ne saurais les prononcer.*³⁴ » Le « ce que » exprime qu'il y a quelque chose. C'est la supposition de la logique qui elle-même qui est présupposée par toute espèce de proposition exprimée par le « comment ». Le nom est donc antérieur à la logique. Le nom, représente l'objet, pendant que la proposition représente le fait. L'objet est la signification. L'objet est donc ce à quoi renvoie le nom. Cependant, ni le nom, ni l'objet ne peuvent être appréhendés directement. Ainsi, c'est de façon théorique que le nom signifie l'objet. Pour l'auteur, « *Le nom signifie l'objet. L'objet est la signification du nom*³⁵. » Si les noms dans une proposition ne renvoient pas à des objets, une telle proposition est pour le philosophe anglais, une pseudo-proposition.

Exemple de nom : le ciel est bleu.

Ciel est un nom qui représente la réalité ciel.

3- Le langage selon Wittgenstein

D'après les informations que nous avons présentées en amont au sujet de la structure du langage, on peut prosaïquement le définir comme un ensemble de propositions, d'énoncés ou d'expressions faites de noms dont la finalité est de figurer la réalité.

En définitive, si le statut du langage va fondamentalement évoluer comme nous le verrons par la suite du *Tractatus* aux *Investigations*, sa structure quant à elle restera pour l'essentiel, inchangée.

C- Le statut du langage chez Wittgenstein

1- La théorie de la proposition-image

Dans le *Tractatus logico-philosophicus*, Ludwig Wittgenstein défend une « théorie de la proposition-image » ou théorie de l'*Abbildung*. L'idée qui est la sienne est que les propositions de notre langage doivent, justement, être comptées au rang de telles images. Tel est le point qui se dégage de la proposition 4.022 : « *La proposition montre son sens. La proposition montre ce qu'il en est des états de choses quand elle est vraie. Et elle dit qu'il*

³⁴ *Ibid., id.*, 3.221, p.39

³⁵ *Ibid., id.*, p.38

en est ainsi ». De la part du philosophe d'origine autrichienne, un tel engagement quant à la nature picturale des propositions de notre langage se justifie par la volonté de répondre à ce problème bien particulier qui est celui de la « représentation propositionnelle », c'est-à-dire de la découverte d'un lien interne entre le langage et le monde. C'est dans la notion d'image [*Bild*] que Wittgenstein devait repérer le médiateur permettant d'assurer la connexion entre monde et langage : si la proposition est en mesure de nous parler d'un état de choses du monde, c'est parce qu'elle en est l'image (logique). Cette solution trouve une formulation paradigmatique à la proposition 4.03 du *Tractatus*, où le lien (l'« interdépendance essentielle ») existant entre proposition et état de choses signifié par cette dernière est décrit sans équivoque comme un lien de nature picturale :

« Une proposition doit communiquer au moyen d'expressions anciennes un sens. La proposition nous communique un état de chose, une situation, elle doit donc être essentiellement en connexion avec l'état de chose et la connexion en effet consiste en ce que la proposition est l'image logique de l'état de chose. »

Le fait que l'auteur s'appuie implicitement sur la notion d'image mathématique ou projective est tout à fait franc à la proposition 4.04 de l'ouvrage, où il est fait référence à la théorie des « modèles dynamiques » développée par le célèbre physicien Heinrich Hertz :

« Dans la proposition, il doit y avoir exactement autant d'éléments distincts que dans la situation qu'elle présente. Toutes deux doivent posséder le même degré de multiplicité logique (mathématique). (Comparez avec la « Mécanique » de Hertz, à propos des modèles dynamiques). »

De là, également, cette métaphore wittgensteinienne de la proposition comme « tableau-vivant » qui est convoquée en 4.0311 : *« Un nom est mis pour une chose, un autre pour une autre, et ils sont reliés entre eux, de telle sorte que le tout, comme un tableau vivant, figure un état de choses. »*

2- De la vie du signe à la vie de l'image

De telles réflexions émergent à l'occasion d'une interrogation au sujet d'une idée attribuée à Gottlob Frege selon laquelle, pour pouvoir être comprises, les propositions du langage mathématique devraient être « animées ». En d'autres termes, affirmerait le défenseur d'une telle conception, le symbolisme mathématique resterait « mort » à moins de recevoir un principe de vie :

« On pourrait exprimer ainsi l'idée de Frege : les propositions des mathématiques, si elles n'étaient que des complexes de traits, seraient mortes et sans aucun intérêt, alors qu'elles ont manifestement une sorte de vie. On pourrait dire la même chose, bien sûr, de n'importe quelle proposition : sans un sens ou sans la pensée, une proposition serait une chose totalement futile et morte. »³⁶

Est-il alors justifié de rapporter cette animation à quelque chose comme une « âme des mots », comme un principe immatériel qui leur insufflerait la vie qui est la leur ? Telle est, de fait, la conclusion intentionnaliste qui, affirme Wittgenstein, avait été proposée par Frege. Or c'est justement une telle conclusion que récuse le philosophe autrichien. Comme il le fait également remarquer dans la *Grammaire philosophique* : « Le sens de la proposition n'est pas pneumatique (pas plus que la pensée). [...] Le sens de la proposition n'est pas une âme. Quelque chose n'est une proposition qu'à l'intérieur d'un langage. »³⁷ En d'autres termes, l'élément crucial qui donne vie aux signes du langage ne doit pas être recherché dans une intention subjective ou psychologique qui viendrait s'y surajouter, mais uniquement dans l'usage que l'on fait de ces signes, en leur donnant une place dans le système d'un langage. De là cette conclusion :

« Mais si nous devons nommer quelque chose qui soit la vie du signe, nous devrions dire que c'est son utilisation. [...] C'est du système de signes, du langage auquel il appartient que le signe (la phrase) tire sa signification [significance]. En gros : comprendre une phrase veut dire comprendre un langage. En tant qu'elle est une partie du système langagier, pourrait-on dire, la phrase est vivante. »³⁸

On comprend alors que c'est le langage pris comme un tout qui devient le milieu naturel dans lequel il faut savoir replacer les signes pour garantir leur vitalité : pour dire les choses dans les termes de Wittgenstein, « il [...] semble que le système du langage constitue le milieu au sein duquel la proposition n'est pas morte. »³⁹ Voilà pourquoi, par exemple, la

³⁶ L. Wittgenstein : *Le Cahier bleu et le Cahier brun* [ci-après : CBB], tr. fr. M. Goldberg et J. Sackur, Paris Gallimard, 1996, p. 4

³⁷ L. Wittgenstein : *Grammaire philosophique*, I, VI, §84.

³⁸ L. Wittgenstein, *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, p. 4-5. Voir également *Grammaire philosophique*, I, IX, §121.

³⁹ L. Wittgenstein, *Grammaire philosophique* [ci-après : GP], éd. R. RHEES, tr. fr. M A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980, I, VII, §101.

tâche du philosophe du langage sera justement de « replacer le langage dans son environnement » ou encore dans le « site naturel des formes ».

Wittgenstein ne tient pas seulement pour acquis que le contexte qui donne vie aux signes du langage est celui d'un système linguistique ou d'un langage. Le contexte en question est, plus largement, celui de la vie dans laquelle vient s'inscrire ce même langage. En cela, la vie des signes est comparable à celle de cet autre type de symboles que sont les billets de banque qui, pris en eux-mêmes, ne sont que de simples feuilles de papier imprimé, mais qui, une fois intégrés dans des pratiques partagées et dans une vie collective, peuvent acquérir un sens, une valeur monétaire, une valeur pratique. De la même manière, et comme le remarque le philosophe dans ses *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, il est nécessaire, pour que les mots du langage soient vivants, qu'ils soient intégrés dans la vie qui est la nôtre : car « les mots n'ont de sens que dans le flux des pensées et de la vie »⁴⁰. La vie des mots leur provient de la façon dont ils se tissent à notre vie, vie qui constitue la toile de fond, l'environnement vivant de notre langage.

3- Vie des images et formes de vie

Dans un passage du *Big Typescript*, Wittgenstein affirme que « le fait de nous former des images fait partie de notre vie. »⁴¹ Ainsi, il arrive parfois à Wittgenstein d'examiner certains cas où nous « vivons dans l'image », comme cela se produit parfois lorsque nous rêvons, ou encore lorsque nous sommes spectateurs d'une image cinématographique. Or le fait que cette « vie de l'image » soit analogue à la vie des signes dont il a été question précédemment, est confirmé par la conclusion de ce même paragraphe qui affirme que, de même qu'il y a du sens à dire que nous vivons dans les images, de même il y a « du sens à dire que l'on "vit dans les pages d'un livre" »⁴². Dès lors, on ne s'étonnera pas de ce que les conditions de vie de l'image soient analogues aux conditions de vie du signe propositionnel : de ce que l'image, à son tour, ne soit vivante que pour autant qu'elle est insérée dans le système d'un langage. Comme le souligne Joachim Schulte dans son important article

⁴⁰ Wittgenstein : *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, II [ci-après : RPP 2], éd. G. E. M. Anscombe et G. H. von Wright, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1994, §504

⁴¹ L. Wittgenstein : *The Big Typescript, TS 213* [ci-après : BT], éd. C. G. Luckhardt et M. A. E. Aue, London, Blackwell, 2005, §83, p. 389

⁴² L. Wittgenstein: *Fiches*, éd. G. E. M. Anscombe et G. H. von Wright, tr. fr. J. P. Cometti et É. Rigal, Paris, Gallimard, 2008, §233

consacré à la vie du signe chez Wittgenstein⁴³, on s'aperçoit ainsi que les remarques que nous avons proposées plus haut au sujet de la vitalité des mots rencontrent un analogue presque exact lorsqu'il est question de la vie des images. Reprenons, par exemple, les passages dans lesquels Wittgenstein se demandait dans quelle mesure la vie des signes était suspendue à l'existence d'une intention comprise comme principe d'animation. De telles considérations trouvent une formulation tout à fait semblable lorsqu'il est question, non plus des signes, mais bien des images. C'est ainsi que, dans ce même passage des *Fiches*, Wittgenstein critique l'idée selon laquelle « seule l'image chargée d'intention atteint la réalité à la façon d'une règle de mesure », tandis que « considérée du dehors, elle se tient là, morte et isolée ». De même, nous avons mentionné plus haut cette question que Wittgenstein se posait au sujet des mots du langage : « tout signe isolé paraît mort. Qu'est-ce qui lui donne vie ? ». De telles réflexions peuvent, à leur tour, se voir formulées au sujet des images : « Quand on porte son regard sur la seule image, elle est soudain morte, comme si on lui avait retiré quelque chose qui la rendait auparavant vivante. »⁴⁴

Enfin, de même que, dans le cas des signes, il était apparu que le facteur intentionnel devait céder la place à celui de l'usage compris comme vraie source de la vie du discours, de même, dans le cas de l'image, la convocation du facteur intentionnel se révèle insuffisante pour comprendre l'émergence d'une telle vie. Comme le remarque Wittgenstein dans ses *Études préparatoires* : « une image ne vit pas toujours pour moi quand je la regarde »⁴⁵. En conséquence, dans le cas de l'image comme dans celui du signe, la vie ne peut émerger que lorsque le symbolisme abstrait se voit réinséré dans une pratique vivante, que lorsque l'on en fait usage au sein d'un système symbolique. À cette idée examinée plus haut selon laquelle « quelque chose n'est une proposition qu'à l'intérieur d'un langage » répond alors de façon tout à fait frappante la thèse selon laquelle l'image n'est image que dans un « langage d'images. »⁴⁶

Rappelons à présent que la vie des signes, comme nous l'avons vu il y a un instant, n'est pas seulement subordonnée par Wittgenstein au contexte d'un langage mais qu'elle

⁴³ J. Schulte: « The life of the sign. Wittgenstein on reading a poem »

⁴⁴ L. Wittgenstein, *Fiches*, §236

⁴⁵ L. Wittgenstein : *Études préparatoires à la seconde partie des Recherches philosophiques*, éd. G. H. von Wright et H. Nyman, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1985, §681.

⁴⁶ *Grammaire philosophique*, I, IX, §123. Voir également F, §242

dépend, plus largement encore, du contexte de notre vie. Il n'en va pas autrement de la vie des images puisque, comme le fait remarquer le philosophe d'origine autrichienne, une seule et même image peut être vivante ou morte, muette ou parlante selon que celui qui l'appréhende est ou non familier de la forme de vie dans laquelle elle s'insère. Comme on le sait, l'expression de « forme de vie » [*Lebensform*] renvoie, chez Wittgenstein, au « donné » d'arrière-plan sur fond duquel nos pratiques linguistiques peuvent se déployer, donné dont le partage est notamment une condition de possibilité de la compréhension mutuelle. Or il semble que ce contexte d'arrière-plan qu'est la forme de vie, constitue l'élément décisif lorsqu'il s'agit de permettre aux images de devenir parlantes et vivantes. Ce qui, en effet, semble déterminant pour que l'image puisse acquérir tel sens plutôt que tel autre, ce n'est pas tant l'usage que l'on peut en faire individuellement que le donné d'arrière-plan culturellement hérité dans lequel on la conduit à s'inscrire.

En d'autres termes, et comme y insiste Wittgenstein au §19 des *Recherches philosophiques*, « se représenter un langage veut dire se représenter une forme de vie » : et cela vaut tout autant pour le langage d'images que pour le langage de mots. Cette idée selon laquelle l'image, au même titre que le signe propositionnel, ne peut être parlante et vivante que si elle est éclairée par une forme de vie est également tout à fait franche au §139 des *Recherches philosophiques*, qui envisage le cas d'une image nous représentant un vieil homme gravissant une montagne. Comme il le fait remarquer, ce n'est pas cette image qui, à elle seule, nous *dit* que cet homme gravit la montagne, puisque l'on pourrait tout aussi bien y voir un homme descendant la montagne à reculons :

« Je vois une image. Elle représente un vieil homme appuyé sur une canne qui gravit un chemin escarpé. – Comment cela, n'aurait-on pas pu imaginer que, dans cette posture, il était en train de dégringoler vers le bas de la rue ? Peut-être un martien aurait-il décrit l'image ainsi. Je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi nous, nous la décrivons ainsi. »⁴⁷

Nonobstant la pluralité des interprétations possibles pour cette image, une seule s'impose spontanément à nous : celle selon laquelle le vieillard gravit la montagne. La raison de cette apparente nécessité tient au fait qu'en tant que membres d'une même communauté, nous partageons une forme de vie où l'on pratique ce loisir consistant à gravir une montagne

⁴⁷L. Wittgenstein : *Recherches philosophiques*, §139

en marche avant, et non à la descendre à reculons. Pour comprendre cette image autrement, il faudrait partager une forme de vie radicalement autre : être « un martien ».

Bien plus, la familiarité avec un cadre culturel hérité, apparaît comme un facteur décisif non seulement quant à notre capacité à percevoir tel aspect d'une image plutôt que tel autre, mais quant à notre seule capacité à percevoir l'image comme quelque chose de signifiant. Aussi Wittgenstein s'intéresse-t-il de façon marquée à ce qui se produit lorsqu'un entrelacs de marques sur le papier cesse soudain d'être muet pour devenir une image vivante, signifiante, parlante. C'est le cas, par exemple, lorsque l'on trouve la solution à une « image-devinette » comme le sont les images d'Épinal :

« Imaginons un genre d'image-devinette, dans laquelle il n'y a pas d'objet particulier à trouver, mais qui nous semble à première vue un embrouillamini de traits sans signification, et ne devient qu'après quelques recherches, le tableau d'un paysage, dirons-nous. Quelle différence y a-t-il entre l'aspect de l'image avant et après la solution ? Il est clair que nous la voyons les deux fois de façon différente. Dans quelle mesure peut-on dire que maintenant l'image nous dit quelque chose et qu'auparavant elle ne nous avait rien dit ? »⁴⁸

Or, la position du philosophe anglais est manifestement que l'élément-clé permettant à une image de passer du statut d'image muette à celui d'image parlante et vivante est à rechercher dans notre capacité à inscrire cette dernière dans l'arrière-plan d'une forme de vie. Examinons, par exemple, ces remarques relatives aux conditions sous lesquelles nous pouvons comprendre la signification du schéma d'un récepteur radio : « *Un dessin qui représente l'intérieur d'un récepteur radio sera, pour qui n'a aucune connaissance de ces choses, un entrelacs de traits dépourvu de sens. Mais s'il connaît l'appareil et sa fonction, ce dessin sera pour lui une image pleine de sens.* »⁴⁹ Dans le cas d'un tel schéma, il est manifeste que l'image restera désespérément muette pour qui n'est pas familier de la culture dans laquelle de tels appareils sont employés et qui, de surcroît, n'aura pas reçu la formation technique nécessaire à la lecture d'une telle image. Là encore, la façon dont Wittgenstein subordonne la vie des images à la forme de vie dans laquelle nous prenons place en l'interprétant ne peut que faire écho à celle dont le philosophe soulignait le rôle des formes de vie à l'égard des propositions du discours.

⁴⁸ L. Wittgenstein : *Grammaire philosophique*, §125

⁴⁹ *Id.* §127

D- Langage et philosophie chez Wittgenstein

La conception wittgensteinienne de la philosophie est en rupture avec la conception ancienne. Désormais, la philosophie ne devra plus être perçue comme une science, ni même comme une doctrine. Pour le philosophe d'origine autrichienne, la philosophie est une activité liée au langage et au sens. De ce fait, la philosophie wittgensteinienne est distincte de la science de la nature : « *La philosophie n'est aucune des sciences de la nature. (Le mot « philosophie » doit signifier quelque chose qui est au-dessus ou au-dessous, mais non pas à côté des sciences de la nature.)* »⁵⁰ Ainsi, la distinction entre philosophie et science de la nature n'est pas à situer au niveau de la méthode mais, plutôt de l'objet. Si la science vise à produire des descriptions vraies du monde, son objet dans ce cas, c'est le réel. Or, la philosophie ne parle pas du réel. Cependant, si la finalité de la philosophie n'est pas la description du réel, quelle pourrait donc être le but de cette activité liée au langage ?

La philosophie est la résultante d'une mauvaise compréhension de la logique de notre langage. La philosophie comme le montre Wittgenstein, est une maladie du langage. Pour lui, « *les problèmes philosophiques surgissent lorsque « le langage est en fête.*⁵¹ » Ces circonstances de naissance de la philosophie sont toutefois contestées par Pierre Hadot. Dans un livre qu'il consacre à la philosophie de Wittgenstein, il affirme :

« Tout le langage tend inéluctablement à devenir philosophique, c'est-à-dire à chercher à s'exprimer comme langage, à exprimer sa propre expressivité. C'est dans cet effort nécessaire, mais seulement voué à l'échec, que la philosophie découvre sa propre impossibilité, c'est-à-dire heurte aux insurmontables limites du langage, mieux encore, à l'insurmontable limite qu'est le langage pour lui-même. »⁵²

On peut donc déduire que pour cet auteur, tout langage a en lui, des prétentions métaphysiques. La philosophie est de ce fait inscrite au cœur de la nature du langage. On pourrait même kantiser notre propos en affirmant que dans cette perspective, partout où il y aura un langage, il y aura de la philosophie. Seulement pour Wittgenstein, la vraie philosophie doit guérir la philosophie en faisant disparaître en son sein, ses pseudo-

⁵⁰ Wittgenstein, *Tractatus*, 4.111, p.52.

⁵¹ *Ibid.*, *Investigations philosophiques*, § 38, p.133.

⁵² Wittgenstein et les limites du langage, p46.

problèmes. Pour le philosophe d'origine autrichienne, ce qui est souvent présenté comme problèmes philosophiques en réalité, ne constituent que des problèmes de langage :

« La plupart des propositions et des questions qui ont été écrites sur des matières philosophiques sont non pas fausses, mais dépourvues de sens. La plupart des propositions et des questions des philosophes viennent de ce que nous ne comprenons pas la logique de notre langage [...] Et il n'est pas étonnant que les problèmes les plus profonds ne soient en somme nullement des problèmes.⁵³ »

Voilà pourquoi, la philosophie doit être une activité « critique » sur le langage.⁵⁴ La philosophie dans ce cas se voit assigner une finalité particulière qu'il précise en ces termes : « La philosophie a pour but de rendre claires et de délimiter rigoureusement les pensées qui autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues.⁵⁵ »

La philosophie d'après le philosophe d'origine autrichienne a deux fonctions : une fonction d'élucidation du langage et une fonction de délimitation de la pensée.

1- La philosophie comme élucidation du langage

Dans le *Tractatus logico-philosophicus*, Wittgenstein nous présente la logique comme une sorte de tableau dont le but est de représenter le monde tel qu'il est, à travers les faits qui s'y manifestent. La logique consiste en la présentation des faits, c'est-à-dire, le monde tel qu'il est de manière à pouvoir répondre à toutes les questions possibles pour mieux percevoir toutes les formes de représentation. C'est à partir de la logique que la philosophie pourra clarifier le langage. Comment éviter les difficultés auxquelles la pensée à travers le langage nous pourrait confronter ? Pour Ludwig Joseph Johann Wittgenstein, c'est à la philosophie de répondre à cette question, et même d'anéantir cette difficulté. En d'autres termes, la philosophie est là pour montrer les pièges du langage, elle se transforme en un instrument détecteur de défauts du langage. La logique qui est comme un tableau dont la visée est la monstration des différentes images relatant les différents faits du monde, contribue à l'extermination de tout ce qui relève des phénomènes énigmatiques. En d'autre terme, il n'y a pas d'énigme en ce qui concerne le savoir. Dès lors, nous pouvons parler d'une effectivité des sciences. De ce point de vue, toute connaissance est donc scientifique

⁵³ Wittgenstein, *Tractatus*, 4.003, p.46.

⁵⁴ *Ibid. id.*, 4.0031, p.46.

⁵⁵ *Ibid. id.*, 4.112, p.52.

et doit pouvoir être vérifiée. La philosophie quant à elle n'intervient qu'en cette occasion où il est question de clarification du langage et de clarification de nos propositions. L'activité philosophique doit donc pouvoir rendre comme nous le dirait René Descartes « claire et distincte » une proposition, c'est-à-dire, montrer la logique par laquelle une chose prend état dans une existence. Ou encore montrer le processus par lequel un fait rentre dans l'espace logique des choses. Wittgenstein définit la totalité des sciences de la nature comme la totalité des propositions vraies. Peut donc être considéré comme science, un ensemble de propositions vraies, exprimant un fait précis de la nature ou projetant la logique qui s'exprime dans un état étudié des choses dans une existence.

Cette définition de la science de la nature par Wittgenstein met de côté la philosophie comme une activité de ce type. La philosophie est donc loin d'être considérée comme science de la nature. Plutôt que de se diluer dans ces sciences de la nature, la philosophie doit se ramener à une clarification logique du contenu intellectif de ces sciences de la nature. Il n'y aurait donc de savoir scientifique véritable que celui dont le langage aurait passé avec succès les examens d'une rigoureuse critique philosophique. Face à ce rôle de filtre gnoséologique que joue la philosophie, celle-ci est loin d'être un dogmatisme, une doctrine, elle est plutôt élevée au rang d'activité dont les œuvres consistent essentiellement en l'élucidation. L'idée de philosophie renvoie à un éclaircissement des difficultés que suscite la pensée à travers le langage. D'une manière très simple, il s'agit de voir comment le langage s'est chargé de véhiculer la pensée, vérifier les procédés logiques par lesquels l'intellection s'est faite à travers le langage. Son travail ne se résume donc pas à une accumulation du nombre d'énoncés, mais plutôt à leur éclaircissement. Pour effectuer avec efficacité son travail d'élucidation du langage, la philosophie doit s'armer d'une méthode qui selon le philosophe d'origine autrichienne, consistera à :

« Ne rien dire sinon ce qui se peut dire, donc les propositions des sciences de la nature- donc quelque chose qui n'a rien à voir avec la philosophie- et puis à chaque fois qu'un autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu'il n'a pas donné de significations à certains signes dans ses propositions.⁵⁶ »

⁵⁶ Wittgenstein, *Tractatus*, 6.53, p.106.

De ce fait, il est convaincu de ce que, ce qui peut s'exprimer, peut l'être clairement de même pour ce qui est de la pensée.

2- La philosophie comme délimitation du dicible

Au-delà de la clarification logique de la pensée, Wittgenstein nous fait comprendre que la philosophie doit être capable de délimiter le champ du connaissable. A cet effet dit-il :

«Le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée. [...] La philosophie a pour but, de rendre claires et de délimiter rigoureusement les pensées qui autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues »⁵⁷

La philosophie à l'égard des sciences de la nature, doit délimiter la sphère du connaissable et de l'inconnaissable. On pourrait voir ici, une perspective kantienne dans laquelle il est question de tracer les limites de la connaissance pour montrer que la métaphysique entend que connaissance est impossible. Il est donc nécessaire avant de se lancer dans toute recherche, d'évaluer le pouvoir de connaissance de la raison humaine. Il faut au moins une fois dans sa vie, se demander qu'est-ce que l'esprit humain peut connaître, estimait Emmanuel Kant. La philosophie doit éviter les faux problèmes et rechercher les questions pouvant être soumises au jugement des sciences expérimentales. Car la clarification de certains problèmes traditionnels de la philosophie par l'analyse du langage, nous a conduits au constat d'après lequel, tous les problèmes de philosophie ne sont en fait que des problèmes de langage. Ainsi, Wittgenstein parle des énoncés dénués de sens. C'est ce qui en est des domaines tels que l'éthique, la métaphysique, qui développent des interrogations sur des objets dont on ne peut avoir des références empiriques afin de traiter de manière plus simple, la chose. Il faut donc quitter les spéculations, les intellections abstraites dépourvus de sens, pour revenir aux intellections sur des choses concrètes de la nature. Ainsi dit-il :

*La philosophie limite le domaine discutable des sciences de la nature.
Elle doit délimiter le concevable, et, de la sorte, l'inconcevable.
Elle doit limiter de l'intérieur l'inconcevable par le concevable. Elle signifiera l'indicible, en représentant clairement le dicible.*

⁵⁷ Ibid. 4.112, p.52.

*Tout ce qui peut être en somme pensé, peut être clairement pensé. Tout ce qui se laisse exprimer, se laisse clairement exprimer.*⁵⁸

En ce sens, la thérapeutique philosophique se laisse encore voir à travers le nettoyage conceptuel qu'elle doit opérer. Car il faut guérir la philosophie de ses problèmes, la pensée semble ici être dans un état pathologique.

Mais, il n'est pas question ici de détruire la métaphysique contrairement au positivisme comtien ou même au néopositivisme. Carnap à cet effet propose « *le dépassement de la métaphysique.* » Pour lui, parce que la métaphysique se rend coupable du verdict sémantique et référentiel, elle doit être éliminée. Wittgenstein pense quant à lui que, ce qu'on ne parvient pas à dire à partir du langage, on peut tout au moins l'indiquer. Il pense à cet effet, qu'il y a assurément de l'inexprimable et que Celui-ci se montre.

⁵⁸ *Ibid.*, 4.113, 4.114, 4.115, 4.116, pp.52-53.

DEUXIEME PARTIE :

WITTGENSTEIN ET LA QUESTION DES LIMITES DU LANGAGE

L'analyse de la critique wittgensteinienne des énoncés métaphysiques et éthiques à laquelle nous nous sommes livrée supra, nous a permis de comprendre qu'un énoncé ne peut avoir du sens que s'il remplit un certain nombre de conditions. Au nombre de celles-ci, il y a la capacité d'un énoncé à être vérifiée pour savoir, s'il est vrai ou faux. Tous les énoncés qui ne remplissent par conséquent pas les conditions du sens édictées par le père du *Tractatus*, seront considérés soit comme étant « vides de sens » (les tautologies et les contradictions etc.), soit comme étant « dépourvus de sens » (Les énoncés métaphysiques et éthiques). De ce fait, le langage « idéal » que recherche Wittgenstein ne peut tout exprimer. Tout cet autre domaine de la vie que le langage ne parvient pas à exprimer, l'auteur propose qu'on le passe sous silence. Toutefois, comment passe-t-on du dicible à l'indicible et quel est le statut de celui-ci ? Des questions et bien d'autres auxquelles nous nous proposons dans cette partie d'apporter des éléments de réponses. Auparavant, nous aurons déjà démontré à la lumière des critères d'une pensée antiphilosophique, que la pensée de Wittgenstein procède de l'anti philosophisme. Pour cela, nous allons nous efforcer à définir le concept d'antiphilosophie afin que chacun puisse être fixé sur le sens de ce concept.

CHAPITRE III

WITTGENSTEIN : ENTRE ANTI PHILOSOPHISME ET CRITIQUE DU LANGAGE PRIVE

Cette partie de notre travail consiste à démontrer que la pensée de Wittgenstein constitue une antiphilosophie. Pour cela, nous prendrons la peine de redéfinir ce concept d'abord en référence à Nietzsche et ensuite à l'auteur lui-même. Il s'agira donc de revenir sur les raisons profondes de la critique wittgensteinienne des énoncés historiques de la philosophie. Cela nous permettra de montrer pourquoi chez Wittgenstein, la possibilité d'un langage privé n'est nullement envisageable. Il convient avant de rentrer dans le vif du sujet, d'apporter un éclairci sur ce que l'on devra entendre ici par antiphilosophie.

A- L'anti philosophisme

Le concept d'antiphilosophie est beaucoup rencontré dans la philosophie de Nietzsche notamment dans *L'Antéchrist*. Toutefois, il convient de préciser que ce mot n'est pas de Nietzsche, encore moins de Wittgenstein. Néanmoins, dans la philosophie nietzschéenne, il désigne une reconnaissance paradoxale dans la culmination du sentiment antichrétien de quelqu'un qui, en dépit des critiques adressées au christianisme, affirme pourtant que seul le christianisme peut conduire au bonheur. Cette reconnaissance qu'il y a dans ce que l'on critique, une petite partie de la vérité, même si la vérité ici n'est plus absolue comme le pense le chrétien, c'est cela même l'antiphilosophie. Ainsi, la critique wittgensteinienne de la métaphysique telle que nous l'avons présentée, devra se comprendre comme étant de l'antiphilosophie. Il ne faut donc pas comprendre par antiphilosophie, le fait de contester ou de remettre en cause les pensées de ses devanciers. Cette activité à en croire Wittgenstein, constitue déjà l'essence de la philosophie. La critique apparaît donc à la fois comme étant l'essence de la philosophie et en même temps sa méthode. Marcien Towa partage ce point de vue lorsqu'il affirme que l'on ne peut concevoir la philosophie en dehors de la critique. C'est pourquoi, il affirme :

Amener au jour une authentique philosophie négro africaine établirait à coup sûr que nos ancêtres ont philosophé sans pour autant nous dispenser nous de philosopher à notre tour. L'Occident peut se vanter d'une brillante tradition philosophique mais l'Occidental, qui a reconnu cette existence et qui en a même saisi le contenu, n'a pas encore commencé à philosopher. La philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre son héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance.⁵⁹

L'antiphilosophie surgit de l'intérieur de la philosophie lorsque le raisonnement qui s'adresse aux énoncés en question se présente autrement. Le problème dans la conception antiphilosophique ne consiste pas à démontrer la fausseté d'un énoncé philosophique mais, d'en dire autre chose qui identifie la philosophie dans le registre éventuel de son erreur ou de son illusion. L'antiphilosophie consiste de ce fait à dire que la philosophie, à travers ses énoncés, est non pas fausse ou inutile tel que peuvent le penser certains néopositivistes notamment ceux de l'école de Vienne, mais à dire que conformément à la structure grammaticale du langage, ces énoncés sont plutôt mauvais. On peut déjà retrouver cette conception chez Nietzsche. Dans *l'Antéchrist*, l'auteur n'a pas pour finalité de proposer une philosophie qui représenterait les erreurs et les critiques des autres. Ce qu'il a en vue en réalité, c'est proposer le philosophe lui-même comme avatar du prêtre. Le philosophe est le résultat d'une décomposition de la force vitale de la pensée. C'est pourquoi dans l'Appendice de son livre, il compare le philosophe à un criminel. Cependant, définir l'antiphilosophie comme nous venons de le faire, reste truffé de zones d'ombres. Il importe de ce fait, de clarifier davantage ce concept en donnant les caractéristiques d'une pensée antiphilosophique. Nous n'aurons dès lors qu'à examiner la pensée de Wittgenstein à l'aune de cette critériologie.

B- Les critères de l'antiphilosophique

Affirmer le caractère antiphilosophique de la pensée d'un auteur ne relève en aucune manière d'un fait du hasard. Généralement, trois critères permettent de ranger une pensée dans la sphère de l'anti philosophisme.

⁵⁹ Marcien Towa, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, CLE, Yaoundé, 1971, PP.29-30

1) La critique

La critique dans le cadre de l'anti philosophisme consiste en un démontage des énoncés philosophiques. Il s'agit de façon précise, de faire abstraction de la subjectivité du philosophe. Cette critique des énoncés philosophiques peut être langagière, logique, généalogique, etc. Ce que l'on critique précisément en philosophie, c'est sa prétention théorique, sa prétention à se présenter comme une science au même titre que les sciences de la nature. Ceci nous conduit sans doute à la critique des vérités philosophiques telles qu'elles se présentaient jusqu'ici.

2) La conception de la philosophie comme activité

Ici, on conçoit la philosophie comme une activité, un acte. Pour que l'on la qualifie donc de bonne ou de mauvaise, il faut cesser de la considérer comme une théorie. Le souci désormais, est de dire en quoi consiste l'activité de la philosophie étant entendu que la philosophie doit désormais se comprendre comme un acte.

3) L'acte de l'anti philosophie

Le dernier moment, même si ces moments ne sont pas à considérer chronologiquement, est un acte qui extirpe l'acte philosophique tel qu'il est déterminé. Quand l'acte est déjà dénudé dans sa caractérisation néfaste, il va y avoir nécessairement la proposition d'un nouveau type d'acte : c'est l'acte de l'antiphilosophie. L'acte de l'antiphilosophie devra alors se comprendre comme l'intérêt du démontage critique et antiphilosophique du dispositif originel de la philosophie. Cependant, l'erreur à ne surtout pas commettre, consiste à ne jamais assimiler cet acte d'antiphilosophie à un acte philosophique.

L'antiphilosophie en définitive, doit se comprendre comme ce qui surgit de l'intérieur de la philosophie comme une critique radicale de la philosophie, en termes de sa disqualification. Ses trois moments peuvent être résumés de la manière suivante :

- Le moment de la déconstruction de la philosophie telle qu'elle est conçue habituellement, c'est-à-dire, comme théorie.
- Le moment de l'identification de l'acte philosophique conformément à la nouvelle conception de la philosophie.

- Le moment de la promotion ou du montage d'un nouvel acte censé remplacer l'ancien acte considéré comme étant néfaste. Cet acte doit substituer l'aspect criminel de l'ancienne philosophie.

A présent que l'on a présenté les caractéristiques d'une pensée antiphilosophique, il est question d'examiner la pensée de Wittgenstein pour voir si elle peut se présenter comme une pensée antiphilosophique.

C- L'anti philosophie de Wittgenstein

Au regard des caractéristiques d'une pensée anti philosophique que nous venons de dégager, nous pouvons affirmer que la pensée du philosophe d'origine autrichienne est essentiellement anti philosophique. Tel sera d'ailleurs, l'objet de notre démonstration. Toutefois, si la pensée de Wittgenstein est anti philosophique, sur quoi repose cet anti philosophisme ?

D'entrée de jeu, disons que comme toute pensée anti philosophique, celle de Wittgenstein comprend également tous les traits caractéristiques. Voici selon le *Tractatus*, les trois traits caractéristiques de l'anti philosophisme de Wittgenstein :

- La critique et le démontage des énoncés de la philosophie traditionnelle.
- Le fait d'assimiler la philosophie à une activité plutôt qu'à une doctrine.
- La promotion d'un acte du type nouveau qui vient surgir comme ce vers quoi, l'anti philosophie est polarisée.

A présent, examinons en détail, tous ces traits caractéristiques.

1) Le démontage des énoncés philosophiques

Selon le *Tractatus*, les énoncés de la philosophie ne sont pas faux, mais, absurdes. Pour lui, ainsi que nous l'avons déjà dit supra, les énoncés philosophiques sont coupables du verdict de non-sens. En l'affirmant, le philosophe d'origine autrichienne déconstruit la conception traditionnelle de la philosophie. Cette phase, constitue alors, la toute première étape de l'anti philosophisme. Pour l'auteur, la philosophie traditionnelle à travers la plupart de ses énoncés, a établi son discours en deçà du vrai et du faux. De ses propositions, on ne

peut établir, ni leur fausseté, ni leur véracité. On assiste de ce fait, à une disqualification des énoncés philosophiques.

L'anti philosophie connaît généralement, deux moments :

- La signification de ce que l'anti philosophie disqualifie,
- Le mode propre sur lequel elle s'attribue à elle-même quelque chose de ce nom.

Cette attitude de l'antiphilosophe, nous pouvons déjà l'observer chez Nietzsche, bien avant Wittgenstein. En effet, le philosophe dans l'*Antéchrist*, est assimilé à un criminel. Pourtant, Nietzsche, étant lui-même philosophe, ne se considère à aucun moment comme criminel. Ainsi, lorsque nous parlons à ce niveau de la philosophie, c'est au sens où elle se présente comme disqualification par l'anti philosophie. Pour cela, la philosophie traditionnelle est considérée par Wittgenstein comme étant, une non-pensée à cause du principe de non-sens. C'est pour cela qu'elle ne saurait être ni vraie, ni fausse. Pour l'auteur du *Tractatus*, la pensée se définit comme étant « la proposition ayant un sens.⁶⁰ » On entendra donc par pensée, toute proposition douée de sens. Or, nous venons d'établir que, la quasi-totalité des énoncés de la philosophie ne sont pas fausses, mais, dépourvues de sens : « La plupart des propositions(...) ne sont pas fausses, mais absurdes.⁶¹ » Par propositions absurdes, il faut comprendre propositions dénuées de sens. La première étape de l'anti philosophisme de Wittgenstein consiste à démontrer que la philosophie prise dans son sens traditionnel, n'est nullement une pensée. Une affirmation bien grave quand on sait que Hegel, longtemps avant Wittgenstein, range la philosophie dans l'ultime étape de l'évolution de la conscience. Pour le philosophe allemand, la philosophie est la science suprême car, elle est « la pensée de la pensée », une pensée qui se pense elle-même et qui connaît désormais, ses potentialités et ses limites. Mais, aussi paradoxale que cela puisse paraître, Wittgenstein évacue de la sphère de la pensée, la philosophie. C'est que, les énoncés de la philosophie traditionnelle sont construits en dehors des critères du sens établis par Wittgenstein. Un énoncé sensé comme nous l'avons montré dans la première partie, est en rapport avec les états de chose ; ce qui n'est pas le cas des énoncés philosophiques. C'est d'ailleurs la raison de l'entreprise de déconstruction de la métaphysique que va entreprendre Carnap dans son *Dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage*. Ce membre de l'école viennoise montre que, les propositions de la philosophie n'ont pas très souvent des référents

⁶⁰ Ludwig, Wittgenstein, *Tractatus*, 4, P

⁶¹ *Ibid.*, *Id.*, op.cit., 4.003.

dans la réalité. On peut alors comprendre le démontage de celles-ci et affirmer qu'il s'agit bel et bien à travers cette disqualification des énoncés philosophiques, d'un procédé relevant de l'anti philosophie.

2) *La philosophie comme activité*

Dans le chapitre 2, nous avons montré que pour Wittgenstein, la philosophie ne doit s'appréhender comme une doctrine, une science, mais comme une activité. Dans la philosophie traditionnelle, la philosophie affirme sa prétention de pouvoir parler de tout. Aristote ne dit-il pas à cet effet que, le philosophe c'est cet homme qui possède la totalité du savoir dans la mesure du possible. Bien plus, la philosophie est souvent considérée comme la science suprême au-dessus de toutes les autres sciences. Ainsi, la philosophie va se présenter comme pouvant parler du vrai et du faux. Elle se présente alors comme une théorie. De ce fait, l'activité philosophique devient une absurdité parce qu'en réalité, il ne s'agit aucunement d'une activité. La philosophie est donc une abstraction, un simple bavardage qui parle de tout y compris de ce qui n'a pas de sens. Or, pour Wittgenstein, assimiler la philosophie à un simple bavardage, consiste à disqualifier la philosophie comme quelque chose de sérieux à savoir la pensée. Pour lui, le bavardage ruine la pensée, c'est son ennemi véritable. Le bavardage en tant que prétention à la théorie d'une activité qui ne peut pourtant pas y prétendre, et par conséquent, discursivité absurde, jette la confusion entre la pensée et la non-pensée. Cela signifie que le bavardage philosophique présente comme pensée, ce qui en réalité, ne relève pas de celle-ci. Le fait qu'une non-pensée se présente comme pensée comme c'est le cas avec la philosophie, dévalue la pensée. L'anti philosophisme de Wittgenstein consiste à ce niveau, à ramener la philosophie dans sa nature propre qui la présente comme acte et non théorie. La critique de la philosophie traditionnelle qui se veut être comme théorie plutôt que acte, constitue de ce fait, la deuxième caractéristique de l'anti philosophisme de Wittgenstein.

3) *La promotion d'un type d'acte nouveau*

L'autre trait de l'anti philosophisme de l'auteur du *Tractatus*, repose sur le choix d'un acte nouveau. Il s'agit précisément ici pour Wittgenstein, d'éloigner la philosophie de ce bavardage qu'il vient de critiquer dans la philosophie traditionnelle. L'acte nouveau qui a pour finalité de nous extraire du bavardage de la vieille philosophie n'est autre que ce qu'il

nomme, l'élément mystique. L'élément mystique est perçu par l'auteur comme cet acte qui n'installe pas la pensée dans la confusion entre la pensée et la non-pensée. L'élément mystique relève d'une abstraction non pas bavarde mais, silencieuse. C'est, ce par quoi une chose peut arriver à se montrer sans pour autant être dite. Mais il ne faut pas penser que le silence dont il est ici question consiste simplement à éliminer le bavardage. Le silence ici est essentiellement monstration. Ce qui doit silencieusement être montré, c'est simplement ce qui ne peut être dit par le langage. Ainsi, la philosophie wittgensteinienne évolue entre deux écueils théoriques. Le premier consiste à caractériser la philosophie de bavardage, absurdité c'est-à-dire, incapacité de dire le vrai et le faux. Le deuxième écueil entre lequel chemine la philosophie de Wittgenstein, est le fait de ne pas dire ce qui peut être dit. En effet, ne pas dire ce qui pourtant peut l'être, nous conduit à l'erreur de la saisie de l'essence de l'élément mystique. Dans la terminologie du *Tractatus*, l'élément mystique n'est pas à confondre avec la pensée ; c'est ce que l'on est en droit de qualifier d'impensable.

D-Wittgenstein et la critique du langage privé

Par langage privé ou méta langage, nous désignons un langage personnel, celui-là que personne n'est et ne sera en mesure de comprendre. C'est un type de langage propre non pas à un groupe sociologique, mais à un individu. Ce type de langage est souvent admis dans le cadre du subjectivisme. Cette admission n'est pas fortuite ; elle repose en effet sur un certains nombres de postulats :

- (1) La signification des mots décrivant des expériences sensibles internes, comme vert, douleur, joie, etc., est déterminée par ces mêmes expériences.
- (2) Ces expériences sont incommunicables.
- (3) L'unique personne à pouvoir vivre ces expériences c'est, celle qui les a.

De ce qui précède, le langage perd toute portée universelle car, n'ayant de sens que par rapport à un individu. Ainsi, on pourrait avoir autant de langages que d'expériences individuelles. Compte tenu du nombre infini d'expériences humaines, on peut logiquement conclure à une infinité de métalangages. Un tel langage qui ne repose que sur les individus est-il possible ?

Certains lecteurs de Wittgenstein ont estimé que cet auteur, dans ses travaux et notamment dans ses *Investigations philosophiques*, ratifie la thèse du métalangage. Il nous reviendra donc dans cette partie de notre travail, d'examiner ces affirmations à la lumière de la pensée wittgensteinienne. L'auteur des *Investigations* s'est évidemment penché sur cette préoccupation dans les paragraphes 243 à 301. Bien que sa conclusion à ce sujet soit assez nuancée, le philosophe d'origine autrichienne émet tout de même des réserves quant à la possible existence d'un tel langage. En effet, pour justifier l'existence du langage privé, on recourt généralement à l'expérience de la vie intérieure. Or, pour l'auteur, cela n'est pas possible car dit-il, toute définition ostensible commence toujours dans le langage qu'elle présuppose, et non, hors de lui. Pour qu'on arrive à l'utilisation d'un terme, il est important et même nécessaire de savoir préalablement à quelle catégorie grammaticale ce mot ou expression appartient. Pour cela, Wittgenstein se sert de l'expérience du mal de dent. Ce phénomène relève de ce que dans le langage commun on appelle la douleur. Pouvoir le dire, suppose donc qu'on sache déjà utiliser le langage commun. Nous n'avons donc pas besoin de recourir à la vie intérieure d'un individu pour expliquer une sensation comme celle-là. Cela ne veut pas dire cependant que Wittgenstein nie l'existence de la vie intérieure. Mais pour lui, la vie intérieure ne consiste pas en l'observation des événements. Par ailleurs, la vie intérieure n'existe que parce qu'elle peut être décrite par le langage communautaire. Elle est par conséquent tirée du langage public, commun. Bien plus, l'idée qu'on puisse décrire des sensations relève de l'intelligible car, pour décrire, il faut d'abord observer, examiner, entrevoir la possibilité des erreurs etc. La vie intérieure en définitive, n'est pas au-delà du comportement. Ainsi, les significations linguistiques ne sauraient se trouver dans une expérience privée car, cette dernière suppose d'abord la prise en compte des significations linguistiques unanimement reconnues et adoptées par la communauté linguistique.

En outre, Wittgenstein est convaincu de ce que dans tout langage digne de ce nom, quelle que soit la socio-culture dans laquelle on se retrouve, il est possible de savoir si l'usage des mots par un interlocuteur est correct ou incorrect. Est-ce à dire cependant qu'il est possible de connaître parfaitement toutes les langues ? En réalité, Wittgenstein tout comme Chomsky sont convaincus de ce qu'il existe une grammaire universelle qui, régit toute les langues. C'est donc en se référant à cette grammaire universelle qu'on parvient à contrôler l'usage des mots et expressions dans un langage précis. Cette possibilité de contrôle de l'usage du langage échappe cependant au métalangage. Contre le premier postulat du subjectivisme indiqué plus haut, Wittgenstein oppose l'argument selon lequel, ce qui donne

la signification à nos mots ne relève pas des expériences internes, encore moins des pensées préalables mais de l'usage que le locuteur de la langue fait de ces mots à partir de ce qu'il a culturellement appris. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre cette célèbre formule du philosophe d'origine autrichienne : « *Pour une large classe de cas où l'on use du mot « signification » _ sinon pour tous les cas de son usage_ on peut expliquer ce mot de la façon suivante : la signification d'un mot est son usage dans le langage* »⁶².

Ce qui en réalité, signifie que l'usage d'un mot dans une langue précise, est régi par des règles spécifiant ce qui compte comme usage correct du mot. Toutefois, là où il existe un langage correct, il existe aussi la possibilité d'un usage incorrect. Ce qui ne serait pas le cas dans le cadre d'un métalangage ainsi que le montre Wittgenstein :

« Imaginons le cas suivant : je veux tenir un journal sur le retour chronique d'une certaine sensation. Dans ce but je l'associe au signe « S » et je l'inscris dans un agenda aux jours où il m'arrive de l'éprouver. Je ferai remarquer d'abord qu'une définition du signe ne peut se formuler. _ Mais je puis tout au moins me la donner à moi-même comme une sorte de définition ostensible ! _ Comment ? Puis-je-désigner la sensation ? Non, pas dans le sens ordinaire. Mais je prononce ou j'écris le signe, et ce faisant, je concentre mon attention sur la sensation et, pour ainsi dire, la désigne intérieurement. Mais à quoi bon cette cérémonie ? Car cela ne semble rien de plus ! Une définition set en effet à établir la signification d'u signe._ Or, c'est ce qui se fait précisément par la concentration de mon attention ; car de cette manière j'imprime en moi-même le rapport entre le signe et la sensation. (...).On aimerait dire ici : tout ce qui va me sembler juste sera juste. Et cela signifie seulement que nous ne pouvons parler au sujet de ce qui est « juste ».

Dans le langage quotidien, nous parvenons à distinguer les choses qui nous semblent désigner telle réalité alors qu'en fait, il n'en est rien. Un bâton droit que l'on plonge dans un fleuve, donnera l'impression d'être brisé. Pour ce qui est donc du langage privé soutenu par le subjectivisme, toute possibilité de se tromper est évacuée. Pour Wittgenstein, lorsque nous faisons varier le contexte ou le « jeu de langage », nous faisons en même temps varier la signification des mots et expressions usités dans le cadre de ce nouveau contexte. Donnons de nouveau la parole à Wittgenstein :

⁶² Ludwig, Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, Traduit de l'Allemand par Pierre Klossowski, Gallimard, 1961, paragraphe 43.

« Mais combien de sorte de phrases existe-t-il ?
L'affirmation, l'interrogation, le commandement peut-être ?—
Il en est d'innombrables sortes ; il est d'innombrables et
diverses sortes d'utilisation de tout ce que nous nommons
signes », « mots », « phrases ». Et cette multiplicité, n'est rien
de stable, ni de donné une fois pour toutes ; mais de nouveaux
types de langage, de nouveaux jeux de langage naissent,
pourrions-nous dire, tandis que d'autres vieillissent et tombent
en oubli. (...)

Le mot « jeu de langage » doit faire ressortir ici que le parler
du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie.

Représentez-vous la multiplicité des jeux de langage au moyen
des exemples suivants :

Commander, et agir d'après les commandements.

Décrire un objet d'après son aspect, ou d'après des mesures
prises.

Reconstituer un objet d'après une description (dessin).

(...) Il est intéressant de comparer la multiplicité des
instruments du langage et de leur mode d'utilisation, la
multiplicité des espèces de mots et de propositions avec ce que
les logiciens ont dit au sujet de la structure du langage (y
compris l'auteur du *Tractatus logico-philosophicus*) »

Dans son premier grand ouvrage en effet, Wittgenstein croit à l'existence d'une structure essentielle du langage. Mais dans les *Investigations*, il estime plutôt que cela est une idée erronée dont l'obsession pour la généralité chez les philosophes en est la principale cause. C'est dans ce sens qu'il pense d'ailleurs que les philosophes sont « malades » et la thérapie adaptée pour cette maladie, consiste à leur rappeler des faits de la langue quotidienne qui fort heureusement est admise par tous. Ainsi, le philosophe qui parle de ses sensations en termes privé et personnel, confond le jeu de langage à la description à la troisième personne, avec un fait de langage que nul ne peut avoir l'ambition d'expérimenter. De ce qui précède, nous pouvons affirmer que selon l'auteur du *Tractatus* et des *Investigations*, le métalangage conçu comme description des expériences individuelles, est impossible. Le langage par conséquent, malgré l'existence des « jeux de langage », des « formes de vies », ne saurait être individuel. L'existence des « formes de vie » n'annule pas celle des règles universelles qui gouvernent toute langue. Wittgenstein propose une rupture dans la conception du lien entre langage et expérience privée, et émet une critique radicale de la conception mentaliste-causaliste du langage, à savoir l'identification de la signification avec une certaine image, qui lui serait associé mentalement selon le même mécanisme. Une telle conception, dissocie le langage de la pensée. Or, on se souvient que pour l'auteur, ces deux expressions partagent le même signifiant. La pensée affirme

Wittgenstein, c'est une proposition sensée. La critique du langage privé chez Wittgenstein doit de ce fait s'intéresser prioritairement au « mythe de l'intériorité » dont parle à juste titre Bouveresse. Il s'agit en effet, de l'idée que nous croyons rendre de façon adéquate compte de l'usage de certaines expressions du langage liées à des expériences individuelles en disant qu'ils désignent des expériences de ce genre. On ne peut pas selon Wittgenstein, affirmer que l'expérience dérive sa signification de la sensation qui est derrière elle et non des circonstances du jeu de langage dans lequel elle est utilisée. Le fait de nommer une sensation, rend compte d'une longue préparation dans le langage. La possibilité d'un langage privé se heurte ainsi au problème des critères de conformité. Les impressions de règles d'un langage intime ne peuvent constituer la signification de « S », car il n'y a pas de critères de conformité sinon une justification subjective, qui permette de saisir « S » comme signifiant « sensation privée ».

CHAPITRE IV

LE LANGAGE : DU DICIBLE A L'INDICIBLE

Dans son *Tractatus*, Wittgenstein veut voir clair sur la possibilité de déborder ou non les frontières du langage. Ainsi, le livre traite en réalité non pas de la logique comme on pourrait l'affirmer à première vue mais, il traite plutôt de l'éthique. Il y a donc une partie écrite de son œuvre qui semble porter sur la logique, et une autre non écrite qui porte sur l'éthique et qui d'après l'auteur lui-même, est plus importante. Voici d'ailleurs la présentation qu'il fait lui-même de son livre :

Mon livre consiste en deux parties : celle ici présentée, plus ce que je n'ai pas écrit. Et c'est précisément cette seconde partie qui est la partie importante. Mon livre trace pour ainsi dire de l'intérieur les limites de la sphère de l'éthique, et je suis convaincu que c'est la SEULE façon rigoureuse de tracer ces limites. En bref, je crois que là où tant d'autres aujourd'hui pérorent, je me suis arrangé pour tout mettre bien à sa place en me taisant là-dessus.⁶³

Toutefois, pour parler de l'éthique, il parle du monde. Il convient donc de s'interroger premièrement sur ce qu'il entend par ce concept.

*Le monde est tout ce qui arrive.
Le monde est l'ensemble des faits, non pas des choses.
Le monde est déterminé par les faits, ces faits étant la
totalité des faits.
Le monde se dissout en fait.⁶⁴*

A partir de ces différentes propositions, on comprend que Wittgenstein se démarque des conceptions traditionnelles du monde notamment, celle de Russel. Pour ce dernier en effet, le monde est constitué d'une série de choses. Ainsi, l'élément à la base du monde, c'est la chose. Tel n'est pas la conviction de Wittgenstein. Pour le philosophe d'origine autrichienne, le monde n'est pas une addition de choses. Car, pour que les choses aient un sens, il faudrait qu'elles soient à l'intérieur d'un état de chose. On aperçoit clairement ici,

⁶³Wittgenstein, citée par C. Chauviré in « Lettre à Von Fricker », Paris, Seuil, p.75.

⁶⁴ Wittgenstein, *Tractatus*, 1, 1.1, 1.11, 1.2, p29.

l'aspect atomiste de la philosophie de Wittgenstein à savoir, que le monde est constitué d'éléments simples (les objets) et après analyse, on parvient à ces éléments. De ce fait, il considère que c'est plutôt le fait et non pas l'objet, qui est l'élément logique fondamental du monde. Mais, que faut-il entendre par fait ? Voici ce que le philosophe anglais d'origine autrichienne déclare à ce propos : « *Ce qui arrive, le fait, est l'existence d'états de choses.*⁶⁵ » Un état de choses peut donc être perçu comme un fait primitif, un « fait atomique ». En affirmant à cet effet que le monde est un ensemble de faits et non de choses, on comprend que Wittgenstein est certes atomiste, mais qu'il s'agit contrairement à Russel, d'un atomisme de faits et non de choses. Toutefois, bien que le fait soit l'unité de base du monde, le fait est lui-même composé d'objets. Seulement, la composition dont il est ici question est théorique : l'objet n'existe que dans un fait, il n'est pas par conséquent possible d'y accéder autrement. En effet, c'est parce que l'objet ne peut être appréhendé en dehors d'un fait que ce dernier est plutôt à la base du monde. Cependant, cet atomisme wittgensteinien est quelque peu problématique. Si le fait se décompose en objets, alors certains faits auront la même composition. Pour Bertrand Russel, il y a un composant supplémentaire dans le fait et qui permet de différencier deux propositions à la même composition. Mais pour l'auteur du *Tractatus*, les faits ont une structure. C'est donc à partir de leur structure qu'on peut les différencier. Cette structure ne fait cependant pas partie du fait lui-même car dit-il, les faits sont structurés.

Toutefois, si le monde n'est que l'ensemble des faits, il ne peut plus avoir de place pour les valeurs dans le monde :

*« Le sens du monde doit se trouver en dehors du monde. Dans le monde toutes choses sont comme elles sont et se produisent comme elles se produisent : il n'y a pas en lui de valeur- et s'il y en avait une, elle n'aurait pas de valeur.
S'il existe une valeur qui ait de la valeur, il faut qu'elle soit hors de tout événement et de tout être-tel. Car tout événement et être tel ne sont qu'accidentels.
Ce qui les rend non accidentels ne peut se trouver dans le monde, car autrement cela serait accidentel.
Il faut que cela réside hors du monde.
C'est pourquoi il ne peut pas non plus avoir de propositions éthiques.
Des propositions ne sauraient exprimer quelque chose de plus élevé.*

⁶⁵ *Ibid.* 2, p29.

*Il est clair que l'éthique ne peut s'exprimer.
L'éthique est transcendantale.
(L'éthique et l'esthétique sont un.⁶⁶) »*

Il est à noter que l'éthique dont il est question ici concerne le domaine de l' « éthos », c'est-à-dire comme chez Spinoza, le domaine des « problèmes de notre vie ». Dire que le monde est la totalité des faits et ne comprend aucune valeur signifie que l'attitude que nous avons à l'égard des faits, la manière de les percevoir, la valeur que nous leurs accordons, est conditionnée a priori par de l'irreprésentable, de l'impensable. Wittgenstein à la suite de Pascal et Bourdieu bien après, pense qu'il existe un point aveugle à toute capacité représentative. Contrairement aux intellectualistes, le philosophe d'origine autrichienne pense que la conscience de soi n'est pas la connaissance de soi ; « *Le sujet dit-il n'appartient pas au monde mais il est une frontière du monde [...] Il en est ici tout à fait comme de l'œil et du champ visuel.*⁶⁷ » Ceci nous rappelle l'attitude de Socrate qui, face à Critias qui prétendait que la sagesse est science d'elle-même, lui demanda s'il pouvait concevoir une vision qui soit vision d'elle-même.⁶⁸ On ne peut soi-même se connaître de la même façon que nous connaissons les états de choses. En effet, avoir une telle prétention reviendrait à connaître les conditions de possibilité de toute connaissance. Ainsi pour le philosophe anglais, on ne peut connaître ce par quoi est possible la valeur de vérité et ce par quoi les valeurs (éthiques et esthétiques) sont possibles. Cette position wittgensteinienne ressemble au kantisme. Toutefois, il est à noter que Wittgenstein n'a jamais lu directement la philosophie kantienne. En fait, c'est à travers Arthur Schopenhauer, que le philosophe d'origine autrichienne connaît Kant. De plus, il n'a jamais au cours de son existence, revendiqué un héritage kantien.

Pour Kant tout comme pour Wittgenstein, le possible se donne avant le réel. C'est donc cet a priori qui structure et guide la connaissance. Voici d'ailleurs ce que le philosophe d'origine autrichienne affirme à ce sujet :

« La forme de la représentation est la possibilité que les choses se comportent les unes vis-à-vis des autres comme les éléments d'un tableau. »

⁶⁶ *Ibid.*, 6.41, 6.42, 6.421, p103.

⁶⁷ *Ibid.*, 5.631-5.633, p.87.

⁶⁸ Socrate, *Le Charmide*, 167d.

Les possibilités de vérité des propositions élémentaires constituent les conditions de la vérité et de la fausseté des propositions.⁶⁹ »

Kant quant à lui, a une conception de la réalité proche de la position de Wittgenstein :

« Est réel ce qui s'accorde avec les conditions matérielles de l'expérience, à savoir la sensation, [et] ce qui s'accorde avec les conditions formelles de l'expérience [...] n'est que possible.[Donc]ce qui est possible est déterminé a priori par, l'entendement lui-même comme objet d'une expérience possible en générale[...]Ce sont les jugements synthétiques a priori qui sont les conditions générales de l'expérience possible.⁷⁰ »

Cependant, il faut signaler que le philosophe d'origine autrichienne n'est pas entièrement kantien. Il se distingue de lui sur un point précis. Kant a admis l'existence d'une connaissance a priori sur laquelle se fonde la connaissance empirique. Par contre pour Wittgenstein, l'a priori qui pour lui, n'est autre que la logique de représentation, n'est pas connaissable. Ainsi, on ne peut parler de connaissance a priori chez Wittgenstein sans tomber dans du non-sens. Pour ce philosophe *« La proposition peut représenter la réalité totale, mais elle ne peut représenter ce qu'il faut qu'elle ait en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter- la forme logique.⁷¹ »* De ce fait, chez Wittgenstein, on ne peut penser que par des « images de faits » avec lesquelles nous pouvons entrer en relation au courant de notre vie. La pensée se présente ainsi comme un miroir de la logique. Celle-ci se reflète et ne peut se dire dans le langage. Aussi, Wittgenstein établit une différence entre le langage et la logique. La proposition sensée dans ce contexte, est l'ensemble des conditions de mise en correspondance d'une image avec la réalité dont elle est une image possible : *« La proposition montre son sens. La proposition montre ce qu'il en est, quand elle est vraie. Et elle dit qu'il en est ainsi.⁷² »* Pour que l'on puisse dire la logique, il faudra que l'on arrive à confronter une image de la logique à un fait de logique distinct de l'image : *« La possibilité de la proposition repose sur le principe de la représentation d'objets par des signes.*

Ma pensée fondamentale dit Wittgenstein est que les « constantes logiques » ne représente pas (Vertreten).Que la logique des faits ne se laisse pas représenter.⁷³ » Ces

⁶⁹ Wittgenstein, *Tractatus*, 2.151, 4.41, pp 34 et 60.

⁷⁰ Kant. Emmanuel, *Critique de la raison pure*, III, 185-190.Cité par Javi Philippe dans *Langage et métaphysique* chez Heidegger et Wittgenstein : « Dire et montrer : le mysticisme de Wittgenstein »

⁷¹ Wittgenstein, *Tractatus*, 4.12, p.53.

⁷² *Ibid.* 4.022, p48.

⁷³ *Ibid.* 4.0312, p.49.

constantes logiques dont parle le philosophe anglais, ne peuvent être représentées. Quand il parle de logique, il s'agit d'une structure interne de représentation de quelque chose et non, la logique formelle. C'est une logique du sens astreinte à l'application du principe de parcimonie hérité du « rasoir d'Occam ». Par contre, Russell pensait qu'il était possible d'avoir une connaissance directe des constantes logiques comme représentant les faits logiques. Cette démarcation effectuée par Wittgenstein, lui permet d'assigner une nouvelle mission au philosophe. Le philosophe à son avis, doit trancher entre ce qui peut se dire et ce qui peut seulement se montrer. En dehors de ce dont parlent les sciences, seuls énoncés dicibles, le reste doit être pensé en silence. Toutefois, si tant est que la science à travers ses énoncés ne peut totalement nous apporter satisfaction notamment pour ce qui est des problèmes de la vie, à quelle solution devrait-on recourir ?

Les sciences de la nature restent muettes face aux problèmes de la vie dont leurs énoncés ne peuvent exprimer : « *Nous sentons que même si toutes les possibles questions scientifiques ont trouvé, leurs réponses, nos problèmes de vie n'ont pas même été effleurés* »⁷⁴ Face à ces problèmes, le langage ne peut que les indiquer. Ceci met en exergue la fonction indicative du langage. En délimitant le domaine du dicible, Wittgenstein semble montrer le caractère inessentiel du dicible et de l'univers de la connaissance scientifique. A défaut de pouvoir dire quelque chose sur les problèmes de la vie, nous sommes condamnés soit à rester dans la logique avec ses tautologies et contradictions, soit à aller dans le domaine de l'axiologie avec les énoncés philosophiques dépourvus de sens. De ce fait, parler de l'illogique reviendrait à parler de l'absence de langage et de pensée. Dès lors, résoudre les problèmes de vie pour le philosophe d'origine autrichienne, reviendrait tout simplement à faire disparaître ces problèmes-là : « *La solution du problème de la vie se remarque à la disparition de ce problème.*⁷⁵ »

Dans le *Tractatus*, le mystique peut s'exprimer à travers son indication par le langage. Toutefois, pour Henri Bergson, le mystique peut s'exprimer même au-delà du langage, notamment à travers l'expression artistique. Pour ce penseur, le mystique n'est autre que ce qui se montre. Wittgenstein partage ce point de vue lorsqu'il affirme: « *Il y a assurément de l'inexprimable. Celui-ci se montre, il est l'élément mystique.*⁷⁶ ». Dans ce sens, les concepts

⁷⁴ *Ibid.* 6.52, pp105-106.

⁷⁵ *Ibid.*, 6.521, p.106

⁷⁶ *Ibid.*, 6.522, p.106.

de mystique et d'indicible sont synonymiques. Ils désignent alors toutes les situations où l'on se heurte aux problèmes des limites du langage. L'ineffable désigne tout usage indicatif du langage. Pierre Hadot dans un livre qu'il a consacré à la problématique des limites du langage chez Wittgenstein, pense quant à lui qu'il existe une légère différence entre ces deux concepts. Pour ce faire, il recommande afin de mieux saisir cette différence, d'effectuer la différence entre deux types d'ineffable que l'on rencontre très souvent dans l'histoire de la philosophie : l'ineffable traditionnel et l'ineffable théologique des néoplatoniciens. L'ineffable théologique renvoie à la théologie négative. Et par théologie négative, il faut entendre l'impossibilité de penser le principe. Par conséquent, la théologie négative selon Hadot⁷⁷, laisse espérer un autre mode de connaissance, différente de la connaissance rationnelle. Cependant, l'ineffable traditionnel se rapporte non pas au principe, mais à une connaissance extatique. Ainsi, le rapprochement que Wittgenstein effectue entre le concept d'ineffable et celui de mystique se justifie par le fait que tous les deux renvoient à l'expérience émotionnelle, au sentiment. C'est d'ailleurs l'avis de Hadot lorsque commentant Wittgenstein, il affirme que le concept de « mystique » se réfère à « *une expérience affective (Erlebnis et non Erfahrung) que l'on ne peut exprimer, parce qu'il s'agit de quelque chose d'étranger à la description scientifique des faits, quelque chose qui se situe alors dans l'ordre existentiel ou éthique ou esthétique.*⁷⁸ » Le mystique apparaît de ce fait, comme ce qui affecte ma sensibilité. Il ne relève par conséquent pas de la raison.

Wittgenstein a énormément été marqué dans sa philosophie par les écrits d'Arthur Schopenhauer. C'est chez lui qu'il sera d'ailleurs frappé par le problème du mystique notamment, lorsque celui-ci aborde la question de la « *connaissance qui s'affranchit du service de la volonté et de l'individualité* ». Pour cet auteur qui parle avant Wittgenstein de la totalité, le sujet et l'objet sont un peu comme les deux moitiés de la totalité du monde. Mais, ces moitiés se limitent réciproquement. Or pour l'auteur du *Tractatus*, « *Contempler le monde sub specie aeterni, c'est le contempler en tant que totalité – mais totalité limitée.*

*Le sentiment du monde en tant que totalité limitée constitue l'élément mystique.*⁷⁹ » Le mystique a de ce fait trois composantes : « *Le sentiment de l'existence, le sentiment du tout limité, et le sentiment de l'inexprimable c'est-à-dire d'un au-delà du langage.*⁸⁰ » Ainsi, ce

⁷⁷Pierre, Hadot, *Wittgenstein et les limites du langage*, p.15.

⁷⁸ *Ibid. Idem.*, p.15.

⁷⁹ Wittgenstein, *Tractatus*, 6.45, p.105.

⁸⁰Pierre, Hadot, *Op.cit.*, p 44.

qui est ineffable ou indicible, se situe toujours à la frontière du langage c'est-à-dire, à la frontière du monde. Dès lors, il devient impossible de donner de l'intérieur du monde et du langage, un sens au monde, à son existence et à sa totalité. Le mystique est à la limite de la pensée. Or, ce qui est pensable est la matière du monde : « *Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde.*⁸¹ » Ainsi, autant le dicible est isomorphe au pensable, autant le langage l'est pour le monde. Cependant, ce par quoi tout langage est sensé ne peut être exprimé dans le langage. Par conséquent, tout métalangage ou méta-représentation devient purement du non-sens. Cette absence de sens peut s'expliquer de deux manières : soit du fait de son absence de signification, soit alors du fait de son absence de référentiel dans le monde. En effet, on ne peut parler de ce qui donne la valeur au monde ; on ne peut tout au plus que l'indiquer. Le monde par lui-même, n'a aucune valeur puisque les faits qui le constituent, sont contingents.

Pour Wittgenstein, l'image d'un fait ne peut être vraie a priori. C'est cela qui donne d'ailleurs sens à la vie humaine. Toutefois, le monde dont parle le philosophe anglais d'origine autrichienne en rapport avec l'homme heureux, n'est pas le monde des états de choses, le monde des « phénomènes ». Il s'agit d'un monde tout à fait particulier. Voici de ce fait ce que le père Du *Tractatus* affirme à ce sujet :

« Si c'est la bonne ou la mauvaise volonté qui change le monde, elle ne peut que changer les limites du monde, non point les faits ; non point ce qui peut être exprimé par le langage. »

En un mot, le monde doit par-là même devenir absolument un autre monde. Il doit pour ainsi dire diminuer ou augmenter en tant que totalité.

*Le monde de l'homme heureux est un autre monde que celui du malheureux.*⁸² »

Néanmoins, il faut tout de même aussi dire que le concept de mystique n'a pas exactement dans la philosophie moderne et contemporaine, le même sens. Chez Bertrand Russel dont Wittgenstein est l'élève, le mysticisme désigne le fait de croire en la possibilité d'existence d'un mode de connaissance synthétique de l'unité fondamentale du réel par l'au-delà. Ce type de connaissance, fait suite à la connaissance rationnelle. Cela rappelle sans doute la philosophie panthéiste de Spinoza de même que les philosophies de Leibniz et de

⁸¹ Wittgenstein, *Tractatus*, 5.6, p.86.

⁸² *Ibid.*, 6.43, p.104.

Bergson. Quant à Wittgenstein à la suite de Kant, il n'y a de connaissance que du sensible. Pour ce moraliste allemand par exemple, en dehors de la sensibilité c'est-à-dire, la capacité qu'ont les sens à être affectés par les phénomènes, la raison humaine ne peut que vagabonder et conduire le sujet connaissant aux impasses. Wittgenstein reprend cette pensée mais d'une manière assez particulière. Pour lui, « *La proposition ne peut être vraie ou fausse qu'en étant une image de la réalité.*⁸³ » Cependant, il est important de s'interroger sur le passage du dicible à l'inexprimable.

Wittgenstein reste convaincu qu'on ne peut penser que ce qui a une forme logique, un sens possible. C'est en effet à partir de cette affirmation wittgensteinienne sur la question du sens qu'on parvient à concevoir l'ineffable qui, comme nous l'avons montré, est dépourvu de forme logique et ne peut par conséquent pas être factuel. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il faut comprendre cette affirmation de Pierre Hadot : « *Les propositions disent et ont donc un sens, lorsqu'elles représentent un fait ; mais, en disant, elles montrent leur forme logique, c'est-à-dire, leur identité de structure avec la réalité ; aussi finalement, comme le dit Russel, c'est l'expressivité du langage qui est inexprimable.*⁸⁴ » Ainsi, Hadot démontre qu'il est impossible pour le langage d'exprimer son expressivité. On ne peut être dans une pièce et se voir en même temps passer dans la rue. En voulant le faire, la philosophie très souvent glisse dans le non-sens. Chaque fois que le langage entreprend l'entreprise de vouloir s'exprimer, il devient ineffable. L'expression d'un fait ne pouvant s'exprimer, elle doit se contenter du fait qu'elle se montre. Ceci signifie qu'il y a une limite bien établie à l'expression du langage. Pour Hadot, « *Le langage cesse d'avoir un sens, c'est-à-dire cesse d'être représentatif, cesse de dire lorsqu'il veut s'exprimer lui-même comme langage ; le langage ne peut se dire lui-même.*⁸⁵ » De ce fait, tant que le langage ne déborde pas son domaine d'action, il reste apte à dire le monde.

Le rapport de la métaphysique au territoire du dicible, est perçu comme un rapport de violation des règles de la syntaxe logique. A travers l'entreprise de délimitation du dicible et de la pensée, Wittgenstein donne à la métaphysique une orientation particulière. Pour lui, la chose métaphysique participe d'une expérience qui excède la sphère du sens exprimable, qui se révèle entre les signes, qui se reflètent silencieusement dans le langage. Le philosophe

⁸³ *Ibid.*, 4.06, p.50.

⁸⁴ Wittgenstein et les limites du langage, p.33

⁸⁵ *Ibid.*, p.33

d'origine autrichienne se propose ainsi de reconduire le métaphysicien à l'émerveillement silencieux quantitativement et qualitativement finis, limité par la frontière de leur propre totalité ; l'affaire de la métaphysique par contre, est celle de notre vie. Par conséquent, elle n'a pas de fin. Son incapacité à résoudre les problèmes de la vie se justifie par sa prétention démesurée à vouloir s'ingérer dans le domaine du dicible qui lui est pourtant interdit. En réalité, au-delà de la frontière, il n'y a plus de frontière, et plus aucune signification déterminée ne subsiste. Prétendre dire l'au-delà du monde est impossible parce que chaque mot se perd dans l'abîme du non-sens. Dès lors, ce qui est à interroger c'est, la capacité du métaphysicien à discourir c'est-à-dire, à se soumettre à la finitude de l'ordre logico-langagier. Les expériences à travers lesquelles nous nous interrogeons sur les « inconditionnés » dont parle Kant, relèvent du mystique. Dans cette perspective soutient Wittgenstein, un impératif méta-éthique devrait nous obliger à garder le silence : « *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire.*⁸⁶ » Ainsi, face aux limites insurmontables du langage, le philosophe doit adopter une attitude de sagesse. Passer la chose sous silence parce qu'elle ne peut être dite, ne signifie nullement qu'elle est dépourvue d'importance. Aussi, opter pour le silence n'est pas abdiquer devant la difficulté. Ce que Wittgenstein nous demande, c'est reconnaître que le langage tel qu'il est structuré, est incapable de figurer toute la réalité. De ce fait, il reprend à travers sa théorie du silence, la loi de la parcimonie qui constituera l'une des règles du positivisme logique et que l'on désignait bien avant lui, « le rasoir d'Occam ». Le silence est un langage qui n'est pas descriptif, mais, indicatif.

En gardant la réalité indicible dans cette sphère-là, elle se montre elle-même à nous un peu comme l'être heideggérien dont il dit lui-même qu'il est « dévoilement ». Vouloir dire ce qui ne peut l'être, voilà aux yeux de l'auteur de *Etre et temps*, le drame de l'histoire de la philosophie. Le métaphysicien doit cesser de vouloir faire de sa discipline, une science au même titre que les sciences de la nature. Pour cela, il doit désormais renoncer à vouloir à tout prix forcer l'intemporel, à entrer dans le temps du monde avec des énoncés dépourvus de sens. Dans la perspective du *Tractatus*, le métaphysicien n'est autre que le gardien de l'ineffable. Il lui revient de montrer ce qui transcende le domaine du dicible. Ce qui d'après Wittgenstein, lui donne accès à la sagesse éternelle ou à « la vie heureuse ». Toutefois, l'entreprise wittgensteinienne de dénonciation des ambitions démesurées de la métaphysique à vouloir forcer l'accès à un domaine qui outrepassa son domaine d'action pose tout de même

⁸⁶ Wittgenstein, *Tractatus*, 7, p.107

un problème. Dans son *Tractatus*, Wittgenstein fait lui-même recours aux énoncés qu'il taxe pourtant de pseudos-énoncés. Pour dénoncer la métaphysique et l'éthique, il utilise non pas des propositions atomique en rapport avec les états de choses, mais plutôt des notions telles : forme logique, proposition, sens etc., dont on ne peut faire l'expérience de façon empirique. Ce qui nous autorise à nous interroger sur la pertinence d'une telle entreprise.

TROISIEME PARTIE

LA VALEUR EPISTEMOLOGIQUE DE L'ENTREPRISE CRITIQUE DE WITTGENSTEIN

Cette dernière partie de notre travail nous donne l'opportunité de soumettre l'entreprise critique de Wittgenstein vis-à-vis de la métaphysique et de l'éthique, au crible de la raison. La philosophie étant essentiellement critique tel que nous le rappelle Marcien Towa, aucune connaissance ne devrait s'y soustraire si du moins, elle veut comme l'estime Kant dans sa *Critique de la raison pure*, « prétendre à cette sincère estime que la raison accorde seulement à ce qui a pu soutenir son libre et public examen. » Ainsi, il s'agira pour nous, d'examiner rigoureusement la théorie wittgensteinienne du sens qui aboutit à la mise sous silence des énoncés métaphysique et éthique, afin de dégager la valeur de leur discrimination. Dans un premier moment, nous nous attèlerons à montrer les insuffisances de l'entreprise critique du philosophe anglais puis, nous rechercherons sa portée sur le plan philosophique en particulier et scientifique en général.

CHAPITRE V

LA MISE EN CAUSE DE L'ENTREPRISE CRITIQUE DE WITTGENSTEIN

A- Le langage de Wittgenstein en question

La conception wittgensteinienne du langage nous pose tout de même quelques problèmes. En effet, le fait de reconduire (comme le fait le *Tractatus*) la possibilité de la représentation propositionnelle à la capacité qu'auraient par principe les propositions à dépeindre un état de choses, en revient en définitive, à proposer un compte rendu unique de ce que serait la « forme générale » des propositions. Affirmer, comme le fait Wittgenstein à la proposition 4.5 du *Tractatus* que « *la forme générale de la proposition est : ce qui a lieu est ainsi et ainsi* ». Or deux choses sont tout à fait flagrantes : la première est que le fonctionnement propositionnel n'est nullement épuisé par une prise en compte des cas où les énoncés fonctionnent sur le mode descriptif. La seconde est que, même dans les cas où la proposition fonctionne effectivement sur le mode de la picturalité, cette picturalité elle-même ne saurait se réduire aux procédures de modélisation décrites par Wittgenstein dans le *Tractatus*, mais englobe très vraisemblablement, d'autres modes de symbolisation. En d'autres termes, on pourrait être enclin à critiquer la rigidité qui s'attache à une telle affirmation, en faisant valoir qu'il n'y a pas une, mais bien plusieurs façons d'être d'une proposition. Or c'est à une telle prise de conscience qu'en vient manifestement Wittgenstein après le « tournant » pris par sa philosophie en 1929 : comme le remarque désormais le philosophe, la théorie picturale de la proposition, à travers un tel dogmatisme, devient ainsi une sorte de « *lit de Procuste* » dans lequel on cherche à toute force à faire entrer les propositions.

Par ailleurs, la « crise des fondements » à laquelle le courant post-moderne nous a conduits dès la fin du XIXe siècle, amènera certains observateurs à relativiser la théorie wittgensteinienne du sens. Wittgenstein comme nous l'avons montré supra, a fait des énoncés scientifiques et notamment des énoncés de la physique, les seuls énoncés valables. Malheureusement, les théories post-modernes qui tentent d'ébranler tout fondement ne vont

pas ignorer les domaines où le philosophe anglais avait cru pouvoir trouver le socle du langage. A cet effet, des critiques acerbes lui sont adressé notamment par Duhem, Quine, Waisman et Karl Popper qui trouvent que le correspondantisme ainsi que le vérificationnisme que l'on retrouve chez Wittgenstein tout comme chez la plupart des positivistes logiques, sont loin d'être pertinentes.

Wittgenstein dans *Le Tractatus* a cru pouvoir échapper au problème inhérent aux énigmes de la vie et aux problèmes de la philosophie, en démontrant tout simplement que ceux-ci, parce que dépourvus de sens, n'étaient en réalité pas des questions. De ce fait, l'on devait tout simplement les passer sous silence. Malheureusement, il va lui-même très vite se rendre compte des limites de cette conception qu'il croyait pourtant réaliste. Dans un autre de son œuvre majeur, *Les investigations philosophiques*, le philosophe d'origine autrichienne va découvrir un concept fondamental qui va l'amener à revoir sa philosophie : les « jeux de langage ». Désormais, les « jeux de langage » sont au centre de la théorie de la proposition. Dès ce moment, notre auteur s'éloigne de son logicisme du *Tractatus*, au profit d'une conception pragmatiste du langage. La proposition dans ce cas devient l'expression d'un système de pensées, d'usages et de synopsis. En s'écartant de la philosophie logiciste, Wittgenstein s'illustre comme étant l'un des théoriciens de l'irrationalisme post-moderne. A partir de cette mutation, les historiens de la philosophie distinguent le premier Wittgenstein (celui du *Tractatus*) du deuxième Wittgenstein (celui des *Investigations*), devenu pragmatiste et de plus en plus proche du langage ordinaire dont il se méfiait pourtant dans sa première philosophie. C'est autour de cette lecture communément admise de la pensée de Wittgenstein que s'articulera le deuxième moment de notre critique.

B- La critique du vérificationnisme

La proposition valide chez Wittgenstein, c'est celle qui est susceptible d'être vraie ou fausse c'est-à-dire, celle dont on peut vérifier la correspondance ou non avec la réalité. En lisant Wittgenstein, plusieurs de ses lecteurs n'hésitent pas à montrer du doigt cet empirisme du philosophe d'origine autrichienne.

1) Le holisme contre le vérificationnisme

La théorie du sens telle qu'elle apparaît dans *Le Tractatus*, suppose que la proposition, pour pouvoir figurer la réalité, ait quelque chose en commun avec la réalité. Cela suppose

qu'une proposition sensée doit correspondre à la réalité. Ainsi, nous avons dans ce sens, des énoncés théoriques formulés par les scientifiques d'une part, et d'autre part, les énoncés observationnels issus de l'expérience. On se sert des seconds énoncés pour vérifier la correspondance des premiers à la réalité. On peut dès lors, légitimement penser à une vérification empirique qui conduirait l'homme de science, à vérifier chaque partie de l'énoncé.

Pour parvenir à une figuration exacte de la réalité, Wittgenstein recourt aux propositions atomiques. Il s'agit en effet des propositions élémentaires dont la fonction est de dire les composantes les plus primaires qui nous sont offertes de manière objective par l'expérience. Les énoncés protocolaires auxquels le philosophe d'origine autrichienne recourt, lui permettent de mettre définitivement le langage à l'abri de cette maladie que constitue la métaphysique. Toutefois, le vérificationnisme tel qu'élaboré par Wittgenstein est d'après Quine et bien avant lui Duhem, difficile à appliquer au plan scientifique. Pour Quine notamment, une théorie scientifique est un système dont les éléments sont interdépendants de sorte que, toucher à un énoncé spécifique pour des raisons de vérification, se traduit par une incidence sur l'ensemble du système. Ainsi, appliquer le vérificationnisme, reviendrait à passer en revue un nombre infini d'énoncés du langage. Ce qui, du point de vue humain, reste assez difficile si ce n'est purement et simplement impossible. Quine soutient qu'un système scientifique ne peut s'amender de façon partielle et parcellaire. Il faudrait donc dans le cadre du vérificationnisme, soumettre à la vérification, tous les énoncés, afin de débarrasser le langage des pseudos-énoncés.

Bien plus, le vérificationnisme du *Tractatus* suppose que le scientifique soit régulièrement en contact avec l'expérience phénoménale. Dans ce cas, il n'y a aucune médiation entre le chercheur et le phénomène. Or, nous savons que le chercheur qui va vers la matière, se sert souvent des instruments. Car « la science a l'âge de ses instruments » comme le soutient Bachelard. Les instruments ici, peuvent être soit des outils techniques, soit les instruments langagiers. Cette possibilité de médiation remet de ce fait en cause, la fiabilité d'une telle expérience et par là, la prévisibilité de l'expérience qui est une donnée absolue.

En outre, les énoncés protocolaires dont parle Wittgenstein, ne semblent pas faire l'unanimité au sein même de la grande famille positiviste notamment au sein du Cercle de Vienne. Il est à noter à ce sujet que les membres de ce cercle ont toujours pour la plupart,

affirmé leur proximité avec les idées de Ludwig Wittgenstein. Seulement, Wittgenstein, même s'il a quelque fois approché cette école, n'en a jamais été un membre à part entière. Les épigones de Wittgenstein que l'on retrouve dans cette école, ont du mal à s'accorder sur la nature des énoncés protocolaires si chers à Wittgenstein et à l'ensemble des positivistes logiques. L'exemple le plus illustratif à cet effet est nul sans doute celui ayant opposé le mathématicien Neurath, au physicien Moritz Schlick, tous deux membres du Cercle de Vienne. En effet, « *la controverse touchait à deux questions auxquelles un empirisme conséquent se doit de répondre : existe-il des énoncés observationnels incorrigibles ? Pour déterminer leur vérité compare-t-on les énoncés d'une science aux faits de la réalité ou à d'autres énoncés ?*⁸⁷ »

Pour Schlick en effet, les énoncés protocolaires sont produits à partir des observations. Ainsi, il est inutile de les vérifier car ils sont intrinsèquement évidente et incorrigibles. De ce fait, selon ce physicien, les énoncés protocolaires ne sont susceptibles d'aucune modification parce qu'ils ne dépendent pas de l'esprit humain.

Mais, contre la certitude des expériences privées, Neurath va opposer l'objectivité de la science. Pour ce membre important du cercle de Vienne, les énoncés observationnels, parce que dérivant des expériences qui ne sont toujours pas identiques, peuvent être modifiés. Ainsi, pour les mathématiciens par exemple, il n'y a pas de différence entre les énoncés observationnels de Wittgenstein et de Schlick d'une part, et les énoncés théoriques qui d'après eux, devraient correspondre à la réalité d'autre part. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il faut comprendre Neurath lorsqu'il qualifie la philosophie schlickienne de « *solipsisme méthodologique* »⁸⁸. Le physicalisme de Neurath implique d'une part, le « révisionnisme » et « la théorie de la vérité-cohérence ». D'après cette conception de la science, le langage physique est le langage de la science unifiée. Une conception qu'on retrouve chez Wittgenstein lorsque celui-ci présente les énoncés de la physique comme étant, le prototype des énoncés scientifiques qui seuls sont sensés. Pour Neurath, la science a pour rôle, de comparer les énoncés entre eux. De ce fait, parler de la vérité, correspondrait simplement en un accord entre un énoncé et le système tout entier. C'est dans ce sens qu'il affirme : « *Lorsqu'on discute de la science, c'est d'un système d'énoncés qu'il s'agit. Les énoncés*

⁸⁷ Jacob Pierre, « La controverse entre Neurath et Schlick », in SEBESTIK, et Soulez, A, *Le cercle de vienne Doctrine et controverses*, Méridiens Klincksieck, Paris, 1986, p.197.

⁸⁸ Dans son article intitulé « Protokollsatze », 1932-19333.

sont comparés à d'autres énoncés et pas à des « expériences », au « monde », ou à quoi que ce soit d'autre.⁸⁹» C'est dire que la correspondance dont parle Wittgenstein et d'autres positivistes entre les énoncés observationnels et la réalité, n'est pas toujours réalisable. Heureusement, face à cette difficulté, le philosophe d'origine autrichienne préconise la correspondance logique. Celle-ci, à défaut de la correspondance empirique, peut servir de critère de validation d'un énoncé. On est donc plus dans ce cas obligé de faire coïncider les énoncés théoriques avec les énoncés observationnels. En effet, certains faits pourtant décrits par le langage, ne correspondent pas toujours à la réalité. L'on peut notamment observer ce manque de coïncidence entre un énoncé et la réalité en périodes de conflits dans les pays. La gestion de l'information en période de guerre en effet, est une affaire très délicate qui peut justifier un tel décalage.

2) *Le falsificationnisme de Karl Popper*

Popper pense qu'il y a une infinité d'énoncés. Cela signifie qu'il est humainement impossible de les inventorier de façon holiste. Par conséquent, les soumettre au principe vérificationniste tel que le propose Ludwig Wittgenstein, n'est pas tout à fait réalisable. Du coup, on risque de s'inscrire dans une entreprise de Sisyphe, qui pourrait priver l'homme de ce qu'il a de plus précieux à savoir, sa liberté. Quel que soit le nombre de cas à vérifier, il en restera toujours une quantité illimitée. Dans ce contexte, aucun système scientifique ne parviendra à être totalement vérifié.

Selon Popper, si la vérification est la méthode de la science comme l'indique Wittgenstein, il devient difficile de distinguer les énoncés scientifiques des énoncés non-scientifiques. Pour l'auteur de *Conjecture et réfutation*, une théorie scientifique est constituée d'un ensemble d'hypothèses ou de « conjectures ». La validité de ces hypothèses se mesure à la capacité de celles-ci à résister aux tests scientifiques qui pourraient soit les infirmer, soit alors les corroborer. C'est certainement ce qui l'emmène à affirmer que c'est plutôt la falsification des théories scientifiques qui est au cœur du progrès de la science. La science dit-il, évolue par « conjecture » et « réfutation », par « essais et par erreurs ». Ainsi, aucune théorie scientifique n'est à l'abri de l'erreur. Toute théorie scientifique valable, l'est de façon provisoire car, après d'autres tests, elle peut s'avérer invalide et par conséquent,

⁸⁹ Neurath, « Sociology and physicalism », 1931-1932 ; cité par Jacob. Pierre, in « Controverses entre Neurath et Schlick » p.198.

rejetée. En outre, toute l'histoire de la science n'est qu'une suite de falsifications. Face à la difficulté d'application de la méthode vérificationniste en science, Popper propose une méthode sélective qu'il présente en ces termes :

« Du point de vue de cette méthodologie, nous commençons notre étude avec des problèmes. Nous nous trouvons situés dans une situation de problèmes et nous choisissons un problème que nous espérons être aptes à résoudre. La solution, toujours une suggestion, consiste en une théorie, une hypothèse, une conjecture. Les diverses théories sont comparées et soumises à l'examen critique pour ou déceler leurs défauts et leurs résultats, toujours changeants, jamais concluants, de ces examens critiques constituent ce qu'on peut appeler la « science du jour. »

Ainsi, il n'y a pas d'induction : nous n'argumentons jamais des faits aux théories, si ce n'est par le truchement de la réfutation ou de la falsification.⁹⁰ »

Ceci nous permet de comprendre qu'une proposition scientifique n'est pas forcément celle dont on parvient à établir la correspondance avec la réalité mais, celle qui est susceptible d'être falsifiée. Une proposition dans ce cas, peut être sensée sans pour autant être scientifique parce que ne pouvant pas être vérifié. La proposition « Dieu existe » par exemple, ne peut être réfutée. Pour Popper, cette proposition ne peut par conséquent être scientifique.

Le falsificationnisme poppérien, contrairement à ce que les réductionnistes méthodologiques ont pu penser, ne repose pas sur l'induction. Les hypothèses en réalité, sont le fruit de l'imagination créatrice du scientifique. Ce sont des énoncés généraux soumis au principe de falsifiabilité et de réfutabilité. Toutefois, la méthode que propose Popper n'est pas sans défaut. Elle permet juste de savoir jusqu'à quel point une théorie scientifique peut tenir. Pour ce faire, faire de la science, consiste à recourir aux différentes méthodes par lesquelles les énoncés scientifiques peuvent résister. Voilà pourquoi il affirme : *« le critère de la scientificité d'une théorie réside dans la possibilité de l'invalider, de la réfuter ou encore de la tester.⁹¹ »* Pour cet auteur, la contradiction est au centre du progrès scientifique. C'est d'ailleurs ce qui justifie le fait que l'histoire des sciences ne soit selon Bachelard, qu'une suite de « ruptures épistémologiques ». Ainsi pour Popper, le problème du fondement

⁹⁰ Karl. Popper, *La quête inachevée*, Paris, Press Pocket, 1986, p.116

⁹¹ *Ibid.*, *Conjecture et réfutation*, trad.M.L.et M. Delauray, Payot, cool. « Bibliothèque », 1985, p.65.

de la connaissance est en réalité un fondement qui trouve sa genèse sur « les problèmes et non pas sur l'expérience. » De ce fait, la connaissance poppérienne commence non pas avec l'expérience comme l'a si bien établi la tradition empiriste et plus tard Kant et Wittgenstein, mais avec les problèmes. C'est parce qu'on veut résoudre un problème spécifique qu'on cherche à voir si celui-ci résiste à la falsification. Tant qu'il n'y a pas un problème scientifique qui se pose, la théorie en vigueur reste employée jusqu'à ce que, à cause de l'existence d'un problème, on la passe au test de l'expérimentation.

3) Waismann et la critique de la vérifiabilité

D'entrée de jeu, il faut relever que le cercle de Vienne auquel appartenait Waismann, considérait Wittgenstein comme son maître. Ainsi, ce regroupement scientifique estimait avoir hérité de la philosophie de Wittgenstein. Mais, aussi paradoxale que cela puisse paraître, le philosophe allemand va se révéler comme étant l'un des plus grands critiques de Wittgenstein notamment, sur la question de la vérification des énoncés. Qu'est-ce qui peut dès lors justifier une telle méfiance de Waismann vis-à-vis de la théorie vérificationniste pourtant élaborée par le « maître » des viennois ?

En effet, les réserves que Waismann émet sur la vérification sont fondées sur le fait que, la vérification à son avis, n'est jamais concluante. Elle est de ce fait, toujours vouée à l'échec et pour cause : « un énoncé d'expérience ne peut pas être vérifié de manière concluante, et ce pour deux raisons :

- 1- A cause de l'existence d'un nombre illimité de tests ;
- 2- A cause de la texture ouverte des termes impliqués.

Ces deux raisons correspondent à deux sens différents d' « incomplétude ». Le premier, véhicule l'idée selon laquelle, l'on ne peut jamais clore la description d'un objet matériel ou d'une situation. Il m'est toujours possible de regarder ma table depuis de nouveaux points de l'espace sans que je parvienne à épuiser toutes les possibilités par exemple. Le second sens, est dû au fait que, notre connaissance factuelle est incomplète selon une autre dimension ; il est toujours possible que quelque chose d'imprévu se produise.

Un énoncé scientifique pour ce philosophe allemand, ne doit ni totalement être confirmé, ni totalement être rejeté, de peur qu'une situation imprévue ne vienne contredire cette confirmation ou bien cette réfutation. Il faut donc toujours dans le cadre de l'élaboration

des connaissances scientifiques, laisser une marge pour les imprévus. Ainsi, les connaissances scientifiques ne peuvent être en totalité, le résultat de l'expérience comme l'ont pensé les empiristes et les positivistes. A travers cette marge qu'il accorde aux situations imprévues, Waismann semble s'inscrire dans la perspective du relativisme scientifique. Les résultats auxquels la science aboutit ne sont pas des certitudes mais des probabilités.

De plus, tout en établissant une distinction entre les énoncés théoriques et observationnels dont Wittgenstein parle en termes de correspondance, Waismann démontre que le fait pour la plupart des cas qu'il n'y ait pas de vérification concluante, tient de ce que, les concepts empiriques ne sont pas toujours délimités dans toutes les directions possibles. C'est ce qui explique sans doute ces propos du philosophe allemand :

« Supposez que je doive vérifier un énoncé tel que « il y a un chat dans la pièce d'à-côté » ; supposez que j'aie jusqu'à cette pièce, que j'ouvre la porte, regarde à l'intérieur et voit réellement un chat. Cela suffit-il à prouver mon énoncé ? Ou bien est-ce que je dois en plus toucher le chat, le caresser et le faire ronronner ? Et à supposer que j'aie fait tout cela, puis-je être alors tout à fait certain que mon énoncé était vrai ? Nous nous trouvons ici confrontés à toute la batterie bien connue des arguments sceptiques qui ont été accumulés depuis l'antiquité. Que devrais-je dire par exemple si cette créature venait ultérieurement à grandir et devenir gigantesque ? [...] dirais-je dans ce genre de cas qu'une nouvelle espèce de chats est apparue ?⁹² »

4) Science et principe d'incertitude

Pour Wittgenstein, une connaissance du réel est possible grâce à la logique des faits. Cette position est contestable puisque la science contemporaine au prise avec le réel dans sa complexité, nous donne de conclure qu'une connaissance du réel, n'est jamais donnée de façon définitive mais, de façon approchée. L'exactitude depuis l'entrée de la science dans le monde de l'infiniment petit, est désormais asymptotique. C'est d'ailleurs pourquoi en science contemporaine, on parle de moins en moins de vérité mais, de vérisimilitude. Cette réalité se justifie par le fait qu'il y a un réel de la réalité que les sens n'appréhendent pas

⁹² Friedrich, Waisman, « Vérifiabilité », in *Essais sur la logique et le langage*, trad.p.Delphine Chapuis-Schmitz et Sandra Laugier, Oxford, Basil Blackwell, 1951, p.327-328.

toujours facilement et qui, pourtant, s'inscrit dans l'ordre des faits. Dès lors, on ne peut plus continuer à soutenir la thèse wittgensteinienne de la réalité qui fait de celle-ci, quelque chose de fixe. Il est donc nécessaire de toujours laisser une marge d'imprévu tel que le suggère Waismann. En fait, le réel est donné à la fois de manière ordonnée et désordonnée. Ainsi, la proposition doit décrire un état de choses qui changent au fur et à mesure que l'on avance dans la découverte. Cet état de chose, évacue très souvent le caractère primordial de la vérification dans la saisie du monde. La démarche expérimentale telle que pratiquée actuellement en science, n'est pas toujours à l'origine de toutes les connaissances élaborées en science. Le principe d'incertitude de Heisenberg en application dans la physique quantique, nous permet de comprendre qu'on ne peut plus absolument affirmer qu'un fait constaté, relève de la réalité telle qu'elle se donne à nos sens. Dès lors, la théorie propositionnelle de Wittgenstein qui affirme la nécessaire correspondance du fait au réel, devient problématique. Le langage usité en science contemporaine et même en logique, n'est pas toujours tiré des expériences phénoménales. On peut dans le cadre du langage scientifique ou logique, prendre appuie sur la conscience et fonder un monde de la représentation des objets. On peut alors s'interroger sur la nature du réel scientifique. Bachelard nous éclaire d'ailleurs à ce sujet lorsqu'il affirme : « *Tout n'est pas réel de la même façon, la substance n'a pas à tous les niveaux, la même cohérence ; l'existence n'est pas une fonction monotone, elle ne peut pas s'affirmer partout et toujours du même ton*⁹³. » Il apparaît donc que la structure du réel ne peut plus être envisagée de façon fixe. Ainsi, l'on est de façon perpétuelle dans une compréhension approchée de la nature. Dès lors, le principe de vérification que nous propose le père du *Tractatus*, ne peut plus être l'unique mode de saisie des choses. Par conséquent, toute ambition de fondation d'un « langage idéal », un langage symbolique débarrassé de tout concept ordinaire, devient difficile. L'ambition de Wittgenstein était de s'éloigner du langage ordinaire qui d'après lui, est truffé d'ambiguïtés. En réalité on ne peut pas mettre sur pied un langage de signes n'ayant aucun rapport avec la réalité. C'est peut-être dans ce sens qu'il faut comprendre ces propos de Popper :

« *Nous ne pouvons exprimer aucun énoncé scientifique qui n'aille au-delà de ce qu'on peut connaître avec certitude « sur la base de l'expérience immédiate(...) Chaque fois que nous décrivons, nous utilisons des noms(ou symboles ou notions) universels.* »⁹⁴

⁹³ Gaston, Bachelard, *La philosophie du nom*, Paris, P.U.F, 1949, P.54

⁹⁴ Tiré du « Projet de constitution d'une philosophie de type scientifique par Carnap » de Georges Zirimba Lévy, in *Revue internationale de philosophie*, Presses universitaires de Ouagadougou Burkina Faso, 2006.

C'est dire que la construction scientifique s'inspire toujours de la nature. Ainsi, la connaissance scientifique n'est ni exclusivement rationnelle, ni totalement empirique. Elle procède à la fois de l'expérience et de la raison. C'est pourquoi nous pensons que Kant a eu raison d'affirmer que la connaissance scientifique n'est possible que si l'entendement raffine, compare, lie les intuitions sensibles en fonction des catégories de l'entendement.

5) Le difficile rejet de la métaphysique

La critique de la métaphysique et de l'éthique entreprise par Wittgenstein, est un vieux projet dans l'histoire de la philosophie. En effet, certains penseurs ont toujours voulu « dépasser », « déconstruire », ou tout simplement pour ce qui est du philosophe d'origine autrichienne, « mettre sous silence » ces disciplines jugées anti-scientifiques. Carnap nous édifie d'ailleurs à ce sujet :

« Des penseurs grecs aux empiristes(...), les adversaires de la métaphysique n'ont pas manqué. Leurs objections sont de nature très différente. Beaucoup déclaraient la métaphysique fautive, parce qu'elle contredit la connaissance par l'expérience. D'autres la tenaient seulement pour incertaine parce qu'elle pose des problèmes en termes qui dépassent les limites de la connaissance humaine. De nombreux anti-métaphysiciens déclaraient que se poser des questions métaphysiques est une activité stérile : que l'on puisse ou non y répondre, dans les deux cas, il est inutile de s'en inquiéter : il faut se consacrer tout entier à la tâche pratique qui se présente chaque jour à l'homme d'action.⁹⁵ »

Le projet métaphysicide vise donc pour ainsi dire, l'évacuation de la spéculation au profit de l'action. Ce projet ambitieux tarde cependant à se réaliser. C'est ce que démontre d'ailleurs Raphaël Millière :

« Nombreux sont les philosophes à avoir annoncé, tout au long du XXe siècle, que la métaphysique était trépassée. Wittgenstein, Heidegger, Ryle, Austin, Derrida, Habermas, Rorty, et dorénavant Putnam : quantité de figures tutélaires ont prôné rejet, dépassement ou déconstruction de la philosophie première. Toutes ces chroniques nécrologiques n'ont pas le même éclat, le même sérieux ni les mêmes motivations, mais toutes s'accordent à débouter la discipline qui fut considérée autrefois comme « la reine des sciences », avec une violence parfois comparable au prestige dont elle bénéficiait au temps de son impunité. Certains auteurs sont

⁹⁵ Rudolph, Carnap, *La construction logique du monde*, p.46

bien prompts, encore aujourd'hui, à accréditer la funeste nouvelle, comme si sa grave solennité lui conférait quelque évidence, au mépris de l'enquête philosophique.⁹⁶ »

Ce constat de Millière nous permet d'évaluer la pertinence d'un tel projet.

Les négateurs de la métaphysique rejettent ses énoncés au même titre que ceux de l'éthique parce que disent-ils, ceux-ci ne relèvent pas de la description des états de choses. Pour ceux-ci, les énoncés métaphysiques et éthiques relèvent des « sentiments » vitaux. L'intuition métaphysique ne relève à cet effet ni l'anticipation cognitive d'un résultat prouvable, ni de l'éclair de génie du chercheur dans l'ordre de la connaissance empirique. C'est dans ce sens qu'on peut comprendre Schlick dans « Le vécu, la connaissance, la métaphysique » pour qui, l'intuition métaphysique procède de la simple « expérience vécue ». Pour lui, le métaphysicien n'est à aucun moment, habité par le souci de connaissance. Ce qui importe à ses yeux c'est le fait de vivre des expériences. La connaissance de ce fait, relève exclusivement du domaine scientifique : « *Toute connaissance de l'étant peut par principe être obtenue par la méthode des sciences particulières ; toute autre ontologie débite des sornettes* », soutient-il. Ainsi, du fait de sa stérilité sur le plan épistémologique, le métaphysicien devra se contenter de l'art, de la poésie où la vie elle-même, augmente la richesse des contenus de conscience. Seulement, la majorité des critiques adressées à la métaphysique, à l'éthique et même à l'esthétique manquent souvent de pertinences. Qu'est ce qui pourrait justifier une telle affirmation ?

De nombreux détracteurs de la métaphysique semblent faire fi de ce que, c'est cette discipline qui est au fondement de la science. La science, affirme Kierkegaard dans ses *Miettes philosophique*, se fonde sur la croyance. C'est le non-philosophique qui fonde le philosophique. La métaphysique s'impose de ce fait comme le véritable socle sur lequel repose la science. Elle permet de ce fait, de garantir la référence du mot à l'être. Or, les néopositivistes pensent que la maladie dont souffre la science, c'est la métaphysique. Il est donc question de guérir la philosophie de sa maladie qu'est la métaphysique. Dans cette volonté de séparation entre science et métaphysique, cette dernière se retrouve malheureusement marginalisée. Pourtant, ces aspirations d'indépendance de la science à l'égard de la métaphysique devenue encombrante, sont vouées à l'échec. Alexandre Koyré dans ses *Etudes d'histoire de la pensée philosophique*, montre que les découvertes

⁹⁶ Raphaël Millière, « La métaphysique aujourd'hui et demain » (ENS, Paris)- Octobre 2011, p.1

scientifiques sont pour la plupart, nées de la rencontre entre les pensées scientifique et philosophique. Le scientifique, malgré la distance qu'il essaye de créer avec la métaphysique, conserve même en lui, les démons de cette discipline qui d'après Koyré, éveille son acuité rationnelle. Voilà pourquoi, Koyré reste convaincu de ce que :

« Le rôle de cette « structure philosophique » a été d'une très grande importance, et que l'influence des conceptions philosophiques sur le développement de la science a été aussi grande que celle des conceptions scientifiques sur le développement de la philosophie.⁹⁷ »

Face à la complexité du réel, il est de plus en plus difficile d'évoluer de façon solitaire. La vérité scientifique comme aime à le dire Hubert Mono Ndjana, est comparable à un éléphant .Chaque discipline ne peut qu'appréhender une petite partie de la connaissance. Descartes l'avait bien compris ; lui qui affirmait alors que la connaissance scientifique repose sur la métaphysique. On peut d'ailleurs le voir à travers son « arbre de la connaissance », qui a pour racine la métaphysique. Il est donc impératif de renouer le dialogue entre science et métaphysique. Il n'est plus question de réduire la philosophie au seul rôle d'élucidation du langage mais de l'étendre. Dès lors, l'entreprise de mise sous silence de l'éthique et de la métaphysique ne peut prospérer. Antonia Soulez partage ce point de vue en affirmant: *« La métaphysique est le symptôme d'un besoin, (...) dont on peut bien, a dit Kant, couper les pousses, mais non arracher les racines ».* *L'impossibilité éthique de délimiter le non-sens placerait-elle le philosophe de la tradition comme son adversaire devant la même « évidence.⁹⁸ »*

Il est impossible de faire abstraction des questionnements métaphysiques. Pour Kant, tant qu'il y aura des hommes, il y aura toujours des métaphysiciens. Même si on ne peut parler de connaissances en métaphysique, le « ratio » du scientifique, aura toujours besoin du « Fides » ou du « mythos » que l'on retrouve en métaphysique.

Wittgenstein a démontré que le philosophe, du moins tel que conçu traditionnellement, s'intéresse aux « problèmes de la vie ». Ces problèmes sont autant importants, voire même plus importants que les problèmes scientifiques. Pour Gadamer, les problèmes vitaux ne peuvent être mis sous silence car, ils motivent l'homme à vouloir connaître au-delà du

⁹⁷ A. Koyré, *Etudes d'histoire de la pensée philosophique*, Gallimard, Paris, 1971, pp.253-254

⁹⁸ Antonia, Soulez, « Carnap et Heidegger », in *Le cercle de Vienne .Doctrines et controverses*, Paris, L'Harmattan, 1986, p.166

connaissable. C'est pourquoi, on peut se rendre compte de ce que, contrairement à la science qui connaît d'énormes progrès, la métaphysique fait du sur-place. Malgré cette stagnation, la métaphysique pour Gadamer, doit être perçue comme une attitude car dit-il, ce sont les « *échos à des expériences humaines, qui [...], à partir du monde vécu, font comprendre la relation au transcendant ou au divin.* »⁹⁹ Métaphysique et science sont donc insécables car, on ne peut réussir dans l'entreprise scientifique en s'abstenant des idées métaphysiques. C'est ce qui amène certainement Morin à dire :

*« On doit définir philosophie et science en fonction de deux pôles opposés de la pensée : la réflexion et la spéculation pour la philosophie, l'observation et l'expérience pour la science. Mais il serait fou de croire qu'il n'y a pas de réflexion ni de spéculation dans l'activité scientifique (...) les grandes questions scientifiques sont devenues philosophiques parce que les grandes questions philosophiques sont devenues scientifiques. »*¹⁰⁰

C'est dire que de nos jours, les êtres qui intéressent la science, ne sont pas forcément des êtres concrets. Les particules étudiées dans la structure atomique, relèvent pour la plupart, des entités métaphysiques. Albert Einstein est d'ailleurs de cet avis, lorsqu'il affirme : « *La découverte scientifique est impossible si l'on ne possède une foi en des idées purement spéculatives et parfois tout à fait imprécises, une fois que rien ne garantit d'un point de vue scientifique et qui est, dans cette mesure métaphysique.* »

Au regard de ce qui précède, on peut donc s'interroger sur l'opportunité et la nécessité de cette entreprise de déconstruction des énoncés éthiques et métaphysiques. D'ailleurs, Pierre Aubenque se pose la même question à travers son livre au titre fort évocateur : *Faut-il déconstruire la métaphysique ?* L'auteur montre que la métaphysique, a toujours cheminée aux côtés de ses négateurs. Le projet métaphysique est co-essentielle à sa déconstruction. Mais, malgré ce vieux projet métaphysicide, la métaphysique poursuit son chemin. Pour Aubenque : « *Cela ne signifie pas que la métaphysique résiste, pour les avoir anticipées, à toutes les tentatives de déconstruction, mais que le moment herméneutico-critique de la déconstruction est inhérent à sa fonction proprement métaphysique de dépassement.* »¹⁰¹

⁹⁹ Gadamer, « Danken und Gedenken », in *Hermeneutische Entwürfe. Vorträge und Aufsätze*, Turbigen, J.C.B.Mohr (Paul Siebeck), 2000, P.2010, cité par Rodier [2011]

¹⁰⁰ Edgar Morin, *La méthode*, tome III, « La connaissance de la connaissance ». Livre premier, Anthropologie de la connaissance, Paris, Flammarion, 1979, p.41

¹⁰¹ Pierre, Aubenque, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?* Collection de métaphysique Chaire Etienne Gilson, P.U.F, 2009, quatrième de couverture.

Ainsi, nous pouvons dire que, plutôt que de vouloir mettre la métaphysique et l'éthique sous silence, avec le risque que cela comporte de tuer la science et la philosophie, il faut au contraire, infléchir sa démarche. Celle-ci doit cesser de vouloir ressembler à la science. Elle doit rester dans son domaine de recherche des causes et des fondements pour mettre le fruit de ses spéculations, à la disposition de la science. Si on veut de façon efficace affronter la complexité du réel, science et métaphysique doivent impérativement cohabiter. Contraindre la raison à ne rester que dans les phénomènes, peut s'avérer dangereux pour celle-ci. Ernest Menyomo dans l'un de ses articles intitulé « La loi des trois états et le renversement de la philosophie grecque » partage cet avis. Pour lui, les faits sont nécessaires dans le processus d'élaboration des connaissances scientifiques par la raison. C'est pour cela que la raison doit aller au contact des faits pour y recueillir des informations. Mais, une fois que la raison a pris connaissance des faits, elle doit retourner dans son domaine de spéculation, pour les travailler de manière à y ressortir des connaissances scientifiques. Le philosophe camerounais compare d'ailleurs le système de fonctionnement de la raison à celui du cœur, plus précisément, le système « systole –diastole ». Une raison qui reste prisonnière des faits sombre dans l'« agnosticisme ». Ces propos à forte connotation kantienne, nous rappellent le rôle essentiel de la spéculation (la raison) dans le processus d'élaboration des connaissances scientifiques. Nietzsche et Bachelard sont d'avis que la connaissance scientifique n'est pas une simple description du réel. Le monde est une construction de l'esprit humain.

6) Le second Wittgenstein contre le premier

La théorie wittgensteinienne de la proposition est incompatible avec la nouvelle théorie développée dans *Les investigations philosophiques*. Sa nouvelle conception du langage, est une révision de la première. Voici ce qu'il dit lui-même à cet effet :

Cependant, lorsqu'il y a quatre ans j'eus l'occasion de relire mon premier livre, Tractatus logico-philosophicus, et d'en expliquer les pensées, il n'apparut soudain que je devais publier dans un ensemble les anciennes avec les nouvelles pensées : Ces dernières ne se trouveraient placées sous leur vrai jour qu'en se détachant sur le fond de mon ancienne manière de penser, [...]

En effet depuis le jour où j'avais recommencé à m'occuper de philosophie voici seize ans, il m'avait fallu reconnaître de graves erreurs dans ce que j'avais publié antérieurement.¹⁰²

Un recul nécessaire aura donc permis à Wittgenstein de se remettre en cause et de revenir sur ses théories du *Tractatus*. Il est question dans son deuxième grand ouvrage, de revenir sur sa première conception du langage. Dans le *Tractatus* en effet, on se souvient que la proposition était présentée comme l'image de la réalité. Désormais, la proposition ne se comprend que dans le cadre des « jeux de langage ». Toutefois, que devrait-on comprendre à travers cette expression ? Heureusement, Wittgenstein nous propose lui-même un éclairci à ce sujet : « *Le mot « jeu de langage » doit faire ressortir ici que parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie.*¹⁰³ » Les jeux de langage désignent de ce fait, l'ensemble des pratiques de la vie quotidienne et ordinaire. Ainsi, les jeux de langage au même titre que les pratiques de la vie, sont multiples. Du fait de ces « jeux », il propose une toute nouvelle théorie de la proposition :

« Nous reconnaissons que ce que nous nommons (proposition, langage) n'est point l'unité formelle que j'imaginai, mais la famille de structures plus ou moins apparentées entre elles-Mais que devient alors la logique ? Car comment la logique peut-elle perdre sa rigueur ? Naturellement pas du fait que l'on en rabattrait quelque chose. Le préjugé de la pureté de cristal ne peut être écarté que si nous faisons tourner notre propre conception. (On pourrait dire : la conception doit tourner, mais axée sur notre authentique besoin. »¹⁰⁴

Ce changement amène donc Wittgenstein à remettre sur la table l'esthétique, l'éthique, les croyances religieuses et magiques, les mots, les pratiques et les croyances qui ont désormais, des significations différentes selon les cultures, les peuples, les « formes de vie ». L'éthique et la métaphysique sont dès lors à comprendre dans le cadre des « jeux du langage ». Cette nouvelle vision de l'auteur, inscrit sa pensée dans une perspective non seulement pragmatiste, mais aussi, postmoderniste à travers notamment les jeux de langage. En supprimant en effet, les valeurs de vérité logique classique au profit de la valeur d'usage, le souci de Wittgenstein semble avoir muté de la vérité, au souci d'efficacité. Toute chose qui donne à penser au pragmatisme et à l'un de ses grands théoriciens ; William James. Pour

¹⁰²Wittgenstein, *Les investigations philosophiques*, p.112.

¹⁰³ *Ibid.*, p.168

¹⁰⁴ *Ibid.*, 108, p.125.

ce dernier par exemple, le but du pragmatisme est de trancher l'interminable débat entre empiristes et rationalistes. Ce qui est vrai dans ce cas, c'est « toute croyance bonne ». Or, la croyance elle-même n'a de sens qu'en tant qu'elle est une pratique, une action.

La théorie des jeux de langage renforce aussi cette perspective postmoderniste dans la seconde philosophie de Wittgenstein. Jean François Lyotard, l'un des grands représentants du courant postmoderniste, commente les jeux de langage de Wittgenstein en ces termes :

« leurs règles n'ont pas leur légitimité en elle-même(...)elles font l'objet d'un contrat explicite ou non entre les joueurs(ce qui ne veut pas dire pour autant que ceux-ci les inventent).(...) à défaut de règles il n'y a pas de jeu, (...)une modification même minime d'une règle modifie la nature du jeu, et qu'un « coup ou un énoncé ne satisfait pas aux règles n'appartient au jeu défini par celles-ci(...) :tout énoncé doit être considéré comme un « coup » fait dans un jeu. ¹⁰⁵»

On comprend donc que le joueur ne sera performant qu'en fonction du « coup » qu'il aura porté dans le jeu. Cette recherche de performance et de compétitivité sont malheureusement les finalités du courant postmoderne.

Toutes ces limites et extrapolations de la pensée de Wittgenstein nous amènent à nous interroger sur la valeur philosophique et scientifique de celle-ci. N'y a-t-il pas lieu d'y retrouver un intérêt certain pour la science ?

¹⁰⁵ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, op.cit., pp.22-23

CHAPITRE VI

L'IMPORTANCE DE L'ENTREPRISE CRITIQUE DE WITTGENSTEIN

La philosophie du *Tractatus* a pour objectif, l'élaboration d'un langage idéal pour pouvoir exprimer les énoncés scientifiques. En dépit de certaines limites qu'on peut y trouver comme dans toute œuvre humaine, elle recèle cependant une certaine crédibilité. Le travail de recherche des énoncés capables de véhiculer la science a certes conduit à la mise entre parenthèses de l'éthique et de la métaphysique, rendues coupable du verdict de non-sens. Mais il a apporté beaucoup de progrès. Notamment dans le projet nourri par la logique moderne, initié par Leibniz, mais aussi, la philosophie du *Tractatus* aura énormément influencé la philosophie analytique et précisément, celle du Cercle de Vienne. Il s'agira donc dans ce chapitre, de mettre en exergue, l'influence de la philosophie du *Tractatus* dans la refondation de la logique moderne et de façon générale dans la construction de la cathédrale du savoir scientifique.

A-Wittgenstein : précurseur de l'école viennoise

Le projet wittgensteinien de délimitation du domaine du dicible et de l'indicible, du sens et du non-sens, du logique et de l'illogique, conduit à la distinction entre science et non science. Pour y arriver, il faut se situer à l'intérieur du langage. Voici ce qu'il dit d'ailleurs dans la Préface de son *Tractatus* au sujet de cette délimitation : « *La limite ne pourra être tracée qu'à l'intérieur du langage et ce qui se trouve à l'extérieur de la limite sera simplement du non-sens.* » C'est dire qu'on ne peut parler du sens qu'à l'intérieur du langage. A l'extérieur, tout énoncé qui s'y trouve ne peut être que du non-sens. Ce travail de délimitation de la pensée se retrouve déjà dans la philosophie kantienne. Pour le philosophe allemand, il était question de tracer une limite entre, ce qui relève de la science et ce qui est non scientifique. Wittgenstein reprend ce projet dans le *Tractatus* en traçant les limites du sens. Ainsi, le sens est assimilé à ce qui est scientifique et le non-sens à ce qui ne l'est pas. Cette distinction opérée par le philosophe d'origine autrichienne, pose un problème fondamental en philosophie des sciences : celui de la démarcation entre science et non-science. Autrement dit, qu'elles sont les critères de démarcation entre science et non-

science ? Cette question peut avoir des réponses différentes en fonction des époques. Dans la période antique par exemple est scientifique ce qui est rationnel. Le critère dans ce cas n'est autre que la raison. Mais au cours de la renaissance, les mathématiques vont constituer un critère de scientificité nécessaire. Galilée dit à cet effet, que le monde est écrit en langage mathématiques. Ce critère n'épargne même pas la logique qui, à travers la construction d'un langage symbolique, veut elle aussi se mathématiser pour devenir crédible du point de vue scientifique. Les post-modernes comme Karl Feyerabend vont quant à eux, critiquer l'uniformisation des critères et méthodes scientifiques. Ils partent du constat selon lequel, aucune théorie scientifique ne peut être totalement fiable. Dans ce cas, « tout est bon ». Plus besoin de se soumettre à un critère précis. On parlera alors d'« anarchisme méthodologique » et « épistémologique ». Toutefois, le danger d'une telle entreprise de destruction méthodologique et critériologique réside en ceci que, la frontière entre la science et la non-science disparaît. Tout peut dès lors devenir science. Or, comme le souligne Wittgenstein, il y a bel et bien des critères de démarcation entre science et non-science. Pour lui, le critère de vérification permet de séparer science et non-science. De ce fait, tout énoncé susceptible d'être vérifié, est automatiquement scientifique. Les énoncés que l'on ne peut vérifier, sont classés dans la catégorie du non-scientifique. La vérifiabilité comme critère de démarcation entre science et non-science, est donc au centre de la philosophie du *Tractatus*. Les nombreuses critiques formulées à l'égard de cette méthode, n'éludent pas sa valeur scientifique. En effet, on ne peut parler de science en dehors de la vérification ; même s'il faut reconnaître que ce n'est pas l'unique méthode de la science. En réalité, la vérification comme nous l'apprend Claude Bernard, n'est qu'un des quatre moments de la démarche scientifique qui se décline de la manière suivante : observation, élaboration des hypothèses, vérification et lois. L'erreur consistait donc à réduire le déploiement du scientifique à la seule vérification. Malgré tout, la vérification demeure nécessaire en science. C'est dire que la loi à laquelle le scientifique parvient, n'est que le résultat de l'hypothèse préalablement vérifiée. Ce critère wittgensteinien de démarcation entre science et non science sera l'un des leviers sur lesquels les penseurs viennois prendront appui. Les penseurs du cercle de Vienne partagent également avec Wittgenstein, le projet de recherche d'un langage idéal c'est-à-dire, un langage symbolique, et surtout, le projet wittgensteinien de déconstruction de la métaphysique. Même s'il est vrai que leur compréhension de ces projets wittgensteiniens, n'était pas correcte. Ainsi, pendant que Wittgenstein affirme le caractère indicible de la métaphysique, qui d'après lui, doit être mise sous silence, il reconnaît en même temps

l'importance de ses énoncés dans la mesure où, ceux-ci traitent des « problèmes de la vie », domaine qui échappe à la science. La métaphysique pour lui, reste tout de même importante puisque, à défaut d'être dite par le langage, elle peut tout de même se montrer à travers le langage. Or, tel n'est pas le cas chez les penseurs du cercle de Vienne. Pour ces derniers, il est question de supprimer complètement la métaphysique. L'étude que Carnap entreprend sur le livre de Heidegger vise à démontrer que, la métaphysique est insensée et qu'elle doit être mise de côté. On retrouve ici, la conception empirique de la connaissance. Pour Hume la connaissance ne peut provenir que de l'expérience ; voilà pourquoi, tout ce qui relève de la métaphysique, devait être brûlé. Néanmoins, on retrouve aussi bien du côté de Wittgenstein que de celui des viennois, ce souci de mise à l'écart de la philosophie. Dans ce contexte, la philosophie néopositiviste élaborée dans le cadre du cercle de Vienne, ne peut avoir poussé de terre comme des champignons. Elle est le fruit aussi bien des influences frégréennes, russelliennes que wittgensteiniennes. On se souvient également de ce que Wittgenstein est ce philosophe convaincu de ce que, les problèmes philosophiques ne sont que des problèmes de langage. Pour les résoudre, le philosophe d'origine autrichienne propose une analyse logique des propositions. Ce type de philosophie prospère depuis les années 1920 et que l'on a baptisé « positivisme logique », est la caractéristique fondamentale du cercle de Vienne. Selon ce courant, la logique constitue la barrière minimale en termes d'authentification de la scientificité d'une connaissance. Mais à la logique, il faudra ajouter l'expérience pour que l'on parle véritablement de connaissance scientifique. Wittgenstein à travers son *Tractatus*, ne peut qu'être le précurseur du positivisme logique.

B – Wittgenstein : théoricien de la logique moderne

Wittgenstein est souvent considéré comme l'un des théoriciens importants de la logique moderne. Il est vrai qu'il est au départ influencé par ses maîtres Frege et Russel. Mais, au lieu de se contenter de la pensée de ses maîtres, il va élaborer une théorie de la logique qui va au-delà de celle de ses maîtres allant jusqu'à influencer leur conception. Russel en guise de reconnaissance, n'hésitera pas d'ailleurs à rédiger l'introduction du *Tractatus*. Voici le commentaire qu'il fait lui-même du livre de Wittgenstein : « *Le Tractatus logico-philosophicus de M. Wittgenstein [...] mérite certainement, par son ampleur, son étendue et sa profondeur, d'être considéré comme un événement important dans le monde*

*philosophique.*¹⁰⁶ » Le *Tractatus* est une forme raffinée des Carnets. C'est la philosophie de l'atomisme logique. L'œuvre de Wittgenstein en logique est considérable. Même s'il est vrai que la majorité des logiciens ne le reconnaissent pas comme un des leurs. Néanmoins, il porte légitimement le qualificatif de logicien. On lui reconnaît deux théories contradictoires de la proposition. Dans sa première philosophie, le penseur d'origine autrichienne apparaît comme un farouche défenseur de la rationalité technoscientifique qui a modelé la logique contemporaine. A côté de cette conception moderne de la logique, l'auteur des *Investigations* va développer une théorie pragmatiste de la proposition. Le langage devient lui-même la mesure de toute chose. Mais il s'agit non pas d'une rupture entre les deux théories mais d'une intégration des différences. La logique moderne, bien que n'étant plus le « miroir » de la réalité, ne tombe pas en désuétude. Elle fait dorénavant partie des « jeux du langage ». Pour lui, tous les jeux de langage se valent. La langue est telle qu'elle est et ne demande qu'à être décrite. La logique moderne élaborée par Wittgenstein, met en exergue, la nécessité d'éduquer l'intelligence humaine. C'est d'ailleurs ce qu'Andler affirme :

*« D'abord d'un retour à l'étude de la pensée, outre la psychologie et la biologie, la philosophie et la construction des modèles formels (cette dernière discipline, issue de la logique et des mathématiques, ayant pris un tour concret et technique avec le développement des ordinateurs). Il s'agit enfin, et peut-être surtout, de l'exigence rendue justement possible par le développement des modèles formels et des machines qui les mettent en œuvre. »*¹⁰⁷

C-Wittgenstein et le vérificationnisme

Au début du *Tractatus*, Wittgenstein soutient l'idée d'une nécessaire confrontation entre les propositions usitées en science et la réalité. La proposition affirme-t-on ici est une description photographiée de la réalité. On ne peut affirmer la véracité ou la fausseté d'une image au terme de sa comparaison avec la réalité. Toutefois, une telle confrontation est-elle possible ?

¹⁰⁶ Wittgenstein, *Tractatus*, p.236

¹⁰⁷ Andler(dir.), *Epistémologie et cognition*, Liège, Mardaga, 1992, p.7

Pour répondre à cette question, il faut réussir à établir la différence wittgensteinienne entre la proposition et l'hypothèse. Les hypothèses ne peuvent être confrontées à la réalité. Il faut les considérer comme des règles aidant à la construction de la proposition. Elles n'ont donc pas de méthode de vérification. Sur la différence entre les deux conceptions voici ce que déclare Waismann :

« La plupart des épistémologues ont une vision erronée de la science. Il s'agit soit d'une surestimation de la science, soit en la dévaluant en estimant que l'hypothèse est condamnée à rester une supposition. Ainsi, l'homme ne peut réellement connaître l'homme dans sa totalité. Il ne peut tout au plus que l'approcher. C'est une vision asymptotique de la science. Toutefois, ce relativisme scientifique n'est pas partagé par Wittgenstein. En effet, estimer que la vérification successive d'un certain nombre d'énoncés individuels, nous rapprocherait de la vérification intégrale relève d'un non-sens. Il déclare d'ailleurs : « si je dis qu'une hypothèse n'est pas vérifiable de façon définitive, cela ne signifie pas qu'il existe pour elle une vérification dont toujours approcher d'avantage sans jamais l'atteindre. C'est un non-sens et un non-sens dans lequel on tombe souvent. »¹⁰⁸

La relation entre l'hypothèse et la réalité n'est pas forcément empirique ; elle est formelle. On comprend dès lors que le vérificationnisme wittgensteinien est différent de celui en vigueur dans la philosophie néopositiviste en général. De ce fait, toutes les critiques formulées par Waismann à l'endroit du vérificationnisme wittgensteinien manquent de ce fait de pertinence. Pour le philosophe allemand, le vérificationnisme suppose la confrontation empirique de tous les énoncés de façon individuelle. Or l'affirmer, c'est n'avoir pas compris la pensée de Wittgenstein. En réalité, *« une proposition non hypothétique est reliée à la réalité par une procédure de vérification simple, directe et immédiate. Une hypothèse est reliée indirectement de manière complexe à la réalité ; par les prédictions (à leur tour vérifiables) qu'elle permet de construire.¹⁰⁹ »*

Dès lors, on peut dire que pour le philosophe d'origine autrichienne, la proposition est vérifiable tandis que l'hypothèse ne peut l'être. De plus, les énoncés de la physique restent ouverts et les propositions considérées comme des énoncés expérimentables. Sandra Laugier dans le livre cité supra, estime que cette ouverture des énoncés garantit l'assujettissement

¹⁰⁸ Wittgenstein, cité par Sandra Laugierin « Wittgenstein et la science : au-delà des mythologies » pp.498-577, in *Les philosophes et la science* (dir.) Pierre Wagner

¹⁰⁹ *Ibid.*, pp525-526

des hypothèses au réel. De ce fait, autant les hypothèses que les propositions sont couplées à la réalité. Seulement, la proposition est reliée à la réalité phénoménale à travers la vérification immédiate (empirique). En effet, Wittgenstein de par son vérificationnisme se démarque des scientifiques modernes à l'instar d'Eddington. Pour ce physicien, les hypothèses sont tout simplement dénuées de contenu empirique. Cependant, si le vérificationnisme wittgensteinien n'est pas à confondre avec les autres en vigueur notamment dans l'école qui se réclame pourtant de lui, qu'elle peut donc être pour cet auteur, le sens de cette maxime du positivisme : « *le sens d'une proposition est la méthode de sa vérification* ». En effet, pour la majorité des néopositivistes, cette maxime véhicule l'idée selon laquelle, une proposition sensée n'est autre que celle qui décrit un phénomène dont on peut d'ailleurs faire l'expérience de façon empirique. Pourtant, quand Wittgenstein parle d'un accord avec la réalité, il ne s'agit pas forcément d'une expérience directe avec la réalité. Il s'agit simplement d'un accord qui peut tout aussi être formel qu'empirique. Le vérificationnisme de Wittgenstein fait abstraction du « mythe » de la vérification immédiate. Le seul vérificateur en ce moment reste le phénomène. Voilà pourquoi il affirme : « *Le phénomène n'est pas symptôme pour quelque chose d'autre, mais il est la réalité. Le phénomène n'est pas symptôme de quelque chose d'autre qui rend la proposition vraie ou fausse, mais il est lui-même ce qui la vérifie.*¹¹⁰ »

De nombreux commentateurs de Wittgenstein font généralement une lecture d'un premier Wittgenstein métaphysicien et scientifique, pendant que le second après avoir renié le premier, est essentiellement relativiste et anti-métaphysicien. Notre souci sera donc dans cette partie de notre travail de montrer que toute cette herméneutique de la philosophie du penseur d'origine autrichienne ne relève que d'une lecture superficielle de sa philosophie. Ainsi, nous passerons en revue son supposé scientisme, son « relativisme » et nous montrerons en définitive que, contrairement à lecture souvent faite du *Tractatus* et des *Investigations*, il y a plutôt une continuité et non une rupture dans sa philosophie. En effet, la philosophie analytique du vingtième siècle est caractérisée par deux attitudes : d'abord la croyance et la soumission absolue en la science. Ensuite, le vœu de dépouiller la philosophie de sa substance qu'est la métaphysique. L'objectif ici est de « scientifier » la philosophie afin qu'elle obtienne de la part des hommes de science, une certaine crédibilité. C'est dans ce sens qu'il faut suivre Hegel lorsqu'il estime qu'il est temps que la philosophie abandonne

¹¹⁰ *Ibid.*, p529.

son nom d'amour de la sagesse pour devenir la sagesse elle-même. Wittgenstein à travers sa critique de la métaphysique et de l'éthique, partage-t-il ces mêmes aspirations ?

La critique wittgensteinienne de la métaphysique et de l'éthique ne relève ni du scientisme, ni du relativisme. Elle ne vise même pas comme certains l'ont estimé, à faire de la philosophie une simple servante de la science. Mais pourquoi refuser à la philosophie son statut de science en lui assignant un simple rôle d'élucidation du langage si ce n'est dans le but de la réifier. En effet, loin de vouloir rabaisser la philosophie au profit de la science, Wittgenstein veut établir une différence entre la philosophie et la science qui ne sont pas à confondre. Par science il faudra, entendre un ensemble de théories, de thèses, de connaissances. Pourtant, la philosophie n'est rien de tout cela. Elle est une activité, une pratique. Dès lors, Wittgenstein s'oppose au projet de « scientification » de la philosophie. Cette dernière n'a pas à vouloir ressembler à tout prix à la science. Sinon, elle court le risque de ne produire que du non-sens et par conséquent faire du sur-place et être décriée en science parce que, étant incapable de souscrire aux exigences de scientificité exigées par la vérification. Il n'est pas un secret que les énoncés métaphysiques et éthiques ne peuvent être vérifiés. Loin d'être de ce fait le pourfendeur de la métaphysique, Wittgenstein se présente comme le véritable défenseur de cette discipline.

L'autre grille de lecture de la philosophie wittgensteinienne présente celle du *Tractatus* comme étant, radicalement opposée à la seconde. On parle généralement du premier Wittgenstein et du second. Le second aurait renoncé au projet métaphysique et scientifique du premier, pour s'inscrire dans une conception on ne peut plus pragmatiste et relativiste. Toutefois, à bien examiner ces deux Wittgenstein, peut-on réellement parler de rupture ? Autrement dit, ne peut-on pas y voir une certaine continuité ?

Nous pensons qu'il n'y a à proprement parlé pas de rupture entre ces deux philosophies. De part et d'autre en effet, on retrouve le projet thérapeutique du langage. La question du sens que ce soit dans Le *Tractatus* ou dans les *Investigations*, reste primordiale. Mais dans ce qu'on appelle la deuxième philosophie de Wittgenstein, la question du sens est abordée d'une façon différente. Le sens ou le non-sens dont il est désormais question, est inhérent au caractère d'un énoncé et à son contexte. Pendant que dans les *Investigations* le non-sens est défini par les règles de l'usage de la logique, dans le *Tractatus*, il est défini simplement par les règles de la logique. On comprend alors que dans la deuxième philosophie, l'accent est beaucoup plus mis dans l'usage, la pratique. Toutefois, la

préoccupation centrale d'une philosophie à une autre reste la même. C'est d'ailleurs pour cette raison que la philosophie d'un côté comme de l'autre, se verra assignée la même fonction. De ce point de vue, difficile d'entrevoir une rupture fondamentale entre les deux philosophies. Si on peut se permettre de relever une petite différence, nous dirions qu'il s'agit simplement d'une différence de degré et non de fait.

D- La science vue par Wittgenstein

Comme la plupart des philosophes analytiques, Wittgenstein n'est pas indifférent vis-à-vis de la science, de peur de paraître comme le dit si bien Pierre Hadot « un rêveur dangereux ». Il a de ce fait, une conception particulière de la science. Pour les positivistes logiques de cette époque, la science est perçue comme étant la seule connaissance crédible au vue de ses prouesses. Certains lecteurs du *Tractatus* classent d'ailleurs le philosophe d'origine autrichienne dans cette catégorie. Pour justifier leur attitude, ils évoquent souvent le fait que le philosophe d'origine autrichienne ne retient comme propositions sensées, celles de la science et précisément, la science physique. Voilà pourquoi, Wittgenstein comme nous l'avons dit plus haut, est souvent qualifié de scientifique. Nous essayons à ce niveau de notre travail, d'examiner la véracité de cette interprétation scientifique de la philosophie de Wittgenstein en scrutant sa conception de la science.

La science comme on le sait, s'intéresse à la réalité. Ainsi, son travail porte sur le réel. Ce concept n'est d'ailleurs pas étranger à la philosophie wittgensteinienne puisque, l'auteur en parle souvent dans son *Tractatus*. Il parle de la proposition en termes d'« image de la réalité ». Et pour qu'une proposition puisse figurer la réalité, on doit pouvoir par le biais de la correspondance, établir sa correspondance avec la réalité. Cependant, si le mot réalité est bel et bien présent dans le *Tractatus*, il est nécessaire de se pencher sur le sens que le philosophe d'origine autrichienne donne à ce concept si important en science. Quel rapport établir entre le phénomène qui rappelle l'expérience et la réalité selon Wittgenstein ? Pour répondre à cette question, examinons tout d'abord le rapport de l'auteur au scepticisme. Voici d'ailleurs ce qu'il déclare au sujet de cette doctrine scientifique :

« Le scepticisme n'est pas réfutable, mais est évidemment dépourvu de sens s'il s'avise de douter là où il ne peut être posé de questions. Car le doute ne peut exister que là où il y a

une question ; une question que là où il y a une réponse, et une réponse que là où quelque chose peut être dit.

Toutes les théories qui disent : « il faut bien que les choses se passent ainsi, sinon l'on ne pourrait philosopher » - ou bien « sinon, on ne pourrait vivre », etc., doivent naturellement disparaître.

Ma méthode ne consiste pas à séparer le dur du mou, mais à voir la dureté du mou.

C'est l'un des talents principaux du philosophe que de ne pas s'occuper des questions qui ne le regardent pas.

La méthode de Russel dans sa scientific method in philosophy est tout simplement un pas en arrière par rapport à la méthode en physique.¹¹¹ »

La question du scepticisme dans le *Tractatus* est évoquée. Mais aux yeux de l'auteur, elle apparaît comme relevant simplement du non-sens. En effet, pour le philosophe anglais d'origine autrichienne, le langage tel qu'il est structuré, ne dispose pas de mot pour en parler. Il faut donc passer le scepticisme sous silence. Si le sceptique se rend coupable du verdict de non-sens, ce n'est pas dit Wittgenstein, du fait de ce qu'il traite des questions absurdes. La question de savoir par exemple s'il existe des objets physiques indépendamment de notre expérience, n'est pas en elle-même absurde. Seulement, cette question conduit au non-sens par ce qu'elle évoque une réalité qui ne peut être expérimentée et par conséquent, ne peut être vérifiée. Or, les sceptiques ont généralement cette tendance à aborder des questions qui n'offrent aucune opportunité de vérification. C'est dans ce sens que le scepticisme est rangé au rang des discours dont le philosophe doit se méfier parce qu'étant insensés. Schlick va d'ailleurs dans le même sens que son devancier Wittgenstein. Pour cet important membre du cercle de Vienne, au sujet du réalisme et du scepticisme, le langage devient inefficace. Il soutient à cet effet :

« il n'y a d'arguments que pour quelque chose qui peut être dit. La négation de l'existence du monde extérieur transcendant serait une proposition tout aussi métaphysique que son affirmation ; l'empiriste conséquent déclare donc la négation et l'affirmation dépourvues de sens.¹¹² »

Russel affirme quant à lui l'irréfutabilité du scepticisme. Or, Wittgenstein qui est l'un de ses brillants disciples, va s'atteler dans son œuvre, à déconstruire une certaine conception de l'empirisme et du scepticisme. Il affirme à cet effet que le scepticisme est bel et bien

¹¹¹ Wittgenstein in *Carnets*, 1^{er} mai 1915, cité par Sandra Laugier in « Wittgenstein et la science : au-delà des mythologies », in *Les philosophes et la science* (Dir.) Pierre Wagner, Gallimard, 2002.

¹¹² Schlick, *Ibid.* .,

réfutable et même qu'il est à réfuter. En effet, si le maître de Wittgenstein soutient le caractère irréfutable du scepticisme, c'est tout simplement parce qu'il sépare les données qui résistent à la critique philosophique de celles qui, sont plus ou moins douteuses. Pour Wittgenstein par contre, les questions de certitude psychologique ne sont pas du ressort de la philosophie. Le philosophe ne devrait donc pas s'y intéresser et devrait par conséquent, s'abstenir de parler de ce qui se soustrait au doute c'est-à-dire, à l'expérience.

L'optimisme de Bertrand Russel à l'égard du scepticisme tient de ce que, sa pensée relève d'une confusion entre philosophie et science. C'est à cause de cette confusion malheureuse que l'auteur des *Principia mathematica* arrive à une conception de la vérité elle aussi erronée. Pour lui, la philosophie a cette capacité à se rapprocher de la vérité comme le font les autres sciences. Par conséquent, la science autant que la philosophie, connaissent en leur sein des progrès. Celui-ci se ferait par étapes. Toute chose difficilement soutenable au regard de l'histoire de la philosophie qui montre que les philosophes s'intéressent presque toujours aux mêmes questions en dépit des époques. La question de l'être est par exemple déjà présente dans les quatre grandes écoles égyptiennes que sont : Memphis, Héliopolis, Hermopolite et Thèbes. Chacune de ces écoles développe une conception spécifique de ce qu'il faut entendre par l' « être ». Plus tard, on retrouvera la question de l'être chez les présocratiques ; notamment avec le célèbre débat entre Parménide d'Elée et Héraclite. Le premier en effet, soutenait la philosophie de l'immobilité et de l'éternité de l'être. « *L'être est, le non-être n'est pas* » disait-il. Tandis que le deuxième défendait la thèse du changement de l'être. Ce débat sera repris par Platon et plus tard Aristote. Ensuite la question de l'être deviendra même la préoccupation essentielle de toute une branche de la philosophie que l'on appelle la métaphysique. Plus tard, on établira même une différence entre la science de l'être à savoir l'ontologie et la science de l' « étant » qui n'est autre que la métaphysique. Pour Heidegger par exemple, toute l'histoire de la philosophie n'est que trahison de l'être en ce sens qu'elle a pris l'étant pour l'être. Aujourd'hui encore, le philosophe en est encore à s'interroger sur cette même question sans pouvoir y apporter des réponses apodictiques comme en science. Voilà pourquoi, l'idée de progrès philosophiques en comparaison avec les progrès scientifiques est difficile à concevoir. L'erreur de Russel à en croire Wittgenstein, vient donc de ce qu'il applique à la philosophie une conception fautive des propositions de la science. En effet, on note dans l'histoire de la philosophie, la volonté d'établir une distinction entre l'expérience et la réalité. Or comme nous le rappelle fort opportunément Wittgenstein, « *il ne faut pas chercher à séparer le dur du mou* ». Pour cet auteur, il est

préférable de voir la dureté du mou. A travers son *Tractatus*, l'auteur nourrit l'ambition de répondre à la question de l'usage du langage. C'est pourquoi sur la critique contre le réalisme par exemple, il, ira plus loin que Russel et Quine.

Pour Russel par exemple, la question essentielle reste celle de savoir quelles entités existent pendant que chez Quine, il s'agit de s'interroger sur ce que nous disons exister. Wittgenstein quant à lui ne reste pas au niveau des questionnements mais, intègre la pratique, l'action. Ainsi, il sera désormais question de chercher à savoir ce que nous faisons. Pour le philosophe d'origine autrichienne, il y a bel et bien quelque chose au-delà des apparences. Seulement, la structure du langage ne permet pas de décrire ce qu'il y a au-delà du monde apparent. Et c'est à ce niveau que la métaphysique pêche très souvent. Les métaphysiciens en effet, ont souvent pensé qu'ils pouvaient aisément décrire ce type d'énoncé portant sur des réalités au-delà des apparences. Malheureusement, en se lançant dans cette aventure périlleuse, ils finissent par produire du non-sens. D'où leur mise sous silence. Cependant, en reconnaissant que quelque chose existe aussi au-delà des apparences, on remarque un certain rapprochement entre d'une part le souci métaphysique, et le souci scientifique. Mais, faut pas penser que ce souci est également partagé par les scientifiques. En effet, les énoncés physiques n'ont pas pour fin de nous apprendre qu'il y a telle ou telle autre chose. La physique en fait, à partir de ses propositions, a pour ambition de nous apprendre plutôt qu'elle peut exprimer telle ou telle chose. Il y a là une nuance qu'il faut à tout prix saisir. Sandra Laugier partage d'ailleurs ce point de vue lorsqu'elle affirme :

« Ce qui nous apprend quelque chose du monde, ce n'est pas le discours de la physique, mais la façon) qui nous permet de dire ce que nous voyons. Les propos philosophiques qui veulent nous dire « ce qu'il y a vraiment » ne sont pas dénués de sens en tant que telle : c'est le philosophe qui ne peut leur dont nous pouvons décrire le monde en faisant usage d'un système spécifique(le plus simple ajoute Wittgenstein donner un sens, les vouloir dire, parce qu'il veut leur donner la portée des propositions de la science, sans reconnaître que cette portée ne se conçoit que dans une certaine application, ou un certain usage. ¹¹³ »

Lorsque Wittgenstein effectue une classification des énoncés, ce n'est pas pour rejeter a priori les énoncés non-scientifiques. Ce qu'il dénonce en fait à travers cette entreprise critique des énoncés métaphysiques et éthiques, c'est le fait de penser qu'on peut tout

¹¹³ Sandra Laugier, *op.cit.*p.540.

construire sous le modèle de la science. Or, tout ne peut être rangé sous le couvert de science. En effet, la science est un type de savoir particulier avec des méthodes et des procédés qui lui sont propres et un objet tout aussi singulier. Ainsi, la science a sa manière de concevoir la réalité. La réalité scientifique n'est pas forcément identique à la réalité métaphysique. Dès lors, concevoir la philosophie sous le prisme de la science, ne peut qu'être déroutant et stérile du point de vue épistémologique. Les propositions métaphysiques ne peuvent scientifiquement être sensées non pas parce qu'elles seraient inutiles, mais parce qu'elles sont incapables de satisfaire aux conditions de sens en vigueur en science.

Nous avons montré plus haut que Wittgenstein contrairement à Russel et à Quine, qui restaient sur des questionnements sur l'existence des choses, s'arrête davantage sur les pratiques. Toutefois, cet intérêt pour l'action manifesté par le père du *Tractatus*, ne peut-il pas s'interpréter comme étant du relativisme ? Cette question, quoi qu'importante, est tout de même délicate si l'on veut rester fidèle à la pensée de Wittgenstein et ne pas lui attribuer des thèses qu'il n'a jamais développées comme ce fut malheureusement le cas par plusieurs de ses commentateurs y compris les plus célèbres d'ailleurs. Ce dont nous pouvons affirmer de façon péremptoire c'est que, Wittgenstein est loin d'être un théoricien du relativisme ainsi que nous l'avons déjà montré. En effet, quand Wittgenstein se focalise sur un seul type d'usage du langage, ce n'est certainement pas du fait qu'il est ignorant des autres usages possibles. Pour lui, il est important de distinguer l'existence d'alternatives dans les descriptions possibles (par la science), celle d'alternatives dans le monde de descriptions. En réalité, il faut toujours avoir à l'esprit le fait que le souci du philosophe anglais d'origine autrichienne est celui des limites du langage. En fait, on ne peut à la fois poser la question de la réalité et envisager des modes descriptifs alternatifs. Si on le faisait, on serait piégé par les limites du sens et par l'application de la logique. Wittgenstein de ce fait, ramène le problème sur le terrain de la logique. Pour lui, « *Et si ce n'était pas le cas, comment pourrions-nous appliquer la logique ? On pourrait dire : s'il y avait une logique même s'il n'y avait pas de monde, comment pourrait-il avoir une logique, puisqu'il y a un monde ?*¹¹⁴ »

Wittgenstein reste de ce fait attaché à la phénoménologie. Pour ce philosophe du langage, le langage ne peut signifier que le monde. Ainsi, lorsqu'il parle de phénomène, il s'agit de ce qui est factuel, ce qui est réel et qui vérifie le monde. Malgré les critiques essuyées suite à cette théorie correspondantiste et vérificationniste essentiellement

¹¹⁴ Ludwig, Wittgenstein, *Tractatus*, 5.5521.

phénoménologique, Wittgenstein n'entend pas s'en défaire. Il y reste attaché même après le *Tractatus*. Voici ce qu'il déclare d'ailleurs à ce sujet dans ses *Investigations philosophiques* :

« Que nous ne nous apercevions de rien lorsque nous regardons autour de nous, dans l'espace, quand nous sentons notre propre corps, etc., cela montre justement à quel point ces choses nous sont naturelles. Nous ne nous apercevons pas que nous voyons l'espace en perspective ou que le champ visuel en un certain sens, se brouille à l'extrémité du bord, nous ne nous apercevons pas, et ne pouvons jamais nous en apercevoir, parce que c'est en cela que consiste notre mode de perception. Nous n'y pensons jamais ; ce serait impossible, car il n'y a rien que nous puissions opposer à la forme du monde.

Je voulais dire qu'il est remarquable que ceux qui n'attribuent la réalité qu'aux choses, et non à nos représentations, se meuvent avec tant de naturel dans le monde de la représentation, sans éprouver jamais le besoin de s'en évader.

C'est dire à quel point le donné est évident. Il faudrait que le diable s'en mêle pour qu'il ne soit rien de plus qu'une petite photographie prise de travers.

Et l'on voudrait qu'une telle évidence-la vie- soit quelque chose d'accidentel, de secondaire, alors ce dont normalement je ne me soucie jamais serait le réel !

Autrement dit, ce dont on ne peut ni ne veut sortir ne serait pas le monde.

La tentative de limiter et de faire ressortir le monde au moyen du langage réapparaît sans cesse mais cela ne marche pas. L'évidence du monde s'exprime justement dans le fait que le langage ne signifie et ne peut signifier rien d'autre.

Puisqu'en effet le langage doit son mode de signifier qu'à ce qu'il signifie, au monde, aucun langage n'est pensable qui ne représenterait pas ce monde.¹¹⁵ »

On comprend de ce qui précède que Wittgenstein en réitérant sa conception phénoménologique de la réalité, s'éloigne de l'argument transcendantal. Il est donc question à son avis de voir l'évidence du monde dans l'usage que nous faisons du langage. Par ailleurs, à travers son approche, on comprend que la philosophie du philosophe d'origine autrichienne n'est pas relativiste. Malheureusement, l'herméneutique de sa pensée est si difficile qu'elle donne souvent lieu à des contradictions dans la pensée de Wittgenstein. C'est par exemple le cas de l'usage que Thomas Kuhn fait de la pensée de Wittgenstein à travers la théorie du « canard-lapin » pourtant ignorée de Wittgenstein lui-même. C'est pourquoi, pour essayer de justifier une telle aporie épistémologique créée par une compréhension

¹¹⁵ Sandra Laugier, *op.cit.*, 542-543.

approximative de la pensée de l'auteur, on affirme très souvent qu'il y a deux Wittgenstein. Le second étant en rupture totale avec le premier. En réalité, il n'en est rien. S'il est vrai que Wittgenstein a reprecisé dans les *Investigations* certains points de ses premières théories, il faut reconnaître qu'il y a plutôt plus de continuité que de discontinuité entre les deux Wittgenstein.

CONCLUSION GENERALE

Notre souci tout au long de ce travail, consistait à examiner le fondement et la pertinence de la critique wittgensteinienne des énoncés métaphysiques et éthiques. Ainsi, en nous intéressant à ce rejet de la métaphysique et de l'éthique, nous avons d'abord marqué un temps d'arrêt sur les différents types d'énoncés que distingue Wittgenstein. Il nous est apparu de ce fait que l'auteur, distingue trois types d'énoncés à savoir : les énoncés doués de sens, les énoncés dépourvus de sens et les énoncés vides de sens. Si le premier type d'énoncés peut enrichir notre connaissance du monde, il n'en est pas de même des autres types d'énoncés qui, portent sur les objets qui se situent au-delà du monde. C'est pourquoi, de ces types d'énoncés, seule la première catégorie sera retenue ; les autres se rendant coupables du verdict de non-sens. Ces derniers apparaissent donc comme étant de pseudos-énoncés dont il faut faire fi dans le cadre du déploiement de la science. Si les énoncés de la philosophie sont rangés dans la catégorie des propositions insensées, la philosophie elle-même ne doit plus être considérée comme une « doctrine ». Une science en effet, pose un certain nombre de problèmes et s'investit à les résoudre. Or, comme l'affirme Wittgenstein, la philosophie ne pose pas à proprement parler de problèmes. Les problèmes posés en fait par la philosophie ne sont pas faux, mais dépourvus de sens. Leur fausseté provient de ce que :

« La plupart des propositions et des questions des philosophes viennent de ce que nous ne comprenons pas la logique de notre langage(...) »

« Et il n'est pas étonnant que les problèmes les plus profonds ne soient en somme nullement des problèmes.¹¹⁶ »

Le langage en effet, est structuré de telle sorte qu'il ne puisse dire que les objets du monde. La proposition apparaît alors comme l'« image » de la réalité. Son rôle est essentiellement descriptif par rapport à la réalité. Mais la philosophie dans son déploiement, opère souvent une confusion entre le symbole et le signe, le référant et le référé, le mot et la chose. On se rendra compte dès lors qu'en philosophie, un signe, peut s'appliquer à plusieurs symboles. C'est pourquoi, Wittgenstein estime que le langage est « malade » de la

¹¹⁶ Ludwig, Wittgenstein, *Le Tractatus*, 4.003, p.46.

métaphysique. Il faut donc le guérir en faisant appel à la philosophie. Pour ce faire, il faut inférer la démarche de cette dernière. Plutôt que de vouloir s'ériger en science en véhiculant des énoncés insensés qui rendent le langage malade, il faut que la philosophie se consacre à son rôle de « critique » du langage. Ce dernier consiste à « rendre claires et (à) délimiter rigoureusement les pensées qui autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues.¹¹⁷ » Au total, la philosophie dans la perspective du *Tractatus*, doit s'appréhender comme une activité. Celle-ci consiste à délimiter le domaine d'expression du sens et celui de la pensée. Après ce rôle de la philosophie dans le *Tractatus*, notre attention s'est portée sur les questions wittgensteiniennes des limites du langage. Dans un premier temps, nous avons pu établir l'anti philosophie de la pensée de Wittgenstein. Il est apparu que l'auteur, se situe dans le sillage de Nietzsche à travers, sa critique des énoncés historiques de la métaphysique, la conception de la philosophie comme acte et la détermination d'un nouveau type d'acte en philosophie. Aussi, nous avons abordé la question de l'ineffable. Ce dernier se présente comme ce que le langage ne peut exprimer parce que portant sur des objets situés au-delà du monde. Toutefois, si ces objets ne peuvent se dire à travers le langage, ils ne sont pas pour autant dépourvus d'importance. Ces objets que la structure du langage ne permet pas d'exprimer, peuvent tout au moins être montrés. Ainsi, outre la fonction descriptive du langage, celui-ci peut aussi revêtir une fonction d'indication. Il faut donc garder inviolée la frontière qui existe entre le « dire » et le « montrer ». Pour Wittgenstein, l'indicible ne garde toute sa valeur que lorsqu'il reste à sa place à savoir dans le silence. C'est dans ce sens qu'il affirme : « *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire.*¹¹⁸ » De ce fait, contrairement aux philosophes de l'école de Vienne qui pensent qu'il faut plutôt « éliminer » ou « détruire » la métaphysique, Wittgenstein pense que, parce que les énoncés de la métaphysique et de l'éthique sont dépourvus de sens, il ne faut pas chercher à tout prix et malheureusement aussi à tous les prix, à vouloir les exprimer. Ce qu'il convient de faire, c'est de les mettre sous silence, les garder inexprimables. Ce sort que Wittgenstein réserve aux énoncés métaphysiques et éthiques ne fait cependant pas l'unanimité. En fait, la mise sous silence de la métaphysique et de l'éthique se justifie par le principe wittgensteinien de la vérification. Pour qu'un énoncé soit déclaré sensé, il doit pouvoir être vérifié. Ce dont il est question dans la vérification c'est, démontrer l'isomorphisme qui existe entre la proposition et la réalité. Pourtant, il est impossible de vérifier la conformité de tous les énoncés avec la

¹¹⁷ *Ibid., Id., 4.112*

¹¹⁸ *Ibid., Id., 7*

réalité. C'est pourquoi pendant que Waismann et Quine proposent de remplacer la vérification par le holisme, Popper pense plutôt que ce qui est important en science, c'est de pouvoir tester les énoncés. Pour lui, la science doit être gouvernée par le principe de la « falsification ». Par ailleurs, il est difficile de séparer la philosophie de la métaphysique qui en constitue la substance. Comme le montre Kierkegaard, le non-philosophique est au fondement du philosophique. La frontière entre les deux n'est par conséquent pas si grande que cela. C'est du moins ce que nous apprenons de « l'arbre de la connaissance » de René Descartes. Il apparaît bien que la métaphysique parce qu'étant présentée comme racines de cet arbre, est ce sans quoi la science ne peut se déployer. Seulement, le mérite de Wittgenstein consiste à montrer que la philosophie ne doit pas se confondre à la science. Elle doit rester à sa place car en voulant devenir science, elle perd toute valeur et devient donc un problème pour la science. Cette attitude, ne relève pas du scientisme qui, survalorise la science tout en faisant de la philosophie, une servante de la science tel que certains l'ont affirmé. Wittgenstein ne développe pas sur la science, des propos laudatifs. Pour lui, chaque discipline doit rester à sa place. En définitive, Wittgenstein n'est ni scientifique, ni relativiste, encore moins solipsiste.

BIBLIOGRAPHIE

A- Ouvrages de Wittgenstein

- Wittgenstein Ludwig :
 - *Tractatus logico-philosophicus*(1929), *Suivi des Investigations Philosophiques*(1948) Trad. P. Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.
 - *Le Cahier bleu et le Cahier brun* [ci-après : CBB], tr. fr. M. Goldberg et J. Sackur, Paris Gallimard, 1996.
 - Grammaire philosophique [ci-après : GP], éd. R. RHEES, tr. fr. M A. Lescourret, Paris, Gallimard, 1980.
 - *Fiches*, éd. G. E. M. Anscombe et G. H. von Wright, tr. fr. J. P. Cometti et É. Rigal, Paris, Gallimard, 2008.
 - *Carnets* (1914-1918), *Suivi des Notes sur la logique (Sept.1913)*, de *Notes dictées à G.E. Granger*, Paris, 1971.

B- Ouvrages sur Wittgenstein

- Bouveresse J :
 - *Le pays des possibles de Wittgenstein, les mathématiques et le monde réel*, Paris, Les Editions Minuit, 1988
 - *Rationalité et cynisme*
- Hadot.P, *Wittgenstein et les limites du langage, suivi d'une lettre de G.E.M ASCOMBE et de Logique et littérature*, « Réflexions sur la signification de la forme littéraire chez Wittgenstein », par Gottfried Gabriel, Paris, J.Vrin, 2005.

C- Ouvrages généraux

- Bouveresse, J ; *Rationalité et Cynisme*, collection critique, édition de Minuit, paris 1998.
- Laugier, Sandra « Wittgenstein et la science : au-delà des mythologies » in les *philosophes et la science* (dir.) Wagner Pierre, Gallimard, 2002.
- Putnam, H. *Raison, Vérité et Histoire*, édition de Minuit, 1984.
- Popper.K, - *La quête inachevée*, Paris, Press Pocket, 1986.

* *Conjecture et réfutation*, trad.M.L.et M. Delauray, Payot, coll. « Bibliothèque », 1985.

- Carnap R, *La construction logique du monde*, Paris, Vrin, 1988
- Russel Bertrand, *La methode J. Schulte: « The life of the sign. Wittgenstein on reading a poem »*.
- Soulez.A, - « Carnap et Heidegger », in *Le cercle de Vienne .Doctrines et controverses*, Paris, L'Harmattan, Octobre 2011.
(dir.), *Manifeste du cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, P.U.F, 1985.
- Waisman F, « Vérifiabilité », in *Essais sur la logique et le langage*, trad.p. Delphine Chapuis- Schmitz et Sandra Laugier, Oxford, Basil Blackwell, 1951.

D- Autres ouvrages consultés

- Aubenque, Pierre, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?* collection de métaphysique Chaire Etienne GILSON, PUF, Paris ,2009.
- Andler (dir.), *Epistémologie et cognition*, Liège, Mardaga, 1993.
- Augustin, *Les confessions*, trad. Imbert C., Paris, Seuil, 1964.
- Aubenque, P, *Faut-il déconstruire la métaphysique ?* Collection de métaphysique Chaire Etienne Gilson, P.U.F, 2009.
- Bachelard. G, *La philosophie du nom*, Paris, P.U.F, 1949.
- Frege.G, *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. Imbert C., Paris, Seuil, 1994.
- Gadamer, « Danken und Gedenken », in *Hermeneutische Entwürfe.Vortrage und Aufsätze*, Turbigen, J.CB. Mohr(Paul Siebeck), 2000, P.2010, cité par Rodier [2011].
- Hume. D, *Enquête sur l'entendement humain*(1758) L.A. Selby-Bigge, Oxford, 1894.
- James. W, *Le pragmatisme*(1904), trad. Le Brun E., Paris, Flammarion, 1968.
- Kant. E, *Prolégomènes à toute métaphysique future*, I, Para1, [265] ; trad. L. Guillermit, Paris, Vrin, 1993, p.24.
- Lyotard J.F, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1978.
- Milliere, Raphaël, « La métaphysique aujourd'hui .Koyré, Etudes d'histoire de la pensée philosophique, Gallimard, Paris, 1971, pp.253-254.
- Morin, E. *La méthode*, tome III, « La connaissance de la connaissance ».Livres premier, Anthropologie de la connaissance, Paris, Flammarion, 1979.
- Socrate, *Le Charmide*, 167d.

- Strawson, R *Les cours de cambridge*, 1930-1932, trad.fr, E. Rigel, Mauvezin, TER, 1989.

F- Usuels

- Lalande André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1999.

TABLES DES MATIERES

SOMMAIRE	ii
DEDICACE	iii
REMERCIEMENTS	iv
RESUME	v
ABSTRACT	vi
INTRODUCTION GENERALE	1
PREMIERE PARTIE: LA CRITIQUE DE LA METAPHYSIQUE ET DE L'ETHIQUE	4
CHAPITRE I: LA TRIPARTITION WITTGENSTEINIENNE	5
A- Les propositions vides de sens	6
1 – Définition des énoncés vides de sens	6
a) La tautologie	8
b) La contradiction.....	9
B- Les propositions insensées ou dépourvues de sens	9
1- Définition des énoncés dénués de sens	10
a) Les énoncés philosophiques (métaphysiques et éthiques).....	12
C- Les propositions sensées ou douées de sens	13
1- Définition des énoncés doués de sens	13
a) Les sciences de la nature comme archétype des propositions sensées	15
CHAPITRE II: DU ROLE DE LA PHILOSOPHIE DANS LE <i>TRACTATUS</i>	17
A- De Kant à Russel : du paradigme critique au paradigme logique.....	17
1- L'entreprise critique de Kant	17
2- Le paradigme logique frégeo-russelien	18
3- Wittgenstein et le tournant linguistique de la philosophie	20
B- Wittgenstein et la question du langage.....	20
1- La proposition	21
2- Le nom	21
3- Le langage selon Wittgenstein	22

C- Le statut du langage chez Wittgenstein.....	22
1- La théorie de la proposition-image.....	22
2- De la vie du signe à la vie de l'image	23
3- Vie des images et formes de vie.....	25
D- Langage et philosophie chez Wittgenstein.....	29
1- La philosophie comme élucidation du langage	30
2- La philosophie comme délimitation du dicible	32
DEUXIEME PARTIE : WITTGENSTEIN ET LA QUESTION DES LIMITES DU LANGAGE	34
CHAPITRE III: WITTGENSTEIN : ENTRE ANTI PHILOSOPHISME ET CRITIQUE DU LANGAGE PRIVE	35
A- L'anti philosophisme	35
B- Les critères de l'antiphilosophique	36
1) La critique	37
2) La conception de la philosophie comme activité	37
3) L'acte de l'anti philosophie.....	37
C- L'anti philosophie de Wittgenstein	38
1) Le démontage des énoncés philosophiques.....	38
2) La philosophie comme activité	40
3) La promotion d'un type d'acte nouveau	40
D-Wittgenstein et la critique du langage privé	41
CHAPITRE IV: LE LANGAGE : DU DICIBLE A L'INDICIBLE	46
TROISIEME PARTIE : LA VALEUR EPISTEMOLOGIQUE DE L'ENTREPRISE CRITIQUE DE WITTGENSTEIN	56
CHAPITRE V : LA MISE EN CAUSE DE L'ENTREPRISE CRITIQUE DE WITTGENSTEIN	57
A- Le langage de Wittgenstein en question	57
B- La critique du vérificationnisme	58
1) Le holisme contre le vérificationnisme	58
2) Le falsificationnisme de Karl Popper.....	61
3) Waismann et la critique de la vérifiabilité	63
4) Science et principe d'incertitude	64
5) Le difficile rejet de la métaphysique	66
6) Le second Wittgenstein contre le premier.....	70

CHAPITRE VI : L'IMPORTANCE DE L'ENTREPRISE CRITIQUE DE WITTGENSTEIN	73
A-Wittgenstein : précurseur de l'école viennoise	73
B –Wittgenstein : théoricien de la logique moderne	75
C-Wittgenstein et le vérificationnisme.....	76
D- La science vue par Wittgenstein	80
CONCLUSION GENERALE	81
BIBLIOGRAPHIE	81